

Tome VIII

Du 6 août 1861 au 5 août 1862

Neuilly, le mardi 6 août 1861¹

C'est une date. Est-ce ma fête ? Non, j'ai vingt-deux ans, voilà tout. Quel changement dans mes impressions. Je me vois vieillir avec plaisir : cela hâte mon établissement. Je suis à trois années de ce terme de vingt-cinq ans que je me suis fixé pour débiter au barreau et pour me marier. Du reste, quant à cette journée, rien que de terne, pas la moindre émotion. Prieur², l'étude, le Palais. A Neuilly, rien. Du droit romain avec Albert³.

Je suis un enfant gâté de tendresses, il faut que je me fasse à cette vie toute aride. Je m'y fais, disons le. Je suis content de moi. Je me fortifie l'esprit. Il faut maintenant m'attacher à ne pas perdre un instant le souvenir de ma mère⁴ et la foi en mes principes.

Paris, le mercredi 7 août 1861

La Gazette des Tribunaux contient ce matin la nomination des secrétaires de la Conférence des avocats. J'ai grande joie à voir Renault second de la liste. Ce fou de Léon, que je déteste quand il n'est pas là et que j'adore quand je le vois, cet animal engoué de ses propres phrases, s'échauffant à froid en amour ou en politique. Où est-il, que fait-il, je ne le sais. Au reste, voilà la liste : Pouillet, surfait ; Renault qui devrait être premier ; Guillot, un cousin d'Emile dont on dit grand bien ; Gauthier de Valbray, bon ; Bocquillon, a pali ; Dubois, assez bon ; Ripault, assez faible ; Denant, beaucoup trop bas ; Bonnet, mon ami Paul, un peu surfait à cause de son nom ; Bigot, cousin de Ripault, un phraseur ; Fromageot, un quidam qui n'était pas sur la liste du bâtonnier, il a évincé Chartier ; et enfin Camescasse, bon.⁵

On s'est étonné de ne pas avoir de Tourville. Corne était présenté 23^{ème}.

Le soir je vais à Neuilly faire du droit avec Albert et vais aux Batignolles faire de la botanique chez Bonnet. Il y a Tardieu et Tellier. On débat l'herborisation de dimanche et on s'arrête à Arcueil et Le Plessis-Piquet. Je reviens à Paris

Neuilly, le jeudi 8 août 1861

Le matin j'empoisonne mes plantes. Etude. Palais. J'enlève la question des vacances, elle m'inquiétait. Je ne pars que le 15 septembre : c'est bien tard, mais j'ai mon mois plein. Je dessine un voyage et j'ai des compagnons exquis, Ripault et Jouaust. Le soir j'infuse du droit à Albert.

¹ L'avoué Eugène Mouillefarine, père en premières noces d'Edmond, s'est remarié à une jeune veuve, madame Labey, mère en premières noces d'Albert Labey. De ce double remariage sont nés Georges, Henriette et Amélie Mouillefarine. Edmond appelle le plus souvent Albert et Georges « mes frères ». Il nomme toujours sa belle-mère « madame Mouillefarine ». Eugène Mouillefarine et ses enfants du deuxième lit habitent l'hiver à Paris rue du Sentier, où est l'étude, et le reste de l'année rue de Chésy à Neuilly. Edmond a une chambre indépendante rue de la Chaussée d'Antin mais couche souvent à Neuilly chez son père.

² Principal clerc de l'étude Mouillefarine

³ Albert Labey (voir note 1)

⁴ Sa mère Louise Delacourtié, première épouse d'Eugène Mouillefarine, est décédée des suites de ses couches. Edmond a été élevé par sa grand-mère maternelle Camille Picot, décédée en janvier 1861, qu'il appelle le plus souvent ma mère

⁵ Ici comme par la suite les mots soulignés le sont dans le manuscrit.

Neuilly, le vendredi 9 août 1861

Etude. Je suis fasciné par des affiches organisant pour dimanche un train de plaisir pour Le Havre à 10 francs aller et retour. J'en écris à mon colonel⁶. Je vais infructueusement chez l'abbé Chevoyon. Le soir, droit romain et botanique.

Neuilly, le samedi 10 août 1861

Etude. Palais. Je dîne à Neuilly. Grande joie de famille : on apprend que mon frère Georges est nommé au concours général. Mon père est dans une satisfaction profonde. Je reviens coucher à Paris.

Paris, le dimanche 11 août 1861

Je vais à la messe de 6h à St-Roch. Le rendez-vous de l'herborisation est sur la place Valhubert. Mon colonel est là, qui m'a écrit sur mon projet d'herborisation au Havre une lettre très drôle, puis Tellier, Bonnet, Perard, Damien, Gaudefroy, et comme nouveaux deux botanistes appelés l'un Dagreau et l'autre Kleinhans. Le nombre neuf est en général sacramentel⁷. On se masse, Bonnet sert de guide. On remonte le boulevard de l'Hôpital et on tombe dans la Butte aux Cailles droit sur le *Salvia verbenaca*, plante excellente qu'on pille. Ce début met l'herborisation en gaieté. On traverse Gentilly en chantant le Goodiera⁸. Il fait un temps splendide. On se dirige vers Arcueil : c'est là que nous attendaient des triomphes autour de la station du chemin de fer. J'acclame le *Falcaria rivini*. Tardieu trouve le *Campanula rapunculoïde*, puis on pousse des cris en tombant sur un champ rempli du *Salvia verticillata*, plante naturalisée ici seulement. Chacun en prend le plus qu'il peut. Damien et Bonnet en ont chacun un fagot sur les épaules. Un peu plus loin, le *Lathyrus tuberosus* : les champs en sont pleins jusqu'à Bourg-la-Reine. Il y a aussi du *Sachica perennis*. A Bourg-la-Reine le soleil déjà brûlant commande une halte. On nous y sert un vin tellement infâme que plusieurs dont je suis en sont affadés et se traînent à peine jusqu'à Sceaux où le déjeuner nous remet. Après déjeuner plus rien, sauf le *Setaria glauca*. Promenade brulante en compagnie d'un botaniste de la localité par les pépinières, l'étang et les coteaux du Plessis-Piquet⁹ et enfin par le vallon classique de Robinson où la chanson du propriétaire a les honneurs du chœur.

On avait élevé de grandes contestations sur la façon de terminer l'herborisation. Les uns voulaient St-Maur, les autres Choisy-le-Roi, ceux-là Versailles. Le soleil met tout le monde d'accord : nous sommes rôtis. Damien nous a quittés à l'Etang. Nous remontons à Fontenay-aux-Roses et une voiture nous ramène à Paris. Je vais voir Chaulin au patronage, puis je vais passer une heure au bain Henri IV. J'en avais besoin. Je dîne chez Duval, vais voir quelques plantes chez un de nos botanistes qui demeure à côté –Perard- et me couche de bonne heure.

Neuilly, le lundi 12 août 1861

Journée étouffante. Georges a un 3^{ème} accessit Un dîner qu'indiquaient les circonstances réunit à Neuilly les amis d'Albert : les deux frères Devin dont le plus petit, tout à fait gentil, a été couronné aujourd'hui et un assez plaisant personnage nommé Bachelot, que je grise à fond. Ce n'est pas le plus beau de mon affaire. C'est une enfance qui a de sottes conséquences, qui aurait pu en avoir de déplorables. Aussi suis-je fort honteux et passe vite.

⁶ Surnom de Maurice Tardieu.

⁷ Il a fait connaissance en juillet 1861 d'un groupe de botanistes qui s'appellent entre eux les Champagne (du nom du village de Champagne-sur-Seine où le groupe s'est formé)

⁸ Chanson burlesque composée par Edmond sur ses amis herboristes (cf tome VII, 28 juillet et 4 août 1861)

⁹ Aujourd'hui Le Plessis-Robinson

J'ai laissé comme intact le grand événement de la journée. En rentrant hier soir j'ai vu avec étonnement de la lumière chez mon oncle Henri¹⁰. Je m'y rends ce matin : ma tante a hier soir à Evry senti quelques douleurs : comme c'est à Paris qu'elle veut faire ses couches, elle est revenue en toute hâte. Ce matin elle va à merveille et est désolée d'être revenue.

Edmond, me dit mon oncle, nous comptons te demander de vouloir bien être la parrain. J'avais subodoré cette embûche, mais ainsi à brûle-pourpoint, elle m'enfoncé. Je remercie. Traquenard !

Pour faire bref Elisa accouche d'une fille à deux heures, sans mal ni douleur. Et voilà comment j'ai une filleule de plus de par le monde.

Paris, le mardi 13 août 1861

Chaleur étouffante. Je promène au Palais les époux Raynaldi, des auvergnats de clients qui me sont un supplice. Il y a un délibéré en chambre du Conseil !! c'est pour en mourir. A deux heures je vais faire mes adieux à Chaulin. Cet heureux clerc, grande et absolue inutilité de l'étude Boucher, entre aujourd'hui en vacances et part pour la Belgique. Maurice son frère a eu hier un prix au concours. Je passe ensuite à mes devoirs de parrain. On mène l'enfant à l'église. Elle reçoit les noms de Camille Thérèse Marie. J'avais vivement désiré que cet enfant, le premier naissant après ma pauvre mère, portât le nom de Camille : ils y ont montré de la répugnance. La petite portera je crois le nom de Thérèse ¹¹ C'est la petite Jeanne qui est ma commère, elle n'a rien d'intimidant ¹² Le baptême est en lui profondément émouvant. Après l'état civil je rentre accablé de fatigue à l'étude. Je dîne chez ma tante Emilie. Je fais mes adieux à ma tante Pauline qui part pour Chaumes. Le soir je vais avec Emile, son beau-frère et sa nièce voir l'inauguration du boulevard Malesherbes et les illuminations du parc de Monceaux¹³. Ceci est réellement très beau. Chaque arbre porte trois ou quatre lanternes vénitiennes et l'ensemble a un grand prestige.

J'ai omis de dire qu'Albert avait eu trois rouges. C'est tout ce qu'il méritait. Je ne ferai jamais rien de ce personnage mollassé et content de lui.

Neuilly, le mercredi 14 janvier 1861¹⁴

Etude. Il s'y découvre une « boulette » atroce : un placard oublié dans la vente Tricot-Remy. Prieur s'efforce charitablement -et de bonne foi peut-être- de me faire tomber une partie de la faute sur le dos. Je fais une vive sortie et mon père se calme. Quoiqu'il en soit la journée ne vaut rien. Je vais voir ma tante Adèle¹⁵ pour lui porter les meilleures nouvelles de l'accouchée. Je me répands cependant en rémunération de garde et de nourrice et trouve que le métier de parrain est cher. Net avec la dent 90 fr.

Neuilly, le jeudi 15 août 1861 (Assomption)

Je vais à Ste-Clotilde ce matin recevoir l'absolution de l'abbé Chevoyon et communier à la messe. C'est en ces jours d'émotion religieuse que je me sens seul, profondément seul. Que dirai-je de ma journée ? Je vois ma tante Adèle. Je lui porte des nouvelles d'Elisa. Je vois ma tante Henriette¹⁶, monsieur Bonnet. Je passe ma soirée à Neuilly. J'y suis amèrement triste,

¹⁰ Il habite à Paris dans le même immeuble que son oncle Henri Delacourtie, époux d'Elisa Chéron.

¹¹ Son prénom d'usage sera Camille.

¹² Jeanne Delacourtie, sœur aînée de sa filleule, a 7 ans.

¹³ La tante Emilie Delacourtie est la mère d'Emile et de Pauline, épouse Parmentier.

¹⁴ Lapsus : janvier pour août

¹⁵ Adèle Picot, sœur de sa grand-mère maternelle.

¹⁶ Henriette Bidois, épouse de Charles Picot

ennuyé, de (mot caché par une tache d'encre) sans force pour me retremper par le travail, las de moi-même au point de prendre ce journal à dégoût.

Neuilly, le vendredi 16 juillet 1861¹⁷

Etude. Labey est en vacances, j'y suis seul avec Prieur. Travail, Palais, soirée à Neuilly

Neuilly, le samedi 17 juillet 1861¹⁸

Comme hier, c'est toujours de même. Ma tante est bien.

Neuilly, le dimanche 18 août 1861

Mon père et moi quittons Neuilly de bonne heure. Je vais à la messe et le retrouve à la gare de Strasbourg. Aujourd'hui je manque à mon colonel qui est à Marcoussis. Mon père fait une vente à La Ferté-sous-Jouarre, cette fatale vente Rémy-Tricot, et je le suis. Le trajet est assez long, la route par la vallée de la Marne est jolie. Nous sommes à 11h1/2 à La Ferté. Durant que mon père va déjeuner chez Potier, son notaire qui demeure ici, je me rends dans une auberge. Je tire de mon sac tout mon attirail de Champagne, je fais un déjeuner de botaniste et vais herboriser. Je me rends à Ussy où est indiqué le *Calamintha nepeta*. Chemin faisant je trouve au bord de la Marne le *Xanthium strumarium*, bonne plante et qui me fait concevoir de trop hautes espérances sur le succès de la journée.

En effet à Ussy longues et infructueuses recherches. Je monte sur les coteaux qui dominent la Marne. J'avais quelque idée d'y prendre l'*Antennaria*. J'arrive rôti, je trouve de l'ombre et dors sous le couvert. Je rentre à la ville, la boîte assez plate, et voyez la fortune : c'est dans les rues mêmes de La Ferté que je trouve mon *Calamintha*, au moins soi-disant tel.

A l'auberge, nouvelle transformation. Je me rends chez Mr Potier. Il occupe à l'extrémité de La Ferté un château splendide décoré d'une façon exquise ; devant une immense pelouse, des échappées sur Jouarre et sur la Marne. C'est merveilleux. Sa femme fait la châtelaine, elle me déplaît notablement à première vue. Mr Potier, que je connais peu mais qui est bienveillant, m'inventorie son parc et ses travaux en homme qui a besoin d'expansion. Pauvre homme, après tout. C'est sa consolation et il dérive ainsi son chagrin : une immense fortune et personne à qui la laisser qu'un fils idiot.

Mon père étant revenu de sa vente qui s'est passée sans incidents, on dîne d'une façon qui sied au reste. Se promener en fumant au clair de lune dans les splendides allées de ce parc est quelque chose d'exquis. Mon père et moi allons prendre le train de 10h. Le retour est interminable, à travers je ne sais quels incidents de route que me dérobe un épais sommeil. Nous ne sommes qu'à deux heures à Paris.

Paris, le lundi 19 août 1861

Mon père qui s'est amusé hier est de pire humeur ce matin. Il en est toujours ainsi : après avoir secoué le joug durant quelques instants, il a des retours indignes vers la réalité, et Prieur en pâtit. Le pauvre Prieur est à moitié fou, son état nerveux fait des progrès effrayants. Albert, qui travaille un peu à l'étude depuis quelques jours et qui n'y était pas venu depuis plusieurs mois, en est frappé. L'étude est du reste mal montée ; nous n'y suffisons pas, je vais tous les jours au Palais. Un peu l'humeur paternelle et un peu la botanique, je reste ce soir à Paris. Je dîne au Palais-Royal et vais chez le colonel Tardieu. Du Parquet, tout frais arrivé du Canigou,

¹⁷ Nouveau lapsus : juillet pour août

¹⁸ Encore une erreur de mois

distribue à ses amis de Champagne¹⁹ ses plantes des Pyrénées. Hélas, trois fois hélas, deux paquets sont restés en gare d'Agen et on ne sait s'ils reviendront. De Bretagne qui accompagnait Du Parquet a complètement trahi la botanique. Quoiqu'il en soit la distribution est charmante, je trouve fort gracieux les procédés de Duparquet et me promets de les imiter dans mon voyage de cette année.

Neuilley, le mardi 20 août 1861

Etude. Le tout toujours fort semblable à soi-même. Je fais le Palais et vais voir ma tante Adèle qu'une cholérine assez forte met au lit. A cinq heures j'ai un rendez-vous. Je vais pour une affreuse petite affaire, que je me trouve seul connaître, chez Mr Lesage avoué. C'est un fort aimable homme. Notre client Fortin et l'adversaire se gourment à ravir de cinq à six et la transaction se signe à 6h1/2, si bien que je dîne à huit heures.

Paris, le mercredi 21 août 1861

Il nous arrive un nouveau clerc, lequel est confié à mes soins. Il se nomme Lobert. Il a été quinze mois chez Prévost. Il ne sait pas faire la copie de pièces et écrit le timbre en bas. Il a l'air idiot. On vend la maison d'Evry 25.050 fr. Je ne puis être mécontent, car dans mes prévisions on ne devait pas vendre. Mon père reste à Paris. Je dîne chez Emile avec Darlu et Vauchelet. C'est un repas d'adieu, Emile part demain pour la Suisse. Je n'ai plus un ami à Paris, hier je faisais mes adieux à Decrais, avant-hier à Paul Bonnet, Chaulin est en Belgique, Renault à Montreux, Coulon à Aix. Baradat est parti sans me voir ni m'écrire. Je suis seul avec mon père qui très bon d'ailleurs ne comprend pas qu'on puisse demander une autre société que le travail.

Je n'ai qu'une consolation, c'est de songer à mon propre voyage C'est ce que je fais. J'avais déjà vu Ripault et après l'étude je le retrouve sur le boulevard avec les deux Jouaut. Ceux-ci qui s'étaient d'abord montrés dyscolés sont ralliés : ils font avec nous le Simplon et les lacs. Ripault est tout fou de joie et gambade sur l'asphalte. Il fait une lune à rêver glaciers.

Neuilley, le jeudi 22 août 1861

Mon père est fatigué et irritable, Prieur affolé, Lobert idiot, tout cela ne change guères. J'en perds moi-même la tête à de certains moments. Je vais voir ma tante Adèle qui est mieux après avoir été plus souffrant. Elisa est à merveille. Le soir à Neuilly de la botanique.

Paris, le vendredi 23 août 1861

Etude, comme hier et demain. Palais. Le soir je dîne au restaurant avec mon père et Prieur. Ce n'est pas gai. Travail à l'étude. Je rencontre au retour Ripault et Jouaut aîné. Ce futur compagnon de mes pérégrinations ne me revient guères.

Provins, le samedi 24 août 1861

Etude. Prieur va à Dieppe pour passer deux jours avec Labey sans lequel il s'étiole. A cinq heures ³/₄ je prends le train de Mulhouse. Je dîne d'un cervelas dans le wagon. C'est frugal. A Gretz je rencontre l'empereur qui revient de Chalons. A 9h ¹/₂ j'arrive à Provins et vais demander un gîte à l'hôtel de la Bouche d'or.

Paris, le dimanche 25 août 1861

L'aspect de Provins me plaît assez, encore ne vois-je que la basse ville. Je vais à la messe, déjeune, mets mes grandes guêtres et vais au chemin de fer. La bande de Champagne partie à

¹⁹ Champagne : nom que se donne sa bande d'amis botanistes

6h15 arrive à 9h45. Elle est à sa plus simple expression. Gaudefroy et Bonnet sont à Strasbourg, Perard à Sens. Il y a Tellier, Tardieu, Du Parquet et Maugin. Ce dernier, mon confrère en cléricature, a la gaieté et l'intrépidité qui distingue le Champagne, avec ceci de particulier que très bon botaniste et aimant fort les plantes, il n'en prend aucune. Au lieu de boîte il a un sac qui contient mille ingrédients comestibles.

Du Parquet connaît Provins, il y a même un ami haut placé, Lebrun, de l'Institut et du Sénat, l'auteur de Marie Stuard²⁰ Aussi a-t-il une élégance extrême. Il nous mène droit à la ville haute. C'est l'oppidum, elle est sur une montagne qui domine de haut la plaine. Au centre est la vieille forteresse, la Tour de César ou le Pâté aux Anglais. On la visite. Il y a la prison de Louis d'Outremer, il y a aussi « la Flore des vieux Châteaux » l'œillet et l'hyssope qui inaugurent la journée.

Pour déjeuner on se divise. Du Parquet va chez son sénateur, les autres à l'asarum²¹. Du Parquet dîne bien et longtemps, il arrive enfin avec des Rosa gallica dans les mains. Puis il nous montre la haute ville. Il nous mène aux remparts et nous fait suivre une enceinte admirable. Provins est à ce point de vue complètement ignoré. C'est beau comme les ruines d'Arques. Nous allons voir un bâtiment qui se reliait aux remparts et qu'on nomme la Commanderie. Les étables sont formées dans d'admirables salles de gardes. Nous voyons aussi quelques caves. Il paraît que la vieille ville est ainsi toute entière minée.

Tardieu bouillonne et réclame la campagne. Notre journée est en effet fort longue ; lui, Maugin et moi voulons prendre le train de cinq heures. Duparquet²² voudrait nous induire à ne prendre que celui de minuit qui arrive à 3h à Paris. De là des tiraillements. Nous allons au bas de la ville prendre les marais du Durteint où Du Parquet a trouvé jadis l'*Allium fallax*, un de nos rêves. Peu de succès, sauf une ombellifère indéterminée encore.

Le reste de notre programme est la forêt de Sourdun et les marais de Blunay. Nous prenons rageusement la route de Sourdun. Du Parquet obtient à grand peine une pose sur un coteau de calcaire où il nous trouve la variété laciniée du *Prunella grandiflora* et le *Stellera Passerina*, plante excellente. Puis on avale de nouveau le chemin en chantant le Goodyera.

A Sourdun on prend un guide pour la forêt. Sous bois je tue une belle vipère, elle avait un mulot dans le ventre. Du Parquet a un idéal de mares dans cette forêt ; le crétinise de paysan nous promène de ronces en fosses, nous promettant les mares qui n'arrivent pas. L'heure devient urgente. La scission s'opère. Tardieu et moi nous renonçons avec beaucoup de regrets aux marais de Blunay où l'*Allium* est indiqué et gagnons courageusement avec Maugin la station la plus voisine, à savoir Melz. Au sortir de la forêt nous avons une belle vue sur la vallée de la Seine et les plaines de la Champagne.

Grâce à notre marche rapide nous arrivons une demie heure en avance. Autour de la station, il y a des prés. Ils me resteront en mémoire. Je tombe en arrêt sur une plante qui m'était inconnue : c'est le *Gratiola officinalis*, déjà excellent. Grande joie. Puis voici Tardieu qui tombe à terre ahuri et pousse un cri en cueillant un *Sanguisorba officinalis* ; et enfin voici Maugin qui cueille tranquillement... l'*Allium fallax*. Nous étions à moitié fous de joie, Tardieu m'a embrassé presque. Il y en a plein le prés. Nous moissonnons. Puis dans la station,

²⁰ Stuard pour Stuart. Pierre Antoine Lebrun, écrivain et homme politique. Notice sur Wikipedia.

²¹ Nom d'une plante, utilisé par facétie pour cabaret (cf tome VII 14 juillet 1861)

²² Il écrit le nom de deux façons.

en prenant nos billets, nous ramassons deux Crucifères inconnues. C'est une herborisation comme on en fait en rêve.

Le retour est enivré de cette joie. On dîne à Flamboin en pensant à Tellier et à Du Parquet qui suent pour trouver ce que nous avons et on rentre à 10h à Paris, comme des honnêtes gens. Dommage qu'on fasse le voyage avec un mouchard qui prend des notes.

Paris, le lundi 26 août 1861

Etude. Prieur ne vient pas et mon père en devient nerveux. Je vais à une expertise. Mon père, que l'absence de Prieur révolutionne, revient de Neuilly et moi avec lui. Soirée de travail. Prieur l'infortuné était là.

Neuilly, le mardi 27 août 1861

Etude. Je sens terriblement ma solitude : je n'ai absolument plus personne à Paris et ne sais comment je vis ; j'écris à Duvergier une lettre profondément amère. Triste vie que la mienne. Je m'abrutis. Nous dînons à Neuilly. Je m'y ennuie. Albert est un être mollasse, sans couleur, nullement sympathique, susceptible d'une lâcheté. Georges est effroyablement raide. Il a raison mais ce n'est pas gai.

Paris, le mercredi 28 août 1861

Cette semaine, la dernière de l'année judiciaire, est effroyablement haletante. Je fais des courses toute la journée. Nous dînons à Paris et travaillons à l'étude.

Paris, le jeudi 29 août 1861

Travail à l'étude. Je dîne à Neuilly et reviens après dîner chez Tardieu. Il y a une nouvelle distribution des plantes de Du Parquet. On échange le bulletin des succès de dimanche.

Paris, le vendredi 30 août 1861

Etude. Dîner à Neuilly et travail le soir à Paris : c'est le dernier soir. Au retour je vois Ripault et cause voyage.

Neuilly, le samedi 31 août 1861

Dernier coup de collier. Prieur est au paroxysme, moi-même j'ai du mal et notamment cours rageusement après un acte Rianzarès qui s'est égaré. (mot illisible) à dîner à Neuilly. Albert y reçoit ses amis : il les invite souvent, moi jamais les miens. C'est bien assez de m'ennuyer ici sans y mêler personne. Il y a, outre le trop fameux Bachelot, Leblond, un ancien camarade de pension à moi, que j'ai grand plaisir à revoir. Prieur arrive pour dîner à 8h comme un sanglier traqué.

Neuilly, le dimanche 1^{er} septembre 1861

Je reste ici aujourd'hui, mon père et mes frères partent en voyage. Chose singulière que ces escapades. Mon père, qui quitte l'étude avec remords, s'acquitte de ce voyage annuel avec conscience pour avoir sa quittance, c'est-à-dire qu'il passe quelques jours sur les chemins sans s'inquiéter de multiplier les charmes du voyage, sans rien voir même et pour en avoir fini. Albert part assez peu satisfait, Georges seul y va de bon cœur ; ils s'embarquent pour la Bretagne. Mon père a été du reste très aimable à ce départ : il m'a dit que ma présence à l'étude le rassurait. Je les ai reconduits et suis revenu dans la solitude de Neuilly en me soutenant sur cette pensée que dans quinze jours ce sera mon tour. Je remue mes plantes tout le jour pour me consoler de n'herboriser pas.

Neuilly, le lundi 2 7bre 1861

Malgré le silence du cabinet, l'étude n'est pas gaie. Prieur est plus difficile à vivre que jamais. Il fait une chaleur étouffante ; je vais au bain le soir. Bonnet vient voir et classer mon herbier.

Neuilly, le mardi 3 7bre 1861

Etude. Bachelot, l'ami d'Albert, y apparaît en qualité d'amateur et passe comme un météore. Je l'emmène à une expertise à La Chapelle. Je vais à Neuilly le soir.

Paris, le mercredi 4 7bre 1861

Il y a un an je passais le col d'Anterne !! Quelle sottise vie. Je vais encore en expertise, c'est l'occupation la plus sottise du monde. On est absolument inintelligent de ces matières et on à l'air idiot. Mme Mouillefarine ne dîne pas à Neuilly. Je vais à l'Opéra entendre *Le Prophète*. Mme Viardot est magnifique.

[Collée en marge une coupure de presse annonçant au Théâtre Impérial de l'Opéra « *Le Prophète* », opéra de Scribe et Meyerbeer, avec la distribution]

Paris, le jeudi 5 7bre 1861

Coulon est revenu à Paris. Cela éclaire un peu ma sombre existence, je vais le voir durant mes courses. Pour la même raison qu'hier je dîne à Paris, puis je vais chez Du Parquet qui achève de distribuer ses plantes.

Neuilly, le vendredi 6 7bre 1861

Mon père a écrit de Brest : il est bien. Etude. Le soir dîner à Neuilly. J'ai des frissons d'impatience en regardant le ciel bleu, puis le soir il vient un orage et je suis tout craintif. D'autre part je n'entends plus parler de mes compagnons de voyage. Ce sont eux qui me plaisent le moins dans tout cela, mais il ne faut pas être difficile au 15 7bre

Paris, le samedi 7 7bre 1861

Le texte est en parti caché par une coupure de presse collée annonçant « Piccolino », comédie de Victorien Sardou, avec la distribution. Ce qu'on peut lire fait état d'une lettre de son père et d'un dîner avec Coulon suivi du spectacle au Gymnase où il apprécie fort une jeune actrice, mademoiselle Victoria.

Neuilly, le dimanche 8 7bre 1861

Le hasard me jette ce matin au sortir de la messe dans les bras de Chaulin qui traverse Paris. Il me conduit jusqu'à la Bastille et nous escomptons les récits de rentrée. Je fais ma dernière herborisation de l'année. Il y a Bonnet, Tardieu, Tellier, Gaudefroy, Kleinhans, Damiens, Maugin, un jeune Serbe nommé Sava et un ancien élève de l'Ecole normale jadis mon pion à Bonaparte, aujourd'hui professeur de rhétorique à Dinant, nommé Mabilles. On fait le bois de Vincennes sans autre succès notable que le *Sentellaria Columnae*, et après une recherche beaucoup trop prolongée et infructueuse de l'*Ammi majus* on va déjeuner à Joinville. Ici Tardieu et Bonnet nous quittent. L'herborisation continue, sans grande unité, par les bords de la Marne, Champigny et Chennevières jusqu'à La Varenne. Mr Mabilles connaît bien les plantes et nous fait prendre de bonnes graminées. La fin de l'herborisation, vers Chennevières, est vraiment bonne, on prend les deux *Naïas*, le *Sison Amomum*, des *Aster* naturalisés. De la Varenne à Neuilly, c'est une odyssée. J'avais promis d'y venir dîner. A près des prodiges de rapidité j'arrive à 7h1/2, mais on dînait en ville, d'où il sort que j'ai le beau rôle. J'écris à mon père.

Neuilly, le lundi 9 7bre 1861

Je vais avec Ripault et Jouaust aîné prendre mon passeport, plaisir exquis mais qui donne la fièvre. Etude ; et botanique le soir à Neuilly.

Neuilly, le mardi 10 7bre 1861

Etude. Prieur m'envoie à Arcueil chez Dupont, notaire, notre fameux (et maussade) correspondant.

Nos plans sont changés, nous partirons par le Saint-Gothard au lieu du Simplon. Le soir Bonnet vient examiner et classer mon herbier.

Neuilly, le mercredi 11 7bre 1861

Petits symptômes d'empoisonnement par le bichlorure de mercure dont je me suis servi hier pour mes plantes ; du reste étude, Palais et Neuilly

Paris, le jeudi 12 7bre 1861

J'ai la fièvre du départ. Je trouve ce matin sur ma cheminée une bonne lettre « Melle Eugénie regrette de ne pas vous avoir trouvé et vous salue bien affectueusement. Souvenez-vous de La Falaise et vous sarez (sic) qui vous parle. Voici mon adresse : Melle Eugénie, 39 rue de la Paix aux Batignolles. »

Je retrouve en effet dans mes souvenirs une ancienne bonne à moi – mais en voilà assez pour faire manquer un mariage. Au reste, ce pourrait bien être une gaillarde et je charme Coulon en le chargeant de m'étudier cela.

Je vais dîner à Evry et y faire mes adieux. Elisa est bien, Jeanne mieux. Je reviens par 7h32 et vais dire adieu à Du Parquet. Il montrait les richesses invraisemblables de son herbier à Tellier et à Gaudefroy.

Neuilly, le vendredi 13 7bre 1861

Etude. Palais. A 3h ½ rendez-vous chez Ripault pour les derniers arrangements. Ils partent demain, mon père n'arrive que demain. Je pars dimanche. Le rendez-vous est à Lucerne, ou au Rigi, ou à Fluelen. On se serre la main avec enthousiasme. Je fais mon sac, je fais ma malle que j'envoie à Valence, je suis fiévreux. Le soir Neuilly pour se calmer.

Neuilly, le samedi 14 août (*pour septembre*)1861²³

Voilà donc ma dernière journée d'étude. Ô joie des joies, fièvre et palpitations. Etre un mois sans voir en face de moi cette tête de Prieur, nauséabonde d'abrutissement, égarée et grognonne. Un mois, c'est si long. Je ferme ma boutique avec ardeur ; mon père et mes frères arrivent le soir à Neuilly. L'exactitude de mon père m'en impose une égale : je voyagerai du quinze au quinze. Ils nous font quelques récits et se couchent.

Troyes, le dimanche 15 août (*pour septembre*)1861

La journée des adieux, mais je n'ai plus, hélas, ce serrement de cœur qui me prenait, à ces dernières années au seuil du voyage le plus désiré. Ce n'est pas que mon père ne me fasse les adieux les plus tendres, que sa femme même s'y unisse avec une grande bonté, mais tout cela n'est pas même une image de cette tendresse immense qui m'enveloppait tout entier.

²³ Il va dater par étourderie les 14 et 15 septembre du mois d'août et les 16 et 17 septembre du mois de novembre.

Je pars donc avec soulagement, avec cette joie que donne la liberté et l'espace ouvert. Mon costume est celui de tous les ans, ma chemise de laine et mes grandes guêtres, mais mon sac est un engin très compliqué. Déjà fort large puisque je l'avais fait faire l'an dernier à la dimension de mon , il s'est augmenté de deux oreilles où reposent de petits souliers de rechange et sur le haut la boîte à herboriser est ficelée.

Dans l'intérieur il renferme un bagage sommaire mais, ce que sentent mes épaules, deux cartables au lieu d'un. C'est que ces herborisations du dimanche ont encore ranimé mon ardeur botanique. Faute de pouvoir dessécher, j'herborisais trop peu en voyage. Cette année Duparquet m'a piqué d'émulation : je veux que chacun ait part à mes richesses. Un des cartables sera expédié à Duvergier de Hauranne qui m'en préparera les plantes. L'autre lui succédera et recevra les plantes jusqu'à ce que je trouve une autre occasion pour l'expédier

Je vais à pied au chemin de fer de Mulhouse, ployant sous ce faix encore inaccoutumé et, quoique je choisisse les petites rues, soumis à des interprétations variées, Garibaldien pour certains. Je prends mon billet de 3^{ème} pour Troyes. Le départ me grise toujours, volontiers j'embrasserais mes voisins. J'offre du tabac et prends de petits verres aux buffets. Mme Mouillefarine a glissé dans mon sac un sucre de pomme rapporté de Rouen qui fait merveille. A Troyes j'attends l'express dans la gare, moitié ivresse moitié sommeil, je siffle le Goodiera, d'où un homme d'équipe m'appelle « garçon d'écurie ». Dégrisé net je m'indigne inutilement et empoche le compliment.

Rigi Staffel, le lundi 16 novembre (*pour septembre*) 1861²⁴

Peu blasé sur les voyages en première classe j'en jouis pleinement ; je fais route jusqu'à Bar-sur-Aube avec un clerc d'avoué étymologiste. Après je m'endors pour me réveiller à Belfort. Le pays n'a rien d'agréable, il fait brumeux. Le soleil se lève d'une façon détestable : le temps est humide et absurde, ce qui me rend assez morose jusqu'à Bale. Je n'y ai qu'une heure à passer, je cours à la cathédrale, j'en vois sommairement l'extérieur qui est le moins curieux. Belle vue, de ce point l'église est sur une terrasse très élevée, au pied de laquelle s'étendent des maisons et coule le Rhin. Il est fort large et ses eaux rapides et troublées ont encore des allures de torrent ; au fond, des montagnes. C'est très beau.

Je remonte en chemin de fer ; nous entrons dans la terre promise par une très jolie vallée, très Suisse, une miniature de l'Oberland. Il y a l'arrêt à l'indispensable Olten, et on repart pour Lucerne. Je commence à griller d'impatience. Le temps se gâte de mieux en mieux, le Pilate que j'aperçois est tout couvert de nuages ; enfin, vers le lac de Sempach, il me prend une pluie épouvantable, qui cesse quand j'arrive à Lucerne.

Ils sont là, mes compagnons, ces trois gaillards qui vont partager mon destin durant quelques semaines et sur lesquels je m'interroge. M'iront-ils ? J'en doutais à Paris²⁵. A coup sûr la première entrevue est d'une gaieté enivrée. Les récits des deux voyages s'entrecroisent. A peine ais-je le temps de regarder ces lieux qui m'avaient laissé dans la mémoire une si chère image, la ville et le lac : ils m'entraînent vers le bateau à vapeur, ils n'ont jamais douté de l'ascension au Rigi. En ce moment le temps est dégagé, on voit le Kulm, montons !!! Et nous allons nous installer sur le bateau à vapeur où notre gaieté fait scandale.

²⁴ Le Journal est généralement tenu quotidiennement, sauf quand il est en voyage. Il prend alors des notes et rédige au retour. D'où peut-être cette étourderie sur le mois.

²⁵ Ces compagnons de voyages sont Damase et Emile Jouaust, nés respectivement en 1834 et 1837, fils d'un imprimeur parisien, et Napoléon Aquilas Ripault, né en 1837, avocat, désigné dans le texte par son seul nom. Edmond, né en 1839, est le plus jeune du groupe.

Oh ! la bonne vie, la bonne vie. Je viens d'acheter un alpenstock²⁶, j'ai mis mes grandes guêtres et les courroies de mon sac me tirent aux épaules. On s'y replonge avec délices, mais aussi avec une fièvre un peu inquiète : si, en se remuant trop, on allait se réveiller ! Avant-hier j'étais tout racorni sur un dossier, aujourd'hui je respire l'air du lac. Et le bateau file, et des étudiants chantent. Lucerne s'enfuit avec ses tours pointues qui hérissent la montagne, et nous abordons à Weggis.

Weggis au lieu de Kusnacht²⁷ (*Küssnacht*), mes compagnons l'ont voulu ainsi et je leur en marque une bonne note : des touristes constatants n'auraient pas voulu rater la petite chapelle, ils n'en ont pas tenu compte. A Weggis nous mettons pied à terre, nous débarrassons par des imprécations pittoresques de la nuée obligée des porteurs et nous commençons la montée. Saperlotte, que mon sac est lourd !!

Le chemin de Weggis est bien préférable à l'autre. On a au-dessous de soi non plus la baie de Kusnacht, qui n'a rien que d'adouci et d'ordinaire, mais le fond même du lac des Quatre Cantons. Si le temps était découvert, ce serait superbe. Tel quel il se fait des percées au travers desquels il apparaît un pic ou de la neige, et les Jouaust qui n'ont jamais vu de montagnes battent des mains. Leur enthousiasme anime la marche. Le lac à mesure qu'on s'élève apparaît plus majestueux, plus bleu. Ce côté du Rigi est en lui-même très beau, il y a comme à la Gemmi des abîmes que le chemin côtoie, il y a de grandes coupées de roc, une arche formée par un immense éboulement de rocs arc-boutés au sommet. La durée est la même, trois heures ou un peu plus. J'avoue que la dernière me semble longue, j'ai mal dormi, je ne suis pas fait au sac, il me coule à flot une sueur froide. Je me tiens à cause de mes compagnons. Du reste je suis bien content d'eux et abjure tout préjugé : ils ont un entrain merveilleux. Nous arrivons assez tard au sommet et nous arrêtons au Staffel. Le soleil est couché sans doute : à coup sûr nous n'en avons rien vu, car le ciel est entièrement couvert. Toutefois et par acquit de notre conscience nous montons au Rohnstock (*Rotstock*), c'est une pointe à gauche du Staffel qui fait concurrence au Kulm. La vue en est médiocre et celle qu'il y a deux ans j'eus en montant : Lucerne, les lacs de Sarnen, du Sempach et de Zug, puis les plaines d'Argovie avec leurs lacs, tout cela gris de teinte. Il souffle un vent atroce sur cette pointe, nous gelons dans les couvertures de l'hôtel, aussi rentrons-nous précipitamment au Staffel nous chauffer dans une immense salle à manger que je retrouve avec plaisir. Je mange à épouvanter les serviteurs. Nous allons nous coucher de bonne heure, enchanté les uns des autres, nous tutoyant et nous embrassant. Hourrah ! Hourrah ! Je le dis : la bonne vie.

Altorf, le mardi 17 novembre (*pour septembre*) 1861

Hélas ! l'on ne nous éveille pas : moi je dors comme un sage, mes compagnons s'éveillent furibonds, mystifiés. Ils ont l'explication en regardant aux fenêtres : il neige à mort ce matin. C'est triste mais puisque nous avons tant fait que de rater l'ascension, cet incident rend au moins notre infortune originale et séance tenante et à l'unanimité, on décide qu'on montera au Kulm, malgré la neige. Pour nous nous ne l'aurions pas fait, mais c'est, dit Damase Jouaust, « pour l'éducation de notre fils ». Mot heureux et profond, qui s'élève immédiatement à la hauteur d'une scie de voyage et qui servira à qualifier tout ce qu'on fera sans but et sans raison.

Nous montons en effet ; il fait là-haut un froid terrible et une tourmente à nous aveugler. Nous nous installons dans le petit observatoire du sommet. Là, sous la neige, nous chantons la

²⁶ Bâton de montagne à bout ferré.

²⁷ Il écorche souvent les noms de lieu et peut faire varier leur orthographe d'une ligne à l'autre. Ces variantes sont ici maintenues, l'orthographe actuelle étant indiquée en italique la première fois où le nom est cité.

Marseillaise et exécutons le pas de l'alpenstock, réglé par Ripault et d'un beau caractère. Nous revenons au Staffel bien gelés et tout blancs. Emile Jouaust a de la neige plein ses poches. Il est de fort bonne heure : nous nous chauffons, nous attendons, nous prenons du café au lait, nous étudions notre itinéraire.

A 8h ½ nous partons. Il ne neige plus mais il fait encore un épais brouillard. Nous descendons par le chemin de Goldau que j'ai suivi il y a deux ans. Je l'avais fait à la fin de mon voyage, au moment où on se blase et j'y vois mille beautés qui ne m'avaient pas frappé. Je retrouve avec grand plaisir ce délicieux débouché sur le lac de Zug que j'annonçais à mes compagnons depuis hier. Il manque le soleil dans tout cela et le Rossberg est dans les nuages.

Nous déjeunons dans une charmante auberge de Goldau, propre comme un chalet qu'elle est, et reprenons la route par le lac de Lowerz (*Lauerzer*). J'en avais dit merveille à mes compagnons : ils sont ravis comme si je ne leur avais rien promis et je forme avec Damase des plans d'ermitage dans la petite île. Au bout du lac la pluie nous reprend, nous patageons dans les prairies de la Mirotta où nous nous perdons quelque peu. Ripault revêt lorsqu'il pleut un costume splendide composé d'une énorme redingote en toile blanche qui lui bat les talons et d'un capuchon de caoutchouc. Les Jouaust et moi avons des vareuses, excellent vêtement que j'ai connu trop tard.

Grâce aux éléments et à nos erreurs nous arrivons trop tard à Brunnen pour prendre le bateau de 3h ½. Nous attendons le suivant héroïquement groupés sous un auvent. Ainsi le veut Damase qui nous interdit l'entrée du café. Dès le début il a pris la caisse, qu'il tenait dans les voyages qu'il a déjà faits avec Ripault. Comme sa fortune est exiguë il entend faire durer l'argent longtemps. C'est un Delacourtie adouci²⁸. En lui réside l'initiative indispensable dans une caravane. Quant à Emile son frère, il est dès longtemps habitué à se reposer sur son aîné, il ignore où on va, approuve tout, a vingt sous dans sa poche. C'est le bon et aimable garçon s'il en fut et il a, quand il voit poindre une querelle, de certains airs bougons qui font éclater de rire les contestants.

Toutefois le bateau arrive et nous mène à Fluelen. La pluie cesse et nous allons dîner à Altorf (*Altdorf*). Il y a un grand meeting d'étudiant suisses et nous avons grand mal à trouver de la place. On nous livre enfin une grande chambre mal carrelée, à carreaux cassés, de ces locaux à rire plutôt qu'à dormir. En revanche le festival a du bon. Nous dînons bien, le soir il y a promenade aux flambeaux, chœur, feu de joie. Le pauvre Ripault ne suit pas ces exercices : il a pris en descendant le Rigi une douleur au cou-de-pied gauche qui le fait bien souffrir. J'expédie à Duvergier mes plantes d'hier et d'aujourd'hui, récoltées pour mes amis de Champagne et qui commencent à me peser aux épaules. Quand nous nous couchons il repleut et Damase qui se dit volé prend des humeurs noires.

Wasen, le mercredi 18 septembre 1861

Chose merveilleuse, le temps est agréable ce matin. Les nuages se divisent, les cimes se dégagent, il apparaît du bleu au ciel. Je m'en étonne moins en songeant à ce qui est arrivé il y a deux ans à Interlaken : c'est signe de beau temps, nous a-t-on dit, lorsqu'il neige sur la montagne. Or, qu'il ait neigé sur la montagne, c'est ce que nous ne pouvons révoquer en doute.

Bref il fait beau : autant le coucher avait été sombre, autant le lever est gai. Les fêtes du genre de celle que nous avons vue hier, qui jettent dans une ville tranquille une foule inattendue, ont

²⁸ Son cousin Emile Delacourtie, avec qui il a fait deux ans avant une partie du même itinéraire.

le privilège de donner au public et spécialement aux gens d'hôtel tout un faciès d'abrutissement sui generis qui est exquis à voir. Je citerai Dourane (?) et Sallanches (*Sallanches*). Ici ils sont moins exaspérés qu'à Sallanches, mais bien plus drôles. Les habits n'arrivent pas et mes souliers, par je ne sais quelle mystérieuse influence, sont peuplés à l'intérieur d'un insecte à moi inconnu, mixte entre la punaise et les perce-oreille. « Frau ! Frau ! » et la fille monte et mes camarades éclatent de rire à son air stupéfié.

Cependant que nous nous habillons, nous faisons sous l'influence de Damase qui a pris goût aux montagnes mille plans pour rester quelques jours de plus en Suisse. Ripault a un faible inconcevable pour la Furka, je propose une des courses d'Unterwald, mais il ne fait pas encore assez beau ce matin pour décider une ascension et on prend la grande route, sac au dos, et sans avoir rien pris - économie !

Au bout de peu de temps de marche le temps me donne raison : les nuages se déchirent décidément et voilà le soleil. Oh la splendide chose ! quel indispensable élément d'un paysage alpestre. Sur les cimes il fait briller la neige fraîche, dans la vallée il accentue toutes les couleurs. Que cette vallée est belle ! Je l'avais déjà vue, mais mal, en voiture, aujourd'hui je la savoure. Jusqu'à Amsteg c'est plein d'une majesté suave et épatante, il y a de grandes prairies vertes, au fond l'on aperçoit parfois l'eau bleue du lac. Amsteg est un charmant village.

Nous y déjeunons. Le pauvre Ripault avait besoin de ce temps d'arrêt : la nuit n'a pas calmé la douleur de son pied et la marche le fait souffrir. Après le déjeuner il est un peu mieux.

Après Amsteg la vallée finit, la gorge commence. C'est la partie dont je me souvenais le mieux. Les Jouaust ont ici des aspects entièrement nouveaux et sont dans la joie. Nous avons médité de pousser jusqu'à Andermatt, mais les plans de modification d'itinéraire sont de nouveau discutés, et quoiqu'on n'ait marché que deux heures depuis le déjeuner on arrête de coucher au village de Wasen (*Wassen*), au pied du Sustern pass (*Sustenpass*) qu'on pourra prendre. Le pied de Ripault nous en faisait un devoir.

Cette Suisse est admirable. Wasen est un trou de quelques maisons à peine. Ce trou a deux auberges et nous optons pour l'hôtel du Bœuf. C'est une maison de bois d'une propreté exquise. On nous ouvre deux chambres charmantes, des boîtes de sapin comme disait Topffer, basses, larges, parfumées, des fenêtres à petits carreaux ronds enchâssés dans le plomb, une installation ravissante.

Dans la boîte on reprend la question et on vide le délibéré. Le Sustern est trop long, on manquerait le Pont du Diable. D'autres plans sont encore éliminés et on s'entend pour embrancher sur la partie italienne de notre voyage une visite au Mont Rose. Faute de voir le Sustern on visite l'entrée du col, une belle gorge. Ripault au lieu de se reposer va plus loin que moi qui les attend en recueillant l'Asplenium septentrionale. On fait un dîner exquis et le sommeil vient vite.

Airolo, le jeudi 19 septembre 1861

Nous partons de très bonne heure : notre impitoyable caissier continue le cours de ses économies. Il a déjà retranché le premier repas : il attaque le déjeuner. Au lieu de le prendre dans une auberge, ce qui est long et coûteux, on l'emportera sur son dos et l'on déjeunera sur l'herbe : 80% d'économie et un grans agrément ajouté à l'étape. Damase est le meilleur caissier qu'il y ait jamais eu.

Nous remontons la vallée. Le pauvre Ripault a toujours mal au pied et marche par une incroyable énergie. Nous passons à Guschenen (*Goschenen*), il fait un temps admirable, Emile et Damase voient leur premier glacier. La vallée devient de plus en plus sévère, il n'y a plus d'arbres, le rocher apparaît nu. Nous arrivons au Pont du Diable. Oh ! qu'il est bien plus beau à voir ainsi, gagné par deux heures de marche, attendu à chaque détour du chemin. Que mon impression est plus profonde qu'il y a deux ans ! Les pluies ont gonflé la cascade, le torrent mugit, le vent qui balaye la gorge nous envoie l'eau au visage. Nous sommes ...épatés, comme disent volontiers mes compagnons de voyage.

Après vient le trou d'Uri : le débouché dans la plaine d'Urseren, quoiqu'infiniment prévu, produit toujours son effet. Après ces défilés étroits, ces gorges à pic, ces tunnels, on tombe dans une vaste plaine où deux villages sont quasi perdus, où la Reuss se joue sur le sable : c'est à donner le goût des antithèses, devenere locos laetos , aussi n'y a-t-on pas manqué. On a vanté la fertilité de cette plaine : au vrai elle est à peu près nue comme les montagnes qui l'entourent. Il ne reste qu'un bouquet de sapin au-dessus d'Hospenthal qui le protège contre les avalanches. Ripault, qui a la haine de l'étranger au nombre de ses vertus impétueuses, accuse du déboisement Souvaroff, ce que je n'ai pu vérifier.

Outre sa nudité cette plaine doit avoir de rapides variations de température ; le long de la route il pend d'énormes glaçons aux brins d'herbe et en ce moment il fait chaud, le soleil brille et fait resplendir les glaciers de la Furka et du St-Gothard.

Nous déjeunons entre Andermatt et Hospenthal au bord de la Reuss, au pied d'un Salix pentandra dont je prends un rameau. Disons à ce propos que la botanique va peu et que la flore des Alpes en automne commence à m'être familière. Le déjeuner est exquis. On fait un terrible honneur au jambon de Wasen et on décide qu'on persistera dans cette façon de faire qui ajoute un grand charme à l'étape.

Après Hospenthal la route cesse de m'être connue. Nous commençons à monter le col du St-Gothard. La route au sortir du village commence par faire de grands lacets sur lesquels nous spéculons par une montée à pic, puis elle suit la Reuss. C'est rude, c'est long, mais d'un très beau caractère sauvage et auquel on peut prendre plaisir même après avoir vu le Pont du Diable. Le sommet du col est beau. Au lieu de la plaine nue et monotone qu'on rencontre le plus souvent ce sont des grands rochers, des lacs, des plaques de neige et, au-dessus de tout cela, un grand soleil qui rend tout admirable.

Le pauvre Ripault souffre horriblement, il s'arrête de cinq en cinq minutes et n'arrive qu'avec peine au sommet. Nous touchons l'hospice à trois heures. Il était arrêté que nous y coucherions, d'abord, dit Damase, pour coucher dans un hospice, ensuite pour voir lever le soleil. Or l'hospice a l'aspect d'un fort vilain gîte et le lieu culminant où nous sommes et enceint lui-même de grands pics qui annulent tout lever de soleil. C'est ce que je dis à Damase, en lui exposant l'opportunité qu'il y aurait, si on trouvait un moyen de locomotion pour Ripault, à ne pas finir de bonne heure cette belle journée. Si bas que j'ai fait cette communication, Ripault a entendu ou deviné. Ce petit bout d'homme, trempé d'acier, a des moments héroïques. Il se lève en pieds, déclare qu'il est remis, refuse de chercher un cheval et se lance le premier dans la descente.

Ici nous trouvons le Tessin²⁹, mince ruisseau avec lequel nous ferons plus ample connaissance. La route décrit d'immenses et d'innombrables circuits, toutes les spéculations³⁰ sont sûres, nous descendons à pic comme nous montions ce matin, et réalisons en un temps relativement très court un espace kilométrique énorme. C'est ainsi que nous manquons le Val Tremola dont nous parlons depuis Lucerne. Où l'avons-nous laissé, c'est un mystère.

La gorge s'ouvre et nous avons la récompense de notre supplément d'étape dans une vue splendide. Voici à nos pieds le val Bedretto, à droite il remonte dans les montagnes, à gauche il s'enfuit, sillonne par la route que nous allons suivre. Airolo semble à nos pieds, nous nous plaignons presque que ce soit trop près. De hauts pics ençoignent cette vallée, les neiges du sommet sont dorées par le soleil qui va se coucher. C'est la fin sublime d'une des plus belles journées que j'aie eu en voyage. Elles sont plus rares qu'on ne le croit. Non que le soleil manque, mais il faut qu'il ait une certaine intensité pour dorer toutes choses, donner son éclat à chaque détail en fondant le tout cependant dans une immense harmonie générale. Aujourd'hui je bondis sous mon sac, qui cependant est lourd.

Nous effectuons la descente et malgré des spéculations Airolo est beaucoup plus loin qu'il n'en avait l'air de là-haut. Nos dernières entreprises sont désastreuses, nous supprimons un immense circuit en prenant un petit chemin ferré de pierres pointues qui achèvent de torturer le malheureux Ripault et qui moi-même me commencent des douleurs dont je me ressentirai. J'arrive toutefois à couper par le pré. Je suis le premier à Airolo et emploie pour trouver l'auberge des ressources d'italien que je ne me connaissais pas. L'hôtel est l'Albergo della Posta, très remuant, très afféré et dont l'aspect confortable indigne tout d'abord notre caissier. Ripault et moi plongeons nos pieds endoloris dans un baquet d'eau chaude, immense mais dangereuse volupté, sachez la fuir ô Télémaque ! Ce soulagement momentané amollit la plante et distend le talon !! A dîner Damase mécontent quand même et maugréant à tous les plats me donne une joie s'autant plus immense que j'étais prévenu par Ripault de cette habitude de notre excellent comptable.

Bodio, le vendredi 20 septembre 1861

Notre départ ne se fait pas sans peine : Ripault souffre plus que jamais. Il était convenu qu'il prendrait la diligence ici pour nous attendre à Bellinzona ; la diligence ne passe que ce soir, il ne peut se résoudre à l'attendre. On lui fait des prix fous une voiture pour jusqu'à Faido. Il se monte et part avec ce mouvement rageur que nous admirions hier et que nous trouvons ce matin fort déraisonnable. Ripault est en effet à bout de forces et nous avons une rude étape à faire. Damase nous a marqué sur les grandes routes cinq ou six journées d'une dizaine de lieues chacune, y compris la course à Macugnaga. C'est à faire frémir.

Nous marchons. Peu après Airolo la vallée se resserre en un beau défilé, le val Settembro ou Lugembro, à ce que je crois. La route passe sous un tunnel et l'on voit aux percées ce que l'on est convenu d'appeler de splendides horreurs, à savoir un beau mélange de cascades et de rochers. Après, il y a deux heures de marche sans autre intérêt que celui d'un temps admirable, de une belle vallée, de grandes montagnes couvertes de villages. Chaque village ou du moins la majeure partie possède, suivant le guide Du Pays, une tour lombarde. Après avoir recherché avec ardeur et constaté avec conviction ce vestige archéologique, nous finissons par nous blaser sur la chose et la transformer immédiatement en une scie de voyage. Il y en a déjà quelques unes en train.

²⁹ Il va écrire les jours suivants indifféremment Tessin ou Tesin. La première orthographe a été généralisée dans cette retranscription.

³⁰ Il emploie généralement le mot spéculation au lieu de raccourci.

Cette vallée un peu uniforme se ferme brusquement à Dazio grande. Là nous attendait le plus beau défilé qu'il m'ait été donné de voir. Dans une étroite brèche (mot illisible) la montagne. Le Tessin se précipite. Il roule tout écumant dans une pente rapide, tombe en cascade, s'arrête, roule et retombe encore. Le vent fouette l'écume, la cascade mugit, l'eau frappe et creuse le roc ; ici elle bondit, là elle se repose dans une anse qu'elle s'est creusée. Le remous de la cascade avance au-dessus de l'eau dormante et semble une épaisse dentelle jetée sur une étoffe bleue. La route suit le Tessin dans sa course et passe sur la cascade. C'est un charme exquis que ces merveilles imprévues, on la met chez nous au-dessus de Pont du Diable : la chose est d'ailleurs d'un tout autre ordre.

La gorge s'ouvre dans un beau vallon où nous apercevons Faïdo. C'est là que nous trouvons les premiers châtaigniers, ils sont superbes . Nous avisons au pied d'un de ces plus beaux arbres une prairie toute verte que coupe un ruisseau. C'est là que nous allons faire notre halte. Le pauvre Ripault se repose avec plaisir, et moi aussi, je le dis tristement. Soit le bain d'hier, soit le sac aux épaules, soit quelque mal façon de cordonnier, mes pieds se fatiguent vite. Nous déjeunons délicieusement dans cet asile vert et frais.

Après déjeuner, marche sur Faïdo. C'est là que Ripault devait prendre la voiture, et là encore il s'entête et nie la douleur pour la retrouver sur la grande route. Nous ne faisons que traverser Faïdo. Nous marchons encore mais les haltes se multiplient : Ripault fait pitié. Puis voici bien un autre incident. Je spéculais en tête dans un grand bête de lacet que faisait la route quand j'entends crier au-dessus de moi « Emile a perdu son sac ». Cet immense nigaud l'a laissé à la dernière halte et a fait un kilomètre sans s'apercevoir qu'il n'avait rien aux épaules. Les Jouaust rebrousse, je ne sais ce que fait Ripault, pour moi j'avise un coin, me met en pantoufles et m'endors.

Au bout d'une demie heure Ripault me rejoint. Le sac n'était plus sous l'arbre où nous avons fait notre dernière halte, ils vont battre les environs et nous font dire de prendre les devants : on couchera à Bodio au lieu de pousser jusqu'à Ozogna.

Ainsi restés seuls, Ripault et moi faisons une charmante marche d'éclopés, allant cahin-caha et batifolant. C'est chose fort amusante que de descendre ainsi vers l'Italie, on voit la végétation venir à la rencontre ; ce matin nous saluons les châtaigniers, à Giornico c'est la vigne. Elle vient en grandes treilles soutenues de hautes colonnes en pierres, on se promène là-dessous et les grappes pendent à la hauteur de la bouche, aussi faisons nous une halte. « Voglio comprar uve » dis-je en montrant ma bourse et les raisins. C'est ainsi que je me fais dans l'expédition une belle réputation de polyglotte. Les naturels éclatent de rire et nous nous régalons.

Entre Giornico et Bodio, les Jouaust nous rejoignent. Ils ont battu le pays et ne rapportent que de véhéments soupçons sur la moralité des habitants. Ils ont la mine un peu longue et il faut un peu se forcer pour rire dans les premiers temps. Plus tard l'équilibre se rétablit.

Ainsi nous arrivons à l'étape. Ripault n'en peut plus et je suis moi-même bien harassé. Ces maudits souliers sont cause de tout le mal, aussi dès que nous avons déposé nos sacs à l'auberge je me fais conduire chez un cordonnier indigène. C'est là que je développe des vraies ressources linguistiques pour lui énumérer les vices de l'empeigne et les rebellions des clous.

L'auberge où je reviens est propre, mais d'une propreté qu'on arrive à se démontrer : un théorème et non un axiome, nous ne sommes plus dans l'Oberland. L'extérieur est délabré, nos chambres sont à peine meublées, les murs blanchis à la chaux, la cuisine est une antre, la salle à manger ressemble aux chambres, l'hôte et aussi ses amis ont des têtes barbues qui font frémir. Finalement on ne peut se plaindre de rien, les draps se trouvent blancs et le dîner mangeable. Un brave homme de curé, à qui Emile va déclarer son sac, se charge de lancer des monitoires.

Le soir, Ripault prend son parti, il va nous attendre à Palanza. L'animal, qui voit ma mine harassée, prétend que j'irai l'y rejoindre.

Locarno, le samedi 21 7bre 1861

Ripault part à cinq heures par la voiture qui passe. A dix heures nous nous mettons en marche. Le déjeuner emporté comme ces jours-ci ne passe pas ce matin d'épaules en épaules : Emile le porte tout seul, pauvre comme Job, sans une chemise pour changer. Ce matin on en rit à se tordre et sur ce thème connu il se fait des mots délicieux. Le temps est superbe : il a fait constamment beau depuis Wasen, mais la nature est ce matin spécialement radieuse. La vallée s'est élargie, le Tessin a grandi et le paysage devient de plus en plus italien, au moins d'après l'idée que chacun se fait de l'Italie, nul ne la connaissant. Les vignes en treille, les murriers et les grands épis de maïs garnissent la vallée. Les montagnes plus éloignées se fondent dans des teintes violettes et bleues ; de temps en temps il s'ouvre une vallée latérale, quelque affluent arrive au Tessin descendant des grandes Alpes et l'on voit au fond du tableau la neige de quelque glacier.

Nous déjeunons dans une salle à manger moins charmante qu'hier, mais qui a son originalité. C'est un flanc de roc nu en pente cuite au soleil et dans lequel coule une mince rigole d'eau fraîche qu'il faut recueillir dans nos verres de cuir.

Avant d'arriver à Bellinzona la vallée s'élargit encore, de grands cours d'eau arrivent au Tessin, puis la ville ferme la vallée. D'un peu loin l'aspect est merveilleux. Les mamelons sont couronnés de vieilles fortifications noires que rejoint une enceinte crénelée bouchant le chemin et escaladant les deux montagnes ; deux ou trois tours dominant et complètent le tableau. On pense aux joies archéologiques qu'a du y avoir le pauvre Ripault. De plus près c'est moins moyen âge, des petites maisonnettes avec des jardinets et des tonnelles, « c'est Corbeil ou Mantes », et au fait, nous avons tant marché, réponse stéréotypée en cas pareil, comme quand quelqu'un signale une ressemblance avec les châtaigniers de Bretagne.

L'entrée est chaude et l'on ne respire que de la poussière. Nous allons nous faire servir une limonade délicieusement acidulée dans un café italien : fraîcheur et couleur locale. Mes infatigables compagnons grimpent aux fortifications. Je demande grâce et m'endors pitoyablement dans le café où ils me laissent.

De Bodio ici, cinq lieues ; d'ici à Locarno un peu moins, mais guères. Ce bout de route ne me fait pas briller. Ripault a prophétisé juste, je me sens atteint dans mes forces vives. La vallée s'est élargie, elle est belle encore, mais la chaleur qui nous avait pris à Bellinzona annonçait un orage ; en effet les nuages se sont amoncelés et l'éclat de la nature a diminué. Aussi quand nous atteignons à Menusio (*Minusio*) ce Lac Majeur si impatiemment attendu, une partie de l'effet est manqué. De Menusio à Locarno, c'est la dernière heure, je suis pitoyable et guigne à me crever les yeux la ville promise « Clocher, clocher, arrive !! ». Mes compagnons règlent leur pas sur le mien, m'adjugent des haltes et veulent me débarrasser de mon sac. Grâce aux

retards que je leur impose, nous arrivons à Locarno au crépuscule et avec les premières gouttes de pluie. L'auberge est dans ces cas là une chose bénie. Damase, fidèle aux traditions, avise un bouge, la trattoria del Vapore, où nous trouvons la gaieté et l'empressement qui manquent aux grands hôtels. Les pieds ont les premiers soins et fumants de la route, sont plongés dans l'eau froide. C'est atroce mais très sain, à ce que disent mes amis. Après l'on songe à l'estomac : personne ici ne sait le français, de sorte que le dîner a l'attrait d'une conquête. Damase a plus d'acquis, moi plus d'aplomb, tous deux nous faisons de rapides progrès grâce à une servante aimable, trop aimable disent mes calomnieux compagnons. On se couche tout après, mes pieds, ornés de mille ampoules, offrent une réminiscence des grands soulèvements géologiques.

Baveno, le dimanche 22 septembre 1861

Hélas, trois fois hélas ! la nuit ne m'a pas remis, je suis surmené, fourbu. Je veux aller ce matin à la messe, j'y vais en me traînant, mes pieds refusent le service. Or voici notre programme : ce matin, on va par les montagnes coucher à Domo d'Ossola, dix lieues très rudes ; après-demain on redescend la route du Simplon jusqu'à Vogogna, où Ripault rejoindra s'il n'est pas trop fatigué, et on prend le val Anzasca pour coucher à mi-route, dix autres lieues ; le jour suivant sera consacré à Macugnaga et une quatrième étape du même calibre nous ramènera au lac Majeur. Je me déclare incompetent et vais assez attristé annoncer aux Jouaust que je vais m'écarter sur l'hôpital de Palanza, sauf à rejoindre demain si je puis.. Ils hésitent, Damase voudrait partir, Emile me tenir compagnie. La pluie vient trancher le débat et il est arrêté qu'on ira retrouver Ripault pour faire avec lui la course du Mont Rose.

On se repose donc, je mets à jour mon courrier, j'envoie une plainte aux amis de Champagne. Nous déjeunons et nous nous embarquons par le bateau de midi. Il pleut. Les horizons sont par conséquent restreints. Toutefois ces montagnes fertiles, couvertes de villages pressés, ont à défaut de l'éclat que leur donnerait le soleil, une certaine grandeur et un aspect nouveau pour nous, impression mal définie encore mais qui s'indique cependant. Je ne dirai rien des villages du littoral ; à Luino nous embarquons et reprenons des cargaisons de touristes ; nous entrons dans l'Etat Italien. ; la pluie cesse sur les trois heures au moment où nous entrons dans la baie de Palanza, signalant les Iles Borromées, depuis si longtemps attendues, impatiemment cherchées à travers le brouillard ; nous rasons l'Isolino, où nous voyons les premiers aloès (Agave Americana).

Toutefois nos regards tendaient vers la plage, pour y chercher la solution d'un problème commenté tout hier et ce matin encore : qu'a fait Ripault ? Il avait, déclarions-nous, rempli Palanza du bruit de son nom. Mis à mal une servante, disait l'un. Négocié notre hymen avec quatre princesses, prétendait l'autre. Pourquoi pas ? disait Damase en ne riant qu'à moitié. Et au fait, nous avons tant marché !! concluait congrûment quelqu'un de nous trois.

Ripault est sur la plage, mais dans quel état, grand Dieu ! morne, abruti, sans voix et sans haleine. « Vous arrivez bien, dit-il d'une voix ombre, la solitude ne me va guères. J'allais, si je ne vous avais vu, repartir ce soir pour Paris. Mes amis, ne nous quittons plus ! » On l'entoure avec intérêt. Lui, toujours grave « Quel pays, messieurs, que celui-ci ». Il narre et nous nous suspendons à ses lèvres, il dit l'officier impoli, la sentinelle menaçante, le sommelier voleur, la note fort chère. Peu à peu il s'anime et revient par réaction à lui-même. Cela éclate et il mêle à des hurlements de gaieté furibonde des malédictions anti-Piémontais qui sont à faire pâmer. Ceci fait, il est au pair.

Cependant le temps s'est arrangé et l'on fait prix d'un bateau pour visiter les Iles Borromées. Je vais rechercher le sac de Ripault dans un hôtel en manière de palais. Le drôle a dormi dans une chambre à fresques et à mosaïques, avec le lac sous ses fenêtres et les Iles en face.

Nous nous embarquons donc, bien heureux de nous retrouver tous quatre. La navigation en barque est délicieuse. Nous allons aborder à l'Isola Madre. L'enceinte est hérissée de cactus et d'aloès. Notre barque s'amarre à un escalier de pierres qui descend vers le lac, une grille s'ouvre et nous pénétrons.

Ici je voudrais, je l'avoue, retrouver pour la décrire l'impression que j'ai ressentie. Elle est complexe, elle est étrange. Le ciel s'était adouci et les nuages écartés, il était quatre heures, instant calme de la journée qui n'est pas encore le coucher, mais qui donne à la nature une sérénité croissante. Nous marchions dans un monde nouveau, sous des massifs de camélias, dans les lauriers, les orangers, les grenadiers. L'air était embaumé d'odeurs inconnues, des paons erraient dans les allées, des colombes volaient d'arbre en arbre. Le fond du lac que nous apercevions seul nous présentait des collines adoucies, lointaines que le soleil empourpait, puis tout autour de l'île l'eau bleue et transparente. Je ne sais quelle mélancolie m'eut pris si j'avais fait seul ce pèlerinage, mais même en cette rieuse compagnie je sentais toute mon organisation tressaillir. Les nerfs, que je ne connais guères, étaient émus dans tout moi-même, j'étais enivré et triste, transporté et inquiet, je sentais avec étonnement mille sensations nouvelles se traverser confusément mon cerveau. Bref, j'étais nerveux, je n'y ai rien compris. J'ai fait le tour de l'île. Damase a payé et les cuistres ont ramé.

Retrouverai-je jamais cette impression là, je ne sais, mais j'éprouve un plaisir immense à la rappeler, impuissant que je suis à l'analyser. Je n'y puis comparer que ce besoin par moi ressenti à la Dole³¹ de crier et de hurler. J'avais aussi ici un trop plein à épancher, mais tout autre. Bref j'aurais voulu avoir quelqu'un à embrasser. Voilà mon affaire !

Chose chanceuse que les voyages ! On court l'impression, on la manque ou on la saisit. J'en ai raté mille peut-être, et mille hommes passeront ici sans rien sentir, noteront la maison dégradée et humide, le ton rouge des briques jurant avec le plâtre et déclareront : l'île Borromée, un regular humbug.

Peut-être, mais moi je m'y tiens. Il m'est arrivé peut-être une fois de comprendre la Suisse et de hurler à la montagne comme un chien à la lune. Il me semble que sur cette terrasse de l'Isola Madre j'ai compris, j'ai embrassé l'Italie. Elévation vers la grande œuvre de Dieu, pour laquelle mon âme s'est sentie évidemment trop faible, mais vivifiante impression toutefois et qu'il faut recueillir avec un soin jaloux.

Nous allons voir l'Isola Bella : c'est très beau, il y a un palais qui n'en finit plus, de merveilleux tableaux, des bahuts dont Ripault dit l'âge, mais la musique est finie. On nous montre des jardins en terrasses, des arbres invraisemblables étiquetés, le liège et le camphrier, l'arbre à thé et l'arbre à pain. Tout cela est le mieux du monde, mais dans le palais ma chemise rouge et mes souliers à clous, ma gourde et ma boîte me gênent ; et quant aux arbres exotiques, on leur donne acte de leur diligence. Il y a le laurier où Napoléon doit avoir écrit je ne sais quoi, voglio bene ! Il y a trop d'art, pas d'illusion, de la rocaille et de grandes bêtes de statues qui se devraient aller cacher.

³¹ Dans le Jura Suisse, au cours d'un voyage précédent.

Nous voguons de nouveau, nous rasons l'Île des Pêcheurs aux maisons pressées et allons prendre terre à Baveno. Là on tient conseil et l'on se convainc qu'il faut renoncer au Mont Rose : les Jouaust ont un temps limité qui serait dépassé. C'est un regret, très tempéré par l'état encore nuageux du ciel. Demain donc, le lac d'Orta. Nous faisons un dîner d'une fabuleuse richesse, Damase en perdrait l'appétit, nous sommes dans un grand hôtel et rien n'échappe à sa critique. Le soir nous allons respirer au bord du lac. Il y a bal à grand orchestre dans l'Île des Pêcheurs et la brise nous apporte l'air de Garibaldi. Mais le plus sot de l'affaire c'est que j'ai, moi aussi, mal aux pieds.

Orta, le lundi 23 septembre 1861

Il nous arrive ce matin la note la plus invraisemblable dont nous ayons gardé mémoire. Ripault se sent pris d'éloquence et la fait réduire avec une belle véhémence. Puis nous nous remettons en marche. J'ai mal au pied, moi aussi, très décidément, au même pied, au même muscle que Ripault. Heureusement ce mal très violent sur les surfaces planes disparaît quand je monte, et nous commençons bientôt à monter. Il s'agit de passer le Monterone (*Mottarone*), une heure de marche dit à ce sujet le guide Du Pays. Comptons en deux, disent les gens prudents. Il est sept heures, nous déjeunerons à Omegna. On part complètement à jeun.

Il fait assez beau ce matin ; nous montons dans les châtaigniers puis nous arrivons aux pâturages et au bout d'une heure de marche nous atteignons un très beau point de vue. Nous dominons le Lac Majeur et surtout la baie de Palanza. Les Îles Borromées sont à nos pieds : les bateaux qui vont de l'une à l'autre ont l'air de mouches qui nagent dans l'eau. Toutefois ce n'est pas le haut du col, bien s'en faut, et nous le cherchons à l'aventure, nous renseignant auprès des bergères « Dove la strada d'Omegna ? » C'est la question et elle va bien, mais la réponse est bien plus difficile. Longtemps, longtemps nous errons, cherchant les habitants et guignant les maisons. Nous en atteignons que nous croyons être le sommet et on nous montre le chemin grimpant plus haut encore. La faim arrive, un berger nous offre du lait, faible consolation. Nous montons, montons toujours ; nous arrivons à la région des nuages. Il en émerge une bande de touristes français, à la tête est le comte de Nieuwerkerke³² qui nous donne nos dernières indications. Grâce à lui, entrés dans le brouillard, nous atteignons enfin le sommet de ce col quasi fabuleux. Il est bon de noter qu'il est onze heures et demie et que le guide Du Pays est vraiment un excellent ouvrage.

Du sommet du Monte Rone on a, paraît-il, la vue la plus belle du monde sur le Mont Rose. Pour nous, il ne nous a été donné d'y voir que du brouillard. Ce nuage par bonheur n'occupe que l'extrême sommet du col. Nous en sortons pour avoir une charmante vue sur le lac d'Orta : c'est un étroit bassin d'un bleu éclatant, encaissé entre de hautes montagnes, une miniature des lacs italiens avec les charmes d'un lac suisse.

Il faut descendre. Nous faisons quelques pas sur le versant et notre situation se précise : à nos pieds est le lac, immédiatement au dessous de nous le charmant village d'Omegna, nous en comptons les places et les rues. C'est notre déjeuner qui fume à ces cheminées mais nous sommes en dehors de tout chemin tracé, suivant un sentier latéral à peine indiqué dans les buissons et la montagne est à pic, presque perpendiculaire ; les buissons nous cachent l'abîme.

Quid ? Nous sommes perplexes, jamais je n'ai été si bien perdu. Après déjeuner ce serait pour en rire, mais à jeun c'est réellement grave. Il est plus de midi, le sentier est toujours à la même hauteur. Va-t-on retourner à Baveno ? Je propose de descendre par les ravins, ce qui n'était guères sensé, impossible avec le poids de nos sacs. Ripault qui a horriblement mal au pied

³² Emilien de Nieuwerkerke, 1811-1892, voir Wikipedia

entre en fureur. Il veut que l'un me tienne et que l'autre me lie, il pérore un quart d'heure et gémit comme hier « Mes amis, ne nous quittons pas ! »

La patience nous en tire ; à force de battre les buissons en regardant Omegna, comme Tantale devait regarder, après bien des essais et bien des erreurs nous trouvons un chemin. Il est détestable, il fait horriblement souffrir Ripault : celui-ci était une de nos graves inquiétudes. Il marche péniblement, lentement et l'heure s'avance. Moi dont le pied me laisse du repos, je crains de prendre cette faim des montagnes qui ôte les forces comme une syncope.

Bref nous avons joué gros jeu mais gagné et collectionné un bon souvenir. A deux heures et demie nous entrons à Omegna, assez pressés de rompre le jeûne. Les naturels à qui nous faisons comprendre notre situation sont horriblement émus et nous envoient les plats à mesure qu'ils sont prêts. Du saucisson d'abord, puis des côtelettes, puis un poulet, puis la soupe. Nous finissons par faire un repas immense, c'est ici un coin civilisé. Nous sortons de là repus, gorgés, marchant à peine et nous allons nous coucher pour digérer aux bords du lac. Au bout d'une heure nous nous remettons en marche. Le lac est charmant, mais un triste spectacle vient nous arrêter : nous entendons des cris, un pauvre paysan vient de tomber d'un noyer qu'il gaulait. « E morto, e morto ! » Nous nous en allons sans savoir la fin de ce drame poignant, mais ayant pour bien longtemps cette figure pâle et mourante devant les yeux et ces cris dans les oreilles. Nous arrivons à la nuit dans Orta et allons descendre dans un grand bel hôtel entièrement anglais, ce qui irrite Damase. Nous y prenons le thé, faute de pouvoir manger quoi que ce soit. Il fait une soirée merveilleusement tiède et douce et une pipe est bien douce sur le balcon de l'hôtel.

Ponte Tresa, le mardi 24 7bre 1861

Il m'avait semblé hier que ces sept heures de Monterone étaient pour mon pied une médication heureuse car, très souffrant à Baveno, il était très souple à Omegna. Je reconnais ce matin que le soulagement n'était que temporaire et je sens mon talon d'une façon assez fâcheuse. Nous nous mettons en marche pour regagner le Lac Majeur ; il fait un assez vilain temps gris. Nous allons jusqu'au bout du lac d'Orta ; là nous quittons la route et grimpons sous bois. Du lac à Balzolamo (*Bolzano*) et de Balzolamo à Inverrio, c'est une petite nature charmante, des bois frais, un vert vallon. A Inverrio je prends des vivres pour mon compte, mes enrégés compagnons n'ont pas été convertis par la leçon d'hier et mon estomac ne peut se faire à leur façon de partir à jeun. A partir d'Inverrio c'est une route de poste, chemin moins agréable pour les pieds malades. On traverse notamment les villages sur des cailloux pointus qui sont atroces. Aussi j'arrive à Arona éreinté. Ripault a aussi mal au pied, et aussi Damase, l'homme infatigable, voyageur jusque là inébranlable et par suite peu compatissant aux maux d'autrui.

Comme il est midi nous allons tout de suite au bateau à vapeur et nous y déjeunons. J'attrape là une leçon d'italien et mes compagnons augmentent leur répertoire d'une belle scie. Je vivais depuis le Gothard sur cette locution Parlate voi Francesco, parlez-vous français. Le restaurant du bateau m'y fait renoncer avec quelques plaisanteries assez désagréables pour mes talents polyglottes. A Arona nous avons raté la visite traditionnelle à la statue colossale de St Charles. Pour ce que nous en voyons du lac, elle ne nous inspire aucuns regrets. Nous passons devant Belgirate, où est la princesse Mathilde³³. Nous arrivons aux Iles Borromées et rasons l'Isola Bella. J'admire l'effet pittoresque du village accroché aux terrasses du parc. Le reste est comme avant-hier. Le bateau est encombré de paysannes et de volailles. Mes amis

³³ Cousine de Napoléon III. Le comte de Nieuwerkerke, croisé la veille, est son amant quasi officiel.

causent avec un soldat Valdaustan³⁴ qui leur raconte le royaume de Naples. Je dors à la proue sur des cordages. A quatre heures nous arrivons à Luino où nous abordons. Notre situation est assez embarrassante, il y a cinq heures d'ici Lugano et nous ne pouvons espérer d'y arriver ce soir ; d'autre part nous ne pouvons coucher ici. Aussi sans grande réflexion nous prenons la grande route et nous jetons à l'aventure dans la montagne. La route grimpe un petit col ; au haut se trouvent des landes marécageuses dont l'aspect varie avec ce que nous voyons ici. La route rentre sur terre Suisse et pénètre dans une charmante vallée, étroite, fraîche et verte, celle de la Tresa. C'est une promenade charmante à cette heure calme de la journée et aussi avec cette petite pointe d'inconnu qui aiguise les impressions. Nous avons là une heure de marche exquise, mais vers six heures la prose reprend fatalement ses droits et nous commençons à demander aux trattorie et osterie clairsemées sur le chemin si l'on peut nous recevoir à coucher. Partout la réponse est négative. Quand la nuit tombe nos questions deviennent de plus en plus fréquentes. Aux uns il semble que c'est un meurtre de faire de nuit un si joli chemin, aux autres que Lugano est bien loin et que l'expédition se fourvoie. Je suis un peu des deux avis, toutefois l'aventure me paraît charmante d'imprévu ; j'ai un peu mal au pied, Damase aussi, Ripault souffre horriblement. Les naturels sont absurdes : il y a une auberge à dix minutes, puis à trois, puis à une demie heure. Il fait nuit noire, nous marchons toujours ! Le ciel nous envoie un jeune ouvrier, noir comme un diable, baragouinant un français impossible, qui se dévoue à nous et marche à nos côtés en nous promettant l'auberge à chaque détour du chemin. Cela tourne aux contes de brigands ; une petite lumière apparaît dans l'obscurité, elle grandit, c'est le village, c'est Pontetresa. Notre guide nous mène dans une petite auberge que notre arrivée remplit d'émotion et d'effroi. Cet hôtel, comme nous seuls savons en trouver, est tenu par toute une famille de Piémontais qui n'a jamais reçu de pareils hôtes et qui s'évertue pour nous satisfaire, tout en désespérant d'y réussir. Le dîner se commande, moitié en mettant bout à bout tout ce que Damase et moi savons, moitié par le secours de notre baragouineur. Les gens de l'hôtel sont suspendus à nos lèvres. Nous finissons par dîner excellemment, puis tous les Piémontais nous mènent à notre chambre, vaste pièce carrelée où se trouvent deux énormes lits aussi larges que longs. Damase est dans la joie, moi aussi et cela gagne toute l'expédition et aussi nos hôtes qui poussent des soupirs de soulagement à chaque éclat de rire qu'ils nous voient faire

Lugano, le mercredi 25 7bre 1861

On dort admirablement dans ces grands lits de Pontetresa ; d'autre part il pleut ; encore d'autre part Damase a décidément mal au pied, ce qui paralyse son initiative ; en quatrième lieu Ripault et moi ne sommes pas fâchés de nous reposer ; si bien que par un fait inouï dans nos fastes, nous nous levons à neuf heures et demie. Notre premier soin est de savoir où nous sommes, ce que nous n'avions pu reconnaître hier. Nous sommes assez étonnés de nous trouver au bord d'un lac, c'est une branche de celui de Lugano, mais il le rejoint par une contorsion familière aux nombreuses branches de ce lac. Le point de jonction nous est caché d'ici et nous ne voyons qu'un bassin entouré de toutes parts. La Tressa (*Tresa*) déverse les eaux du lac de Lugano dans le Lac Majeur, et par là se trouve expliqué un fait qui hier nous paraissait étrange : nous nous demandions pourquoi ce torrent s'élargissait à mesure que nous remontions son cours. Pontetresa est au déboucher même de la délicieuse vallée que nous suivions hier soir.

Malgré tant de paresse, on songe à partir et je vais commander le déjeuner dans la cuisine enfumée : *Vogliamo prensare et poi andare !!* Mes hôtes se regardent avec anxiété : *Caffè ! Caffè !* dit le mari saisissant une espérance. A quoi je répond très positivement : *Carne, carne !* . L'anxiété devient stupeur, puis une idée lumineuse arrive à la femme, elle échange

³⁴ Pour Valdostan, habitant du Val d'Aoste.

avec son mari quelques phrases rapides et se précipite au dehors. Je dis de confiance deux ou trois Va bene, sara bene cosi qui illuminent les visages. Il se vérifie ultérieurement que l'idée de la Piémontaise était d'aller quérir des côtelettes, nous faisons un repas excellent, payons une note extraordinairement modique et déclarons unanimement que l'auberge de Pontetresa est le gîte le meilleur et le plus amusant que puissent trouver des touristes de notre acabit. J'estime du reste qu'on y parlera longtemps de nous.

D'ici à Lugano il y a dix kilomètres. Les sept premiers sont enlevés gaillardement, mais je suis pitoyable dans les trois derniers. Des pieds malades de l'expédition, mon pied est le pire. Je me traîne péniblement et fléchis sous mon sac. Puis, à un kilomètre en avant de Lugano, il nous arrive une épouvantable ondée : c'est vraiment trop de pluie dans ce voyage et la nature se montre inclémente. Pour cette fois nous trouvons un hangar.

La pluie finie nous descendons sur Lugano : cette ville est d'un aspect charmant et son lac, dédaigné fort à tort, se recourbe en S et s'enfuit dans de profondes montagnes. A notre gauche se dresse le pic du San-Salvatore, c'est le Rigi de la Suisse italienne. En haut il y a une maison. Dire la fascination que cette maison vue d'ici exerce sur Damase et sur moi est impossible. On discute la possibilité d'une ascension pour aujourd'hui. Ripault combat amèrement cette idée. Damase propose et fait voter par voie d'arrangement³⁵ de nous arrêter à Lugano pour tenter l'ascension demain matin : son écorchure au pied est bien pour quelque chose dans cette politique expectante. J'appuie de toutes mes forces. Ripault proteste parce que le mauvais temps lui gâte l'humeur. Bref, c'est décidé ; dans la journée mes camarades se promènent, pour moi voulant marcher demain, je me consacre au repos le plus absolu ; j'arrange mes plantes et vais au café. Le soir, le temps a peu de promesses, il pleut, il vente et les vagues du lac déferlent en secouant les chaînes des bateaux.

Colico piano le jeudi 26 7bre 1861

Décidément nous sommes peu heureux : pluie ce matin, pluie à verse, aucune ascension n'est possible. La caravane se déclare abrutie. Ripault, que le mauvais temps rend contrariant comme tout, se console en répétant qu'il nous l'avait bien dit. Il reste acquis en effet que tant à Lugano qu'à Pontetresa, nous avons perdu vingt-quatre heures et que nous ne savons trop comment combiner la visite du lac de Côme.

L'important est de sortir d'ici. Jusqu'à onze heures nous regardons tomber l'eau. A onze heures nous déjeunons, à midi nous prenons le bateau de Porlezza. Il ne pleut plus mais les nuages rasant l'eau. C'est un vilain temps pour juger une nature alpestre et je ne prétends pas connaître le lac de Lugano. Toutefois il me paraît fort au-dessus de sa réputation, il est étroit, bien encaissé, de jolis petits villages pendent au roc et trempent dans l'eau : c'est un lac à revoir. Hélas j'y ai laissé un souvenir que je ne retrouverai pas : mon pauvre chapeau vole sous les arbres et s'en va à la dérive. C'était un vieux serviteur, les malheurs l'avaient déformé et mes camarades prétendaient que je n'oserais le porter à Milan. Je l'aimais toutefois, il avait fait le Faulhorn, la Dole et deux fois le Righi. Il avait vu, à part Bienne et Constance, tous les lacs suisses ; et je devais le laisser aux naïades de Lugano. Damase me pose sur le sommet de la tête une casquette de canotier.

A une heure et demie nous arrivons à Porlezza. Pour la première fois je mets mon sac à la diligence, les plantes et le papier gris acheté à Luino en rendaient le poids atroce. Déchargé de ce fardeau j'emboîte le pas le plus gaiement du monde et sans aucun souvenir de mon mal de pied. Nous avons trois heures de marche qui sont gaillardement enlevées. Le pays est

³⁵ Il s'amuse, là comme en d'autres passages, à utiliser des termes juridiques dans sa narration

amusant, un petit vallon, de petits bouts de lac puis nous luttons avec une voiture, non sans succès ; la route monte légèrement et à chaque pente nous distançons le bidet. Il ne nous dépasse qu'au moment où la route commence à descendre, quand nous arrivons au-dessus du lac de Côme. Ce moment est très beau et d'un genre de grandeur à laquelle notre marche ne nous avait pas préparé. Sans que les nuages se soient visiblement écartés le temps est plus clair, quelques rayons diffus errent ça et là. Le lac que nous dominons d'une grande élévation est d'un beau bleu et les montagnes qui l'entourent accusent nettement leur base ; nous voyons se diviser les deux branches, entre elles s'élève le cap Belaggio (*Bellagio*) et un peu de soleil colore les terrasses de la fameuse villa Serbelloni. Au dessous de nous est Menaggio, vers lequel nous descendons en suivant les contours de la route.

C'est là que Damase enfante son plan, qui excite quant à présent les amertumes contenues de Ripault et que le ciel devait condamner. Damase est un voyageur précieux qui voyage un œil sur la nature et l'autre sur son itinéraire. Nous sommes ici au milieu du lac, un bateau va passer qui nous mènera au nord à l'extrémité du lac. Un autre bateau en repartira cette nuit qui nous déposera au matin en face, à Belaggio, nous visiterons la villa et effectuerons aisément notre retour sur Côme. Damase finissait que le bateau paraît à l'horizon. Nous pressons le pas, arrivons à Menaggio avant la diligence et nous embarquons sac au dos en nous donnant le plaisir de voir transborder des familles anglaises que les facchini exploitent à faire plaisir.

Il paraît que cette partie du lac est la moins belle. Il fait froid, il fait gris, je ne vois rien que je n'aie vu au Lac Majeur : peu d'impression par conséquent et chose à recommencer. Vers la fin il pleut et j'en veux à la pluie car ce bout de lac doit être sublime : nous entrevoyons à travers les nuages des pics étagés et amoncelés qui même ainsi sont superbes. Peut-être même ce fond de lac, noyé de brumes, vague, indécis, à grandes lignes heurtées, emprunte-t-il au temps d'aujourd'hui un aspect spécial qui a sa grandeur. Mais en ce moment nous apprécions mal cette consolation et nous en avons assez de la pluie.

Nous débarquons à six heures à Colico piano : ceci est funèbre. C'est un village sale, froid, boueux ; nous essayons d'un tour au bord du lac, j'y trouvais quelques bonnes plantes ; il arrive une pluie torrentielle qui nous chasse à l'auberge. C'est une grande maison longue avec des corridors qui n'en finissent plus. Le rez-de-chaussée est confus, bêtement agité, rempli de postillons, le haut est silencieux, éteint, indéfinissable. On nous met au coin d'une immense table ; les plats arrivent à de longs intervalles. La pluie fouette aux carreaux, le silence gagne, la faim s'en va, l'expédition tombe dans le plus affreux marasme qu'on ait vu. On laisse le dîner à peu près intact, on va se coucher et Ripault, s'épanchant dans le tête à tête, m'inonde de toutes les amertumes et de toutes les ironies qu'il amoncelait. Je m'endors, mais comme il faut se lever à deux heures lui s'éveille à onze heures, rallume et me secoue. Nous regardons nos montres et je me rendors en l'envoyant au diable !!

Milan, le vendredi 27 7bre 1861.

Cette nuit est réellement fantastique. On nous éveille à deux heures comme on nous l'avait dit, on nous mène sous des parapluies jusqu'au bateau. La pluie n'a pas arrêté, elle est torrentielle. Le bateau part, il danse sur le lac comme une coquille de noix ; la pluie balaye le pont et les mariniers nous en bannissent, nous nous groupons dans la cabine, jetés contre les parois ou nous assoupissant dans les angles, à la lumière mourante d'une lampe. Cela a l'air d'un mauvais rêve, les perceptions sont bouleversées et la notion du temps et des lieux disparaît. Ripault est de plus en plus sombre ; il nous annonce qu'il renonce à Belaggio et ira nous attendre à Côme. Cependant quand la cloche sonne pour Belaggio, nous nous secouons et nous efforçons de rentrer dans la vie réelle. Le steamer s'arrêtait, les bateliers et les

chauffeurs échangeaient des cris, Emile et moi nous abritions encore. Damase et Ripault qui étaient adossés au bordage voient venir le petit canot qui doit nous mener au rivage, car il fait trop gros temps pour que le bateau à vapeur aborde. Il paraît que ce batelet dansait sur les vagues à faire frémir ; c'était si sombre, si noir et si effrayant qu'ils poussaient en même temps deux cris. Je descends avec vous, dit Ripault, nous allons jusqu'à Côme, disait Damase. Les gens des bateaux qui étaient inquiets approuve beaucoup ce dernier parti. Nous redescendons et je me rendors définitivement. Voilà comment j'ai vu le lac de Côme !!

On me secoue, nous arrivons à Côme ; le jour point, gris, froid, triste ; nous allons bivoiquer dans un café puis nous visitons la ville. Elle est curieuse dans quelques unes de ses parties, très italienne à ce qu'il paraît ; il y a un monument à arcades peintes, un marché je crois, qui fait songer à Venise. Le dôme est beau. Après déjeuner nous prenons un omnibus qui nous mène à Camerlata, puis le chemin de fer. Il pleut à peu près tout le temps, mais nous ne sommes plus dans les montagnes et la pluie ne nous attriste plus. Au contraire notre arrivée à Milan est d'une gaieté folle : nous traversons la ville en voiture découverte et cela nous paraît la limite du fabuleux

Nous faisons toilette - cela est encore fabuleux- et vite fait un même sentiment nous entraîne vers la Poste, et durant tout le trajet nous sommes silencieux et marchons à pas pressés. Durant ces dix jours nous n'avons guères pensé à nos familles, moi moins que tout autre qui en partant ne laisse plus derrière moi des affections bien vives, et cependant, quand nous songeons que l'inconnu est là, cacheté à notre adresse dans ce bureau, le cœur nous bat. Les nouvelles de France sont pour nous tous excellentes ; on a dansé à Neuilly samedi dernier. La pièce capitale de ma correspondance est une lettre de Renault en six pages minutées, datée de Montreux. Il m'écrit qu'il a la mort dans l'âme, que sa vie est brisée, qu'il a du rompre avec sa fiancée, il me supplie de venir lui remonter l'âme à Montreux. Je déclare que j'ai hésité durant cinq grandes minutes, pensant à quitter Ripault et à repasser les montagnes avec les Jouaust. J'ai réfléchi après au caractère de Renault et au besoin qu'ont ses impressions de s'épancher en tirades, et je suis resté à Milan. J'ai bien fait.

Au sortir de la poste nous retournons au Dôme, devant lequel nous étions passé sans le regarder et examinons en toute liberté d'esprit. Le Dôme ! Chose connue, prévue, promise et commentée, chose belle néanmoins, saisissante surtout par la grandeur et l'étrangeté de son aspect, mais sans que l'on puisse, au moins d'en bas, s'arrêter avec satisfaction sur les détails. Le portail est très mauvais, il y a des fautes de style que souligne avec bonheur l'archéologue Ripault et qui frappent même un ignare comme moi ; le marbre blanc, cette admirable et étrange matière, a poussé au noir dans certaines parties, au jaune ailleurs.

Après le Dôme nous faisons dans Milan des promenades sans but et qui ont leur charme malgré la pluie. Damase va voir un journaliste italien pour qui il a une lettre et ce monsieur, à qui on a écrit de Paris l'histoire du sac³⁶, lui offre d'abord des chemises. Après, Damase obtient et nous rapporte des conseils. Il en résulte que la première, l'indispensable chose est de grimper à l'aiguille du Dôme. Le conseil est exécuté et le ciel s'éclaircit pour notre ascension ; nous en sommes extrêmement satisfaits ; c'est ainsi et non autrement qu'il faut voir et l'église et la ville. Nous pénétrons dans ces forêts d'aiguilles et de colonnades. L'art italien nous y apparaît dans mille statues exquises, groupées en étages sur les aiguilles, dans les innombrables et gracieux ornements d'une architecture qui s'éloigne du gothique et ne lui emprunte plus que son enveloppe. Ripault péroré à fil sur les transitions ; au sommet nous

³⁶ Voir au 20 septembre. Le courrier (ou le télégraphe) avait eu le temps de circuler entre la randonnée, Paris et Milan.

avons une vue immense : les Alpes sont encore dans les nuages mais le ciel s'éclaircit sur les plaines de la Lombardie ; puis tout Milan grouille à nos pieds. Le conseil du journaliste valait son pesant d'or.

Nous allons visiter l'arc de triomphe et les arènes, c'est conscience pure, puis nous rentrons dîner à l'hôtel. Le soir, la Scala est fermée et mes amis ne veulent point essayer des petits théâtres ; nous nous promenons. Milan se remplit d'animation le soir ; ceci est italien, paraît-il. Nous nous souvenons bientôt de l'heure de notre lever ; pour moi j'ai senti tout le jour le bateau trembler sous moi. Dans notre chambre Ripault et moi combinons laborieusement notre retour sur Gênes et tentons vainement de concilier la Scala et la Chartreuse de Pavie, et les musées qu'il nous reste à voir, car nous avons ce matin indignement perdu notre temps.

Pavie, le samedi 28 7bre 1861

Le ciel n'a pas tenu les promesses qu'il nous faisait hier soir au Dôme, il pleut encore ; ceci est désolant non pas tant pour Ripault et moi qui comptons bien trouver le soleil au sud où nous allons, mais pour Damase et son frère qui, rappelés à Paris par l'expiration de leurs vacances, vont repasser le Simplon. Nous allons voir les richesses du musée Brera ; elles échappent à mon analyse inexpérimentée et je ne retrouve de clairement gravé en mon souvenir que le Mariage de la Vierge de Raphaël. Au musée Ripault n'est pas amusant, ni même à la sortie, il reprend chacun des maîtres, récite avec une mémoire de catalogue chacun de ses ouvrages, passe au musée du Louvre et y reste. Tous les efforts faits pour se jeter au travers de son discours restent infructueux et je tremble en songeant à la vie qu'il va me faire mener à Gênes.

Le temps s'est égayé durant notre visite au musée ; nous rentrons déjeuner, puis l'heure de la séparation sonne. Cette heure est amère entre toutes. Cette vie commune, ces jours que l'on passe toujours ensemble, isolés des autres hommes, établissent une amitié fugitive parfois, mais alors sincère, et il nous semble que quelque chose se déchire en nous quand nous disons adieu à Damase, à cet excellent Emile surtout. Nous nous séparons cependant, ils retournent à Paris et nous nous embarquons dans la patache de Pavie. Le temps s'est décidément éclairci et le ciel s'orne d'éclatantes couleurs qui doivent nous rester pour tout le reste de notre voyage. On pourra trouver du reste que nous avons payé à la pluie un suffisant tribut.

Mais à peine avons-nous perdu la pluie que nous trouvons la chaleur : on étouffe dans la patache. La route file en ligne droite et nous faisons deux heures sans perdre le Dôme de vue. La route n'est pas belle, tant sans faut ; nous suivons un canal, dans les muriers et les rizières. Nous allons à Pavie, ou plutôt à la Chartreuse, et c'est précisément là qu'est la difficulté. Faut-il pousser d'abord jusqu'à Pavie d'abord³⁷, ou bien la route passe-t-elle plus près de la Chartreuse ? Mais comment se dit Chartreuse en italien ? A force d'effort nous trouvons un interprète et le cocher, avec lequel j'échange mon baragouin, emporte nos sacs alla Croce Bianca et nous dépose devant une route qui porte écrit : alla Certosa. En effet la Chartreuse est à cinq cents pas de là. Je fais dans les fossés une herborisation excellente.

La Chartreuse est un merveilleux monument ; je voudrais savoir le décrire et m'aperçois que ni ma mémoire ni mes notes ne me fournissent un mot là-dessus. Si Ripault avait tenu la plume c'eut été une bien autre affaire. Ce que je puis dire c'est que nous restons longtemps devant la façade. Elle est admirable et cette architecture profondément italienne apparaît dans toute sa gloire, se détachant ainsi sur un ciel bleu profond et cuite par un chaud soleil ; nous visitons l'église, un cicerone instruit et avec lequel Ripault s'entretient longuement nous fait

³⁷ Deux fois d'abord. Il se relit peu.

visiter avec détail toutes ces invraisemblables richesses ; dans chaque chapelle il y a un tableau de maître. Je suis ignorant consommé, j'admire cependant sans pouvoir m'en rassasier une assomption de Solari qui me paraît le tableau le plus profondément religieux. Nous voyons ensuite le système gracieux et orné des toits et des clochers, puis le grand cloître que les cellules entourent. Nous entrons dans l'une d'elles ; l'aménagement est le même qu'à la Grande Chartreuse, mais quelle différence ! Comme on conçoit bien, sous ce tiède climat, au pied de cette vigne qui grimpe dans le jardin, la vie mystique et contemplative ; comme elle paraît âpre là-bas. Je ne conçois la retraite à la Grande Chartreuse que comme un suicide Chrétien, que comme un asile ouvert à d'immenses douleurs, à une effroyable pénitence. Je comprends à merveille au contraire que l'on vienne, intimidé par les bruits du monde, et désireux d'une voie facile vers le ciel, frapper à la porte de la Chartreuse de Pavie. C'est une erreur sans doute, car les austérités de la vie religieuse sont toutes dans l'âme ; mais c'est une erreur à laquelle prêtent les différences des lieux.

Nous retournons à Pavie à pied, il y a trois kilomètres ; nous arrivons à Pavie à la nuit tombante ; la ville est pleine de troupes ; nous retrouvons à l'hôtel de la Croix Blanche un capitaine italien avec lequel nous avons visité le couvent. Cet officier parle admirablement le français et est fort aimable ; il entre en conversation avec nous. Il nous donne un curieux spécimen des sentiments de l'armée piémontaise : il nous raconte avec une ingénuité charmante comment les Piémontais ont sauvé l'armée française à San Martino ; comment la France a tort de laisser ses troupes à Rome et va par là se faire une mauvaise affaire ; comme quoi les Italiens ont battus des faux zouaves à Castelfidardo et sauront bien battre les vrais ; comment on reprendra Nice et la Savoie. C'est merveille de l'ouïr. Ce matin à Milan nous avons vu par les rues le portrait d'Orsini³⁸.

Gênes, le dimanche 29 7bre 1861

On nous a donné à la Croix Blanche la plus admirable chambre qu'il soit possible de voir. Ripault en jouit fort. Ripault, qui est économe par nécessité, a des goûts de prince russe. Je le lui dit fréquemment et il l'avoue. Hier soir nous nous sommes voluptueusement vautré sur les sofas de notre riche appartement, nous avons indiscrètement assisté à la toilette de nuit d'une Pavienne qui habite la maison en face, et ce matin une musique militaire nous donne l'aubade. Pavie est un séjour enchanteur. Cette musique, ce sont les régiments qui vont à la messe. Je trouve cette piété adorable. Je suis leur exemple. Après la messe nous visitons Pavie. Nous voyons St-Michel, une vieille église romane terriblement décrépite qui fait le bonheur de Ripault. Nous passons le Tessin qui a grandi depuis Airolo, pour prendre de l'autre côté du pont un aspect général. Pavie s'appelait la ville aux cent tours, il en reste quelques unes, d'une construction toute ordinaire, rouges, carrées, étroites et d'une prodigieuse hauteur. Je vois aussi sans enthousiasme le jardin botanique. Ceci fait il s'agit d'aller à Gênes : ce n'est pas aisé. Nous déjeunons d'abord, puis à dix heures et demie nous montons dans une patache semblable à celle qui nous a amenés à Pavie, à ceci près qu'elle est plus étroite, plus incommode et les voyageurs plus puants. Nous passons le Tessin et courons jusqu'au Pô dans un pays plat et poudreux. Mais le temps est splendide et nous voyons se dessiner à l'horizon la silhouette dorée du Mont Rose : cela compense bien des choses. Notre pensée se reporte au loin vers nos compagnons qui peut-être contemplent de plus près cette splendide montagne mais qui, où qu'ils soient, jouissent de la nature alpestre dans toute cette splendeur que lui donne le soleil.

³⁸ De 1859 à 1861 l'unité italienne s'est constituée autour de Piémont, qui a pris en mars 1861 le nom de royaume d'Italie. Rome et le Latium, protégés par des troupes françaises, sont restés au pape.

Nous arrivons au Pô. L'Eridan³⁹ jaune et troublé roule au milieu d'immenses sables ; les voyageurs mettent pied à terre durant que la diligence s'y engage. Je m'en réjouis, car en un moment j'augmente mon herbier de deux ou trois individus très précieux. Autant la végétation suisse m'est familière, autant celle-ci m'est nouvelle, et la rive de Colico, les fossés de la Chartreuse et les sables du Pô m'ont rempli d'étonnement et fournissent, au moment où j'écris ces lignes, des énigmes aux Champagnes.

Nous arrivons à Casteggio, une petite ville dont le nom nous était resté familier depuis la guerre d'Italie. C'est ici que nous reconnaissons les difficultés qui nous arrêtent : pas de train pour Gênes, un seul qui part pour Tortona dans une heure. C'est pour celui là que nous nous décidons ; c'est une étape de plus ; nous nous embarquons dans les troisièmes de Victor-Emmanuel. Là, par une modification heureuse, les banquettes qui tiennent toutes la longueur de la caisse sont parallèles aux rails, si bien que le voyageur, fumant honnêtement sa pipe, voit passer le paysage : derrière nous le Mt Rose s'efface de plus en plus, devant nous est une série de collines bien des fois ensanglantées. On nous montre de loin Montebello. Il y a des pays qui sont abonnés à ce terrible fumier humain et qui semblent créés pour servir de champs de bataille. On pense à Virgile, et aussi à Dickens.

A Tortona nous faisons choix d'une auberge et gravissons une des collines du système. Nous errons au milieu de vestiges à peine indiqués d'un vieux château, victime des guerres d'un autre temps. Nous y passons quelques heures excellentes, jouissant du ciel, causant de Gênes. Je fais une très bonne récolte botanique, quoique cette végétation rappelle Alby et Avignon. Ripault s'initie à mon art en faisant jaillir des fruits d'ecballium, ou bien suivant sa façon quand il est oisif, tire de son inépuisable mémoire de longs morceaux d'Hugo, de Virgile ou de Musset qu'il récite avec âme « Anna, fatebor enim ! ⁴⁰ »

Nous rentrons dîner à Tortona et reprenons le chemin de fer qui cette fois nous amène à notre destination ; nous traversons dans la nuit de hautes montagnes, puis nous apercevons la mer et au même instant entrons dans Gênes. Au milieu du tumulte de la gare, un homme qui a avisé notre mine nous vient dire en mauvais français qu'il a affaire à nous et que son auberge étant toute petite nous convient à ravir ; nous le suivons un peu ahuris, nous installons en hâte et sortons tout aussitôt. Cette première impression de Gênes que nous allons prendre ainsi est la meilleure et la plus forte ; nous marchons dans l'animation que donne à ces villes le dimanche et le soir ; les rues dallées dans lesquelles nous marchons nous semblent les cours intérieures des grands palais qui les bordent des deux côtés ; nous coudoyons des femmes drapées dans leurs grands voiles blancs, nous respirons à pleins poumons un air tiède et bienfaisant. Ripault et moi nous communiquons nos impressions avec délices ; c'est qu'en même temps nous sentons l'idéal du voyage, l'inconnu !! Nous avisons de respirer l'air de la mer et croyons n'avoir qu'à descendre ; nous trouvons devant nous une longue suite de colonnes qui n'en finissent plus. Nous voulons remonter et errons dans des petites rues étroites, sombres en pente raide, où il nous semble qu'on assassinerait un homme en un moment. Il y a des figures détestables. Au point le plus sombre, nous tournons une maison et nous retrouvons dans les rues aux palais. Etourdis, ravis, nous allons pour exécuter un programme tracé depuis Pavie prendre une glace et rentrons au Piccolo Torino.

Gênes, le lundi 30 7bre 1861

³⁹ Nom du dieu du Pô dans la mythologie.

⁴⁰ Citation de l'Enéide. Edmond et ses amis ont reçu une éducation classique et maîtrisent parfaitement le latin.

Quand je revis Emile après l'avoir quitté à Briançon il y a trois ans, il me raconta son voyage dans ce pays-ci avec Guyot-Sionnest ⁴¹. A Gênes, me dit-il, nous n'avions qu'un jour à passer et n'avons pas perdu un moment : jusqu'à midi des palais, et depuis midi des églises. Cette phrase grosse de fatigues m'était restée comme un épouvantable pensum, et depuis Milan je ne doutais guères que Ripault ne me le fit subir. Aussi quelles bénédictions ne dois-je pas à cet excellent compagnon. Comme je lui demandais timidement ce matin si nous commençons par les palais ou par les églises il m'a dévoilé son système, qui devient tout aussitôt le mien. Nous avons à voir Gênes, m'a-t-il dit : peu de palais, peu d'églises et la ville à fond.

Ceci dit, qui n'est point sot, nous le mettons à exécution. Nous reprenons les grandes rues, via Balbi, via Nuova, via Nuovissima, nous passons devant le théâtre Carlo-Felice et nous redescendons vers la mer. Nous reconnaissons l'inutilité de nos efforts pour y aborder : l'approche en est impossible. Cette longue suite de colonnes que nous voyons hier est le port, port fermé, grand charme de moins. Toutefois on en trouve la fin, et tout aussitôt le port fini et la mer libre devant nous, nous allons frapper à la porte du Palais Doria et errons avec volupté dans le jardin, parmi les orangers. Il est huit heures du matin, le temps est splendide, nous avons devant nous Gênes étendue en demi-cercle entre la mer et les Apennins ; au-dessus d'elle les hautes montagnes que les forts couronnent ; au-dessous le port rempli de mats et par delà les môles, la mer bleue. C'est sur cette terrasse que nous avons le premier aspect de la Méditerranée que nous devons voir, si variée et si belle.

Nous visitons le Palais Doria ; on l'a saccagé en 1848 quand Victor-Emmanuel a bombardé Gênes, ce qui est bien différent du bombardement de Palerme. Le prince Doria a fait repeindre les fresques qui sont fort belles, rétablir les tableaux et réparer quelques meubles historiques puis il a secoué la poussière de ses pieds et s'en est allé vivre à Rome.

Nous sortons enchantés. Ripault tonne contre le Piémont et n'a pas tort, puis il pratique son système qui consiste quant à présent à voir Gênes sous toutes ses faces. Nous dépassons le Palais Doria et continuons à marcher vers Nice jusqu'à ce que nous ayons dépassé les enceintes, passé une porte dont le nom qui actuellement m'échappe est célébré dans le siège de Gênes, et enfin nous atteignons le grand phare qui annonce de loin le port. Là nous contemplons derrière nous la ville qui apparaît plus majestueuse entre les montagnes et la mer, puis devant nous des petits villages de pêcheurs qui se baignent dans l'eau et nous suivons curieusement jusque dans les brumes de l'horizon les dentelures de la côte que nous devons parcourir. Nous sautons dans une patache omnibus qui nous met à la place de l'Annonciade et rentrons déjeuner au Piccolo Torino.

Certes, cette auberge où nous a conduit notre étoile n'est point une des moindres curiosités du voyage. A Gênes, je l'ai dit, les taudis confinent les palais : cette ville est bâtie sur une pente rapide, il n'y a pas de plan que cette suite de splendides rues qui sous des noms différents va de l'Annonciade au théâtre Carlo-Felice ; à droite il y a des salita qui descendent vers la mer, à gauche des salita qui montent vers l'Apennin. Le Piccolo Torino est dans une salita qui monte : pour y arriver, il faut couper la zone d'émanation d'une boutique de saumure. Dans l'auberge, on trouve nos chambres, deux nits à rats en haut d'une échelle, mais on les trouve difficilement : ce qui s'offre aux yeux c'est la salle à manger. Celle-ci n'est séparée de la cuisine que par un large pilier et par la cage d'un escalier qui se divise en deux branches pour servir ces deux pièces. Or si la salle à manger est toute entière consacrée à la consommation des aliments, il se faut bien que la cuisine dans laquelle nos yeux pénètrent aisément nous apparaissent uniquement consacrée à leur confection. C'est pour nos hôtes à la fois salon de

⁴¹ Son cousin Emile Delacourtie et leur ami Henri Guyot-Sionnest

réception, atelier de couture et cabinet de toilette. Nous voyons les filles de notre hôte descendre paresseusement de leurs chambres à coucher ; ce sont des jolies filles, trois, quatre, peut-être plus, car la cuisine foisonne. L'une d'elles surtout est une admirable Italienne, des traits réguliers, des appâts puissants dans leur liberté et qu'un peignoir à peine noué révèle en les cachant. La belle indolente s'asseyait sur sa chaise comme une reine et l'une de ses sœurs saisit à pleines mains les tresses opulentes de ses cheveux d'ébène ; elle y passe et repasse l'ivoire. Nous regardons et l'on nous regarde ; on sourit presque. Dieu ! Ripault, les beaux cheveux, on en mangerait. Ripault et moi nous avons ce jour là déjeuné d'un très bon appétit.

Après déjeuner Ripault et moi nous rendons au café della Concordia. Ceci mérite aussi des descriptions, nos cafés de Paris n'en donne guères idée. Celui-ci est installé dans un palais de la via Nuovissima en face le Palais Rouge. Les pièces du palais qu'il occupe sont très richement meublées, mais le lieu où dans le jour tout le monde se réunit et où on dresse les tables est le jardin. Là on prend des glaces exquis sous des orangers en fruits et des grenadiers en fleur, et ce luxe, cette exquise béatitude, succédant au réalisme du Piccolo Torino, nous paraît le contraste le plus amusant du monde.

Après notre glace nous reprenons notre visite. Nous allons voir le Palais Rouge qui appartient au marquis de Brignoles Sales : il y a de très beaux tableaux. Après, visite à la Cathédrale ; c'est un très bel édifice en marbre noir et blanc, du style roman le plus sévère. C'est la seule église qui nous ait plu à Gênes : les autres étalent des luxes de dorures et de peintures qui ne nous paraissent nullement religieux ; qui a vu l'Annonciade les a vues toutes.

Nous reprenons après quelques églises l'accomplissement du programme de Ripault et commençons par les maisons du port et les fortifications une course qui nous porte à l'autre extrémité de Gênes, vers la route de Florence et qui est destinée à nous montrer la ville sous un second aspect. Nous sommes brûlés par le soleil, mais nous ne pouvons nous lasser de voir la ville et la mer. A l'extrémité de notre course nous avisons un établissement de bains de mer qui nous attire et nous retournons rapidement à Gênes acheter des caleçons. Mais là Ripault qui dévoile ici des qualités supérieures trouve le moyen de combiner notre bain de mer avec le troisième point de son programme. Par ses soins le domestique de place de l'hôtel nous abouche avec un batelier et nous allons nous promener en rade. La mer est sans une ride, on sent le besoin de goûter l'eau pour ne pas se croire sur un lac. La ville apparaît ici dans toute sa splendeur et le bain de mer est exquis. On flotte voluptueusement dans cette eau bleue.

Nous revenons à terre et nous hâtons pour la 4^{ème} opération. Ripault est merveilleusement méthodique : il faut voir à droite, à gauche, en face et par derrière. Pour accomplir ce dernier point qui seul nous manque, le plan indiqué est d'aller voir se coucher le soleil du haut des montagnes qui dominent Gênes. Je vais prendre ma boîte et nous montons rapidement la salita, nous nous trouvons barrés, nous redescendons rapidement, prenons une autre ruelle et trouvons encore une impasse. A la 4^{ème} ou 5^{ème} tentative nous arrivons à reconnaître que tout ce réseau est sans issue. Il est alors trop tard pour exécuter notre ascension ; nous nous contentons de dîner à notre albergo et allons après par attraction prendre une nouvelle glace alla Concordia. Nous rentrons de bonne heure et mettons à jour notre courrier. Cependant un bruit de musettes et d'éclats de rire nous ramène dans la salle basse : il y a sous nos fenêtres un bal improvisé et nos jeunes hôtes sont aux fenêtres, tirées de leur lit par ce spectacle. Ripault et moi avons quelque peu vu ce soir là dans nos rêves la belle Italienne laissant flotter ses cheveux noués et retenant les plis de son peignoir ou bien fuyant de ses petits pieds nus, comme Galatée.

Varazze, le lundi 1^{er} octobre 1861

Ce matin nous exécutons notre projet d'ascension ; nous suivons une longue ligne de remparts qui a de forts en forts s'élève au sommet des Apennins. Ce sommet nous ne l'atteignons pas, mais nous nous élevons assez haut pour avoir sur Gênes et sur la mer une vue splendide qui complète dignement le programme de mon excellent compagnon. Nous croisons une file de pauvres diables attachés par les poignets deux à deux, que des carabiniers emmènent au fort en causant familièrement avec eux ; et comme nous apercevons dans le port une frégate de l'Etat qui est arrivée cette nuit venant à ce qu'il paraît de Naples, rien n'empêche de croire que les prisonniers sont des réfractaires napolitains⁴². Ripault n'y manque pas et il tonne. Nous redescendons grand train à Gênes par des salita perpendiculaires. A Gênes, nous allons à la poste, puis nous visitons le palais ducal ; or, ce qui nous vexe un peu, c'est le palais de Justice. Nous nous en allons bien vite. Atroce vision qui nous rappelle au positif : encore quinze jours et l'horrible réalité aura ressaisi sa proie.

Nous allons faire nos sacs, j'expédie sur Nice un paquet de plantes. Nous payons la note de notre hôtel. Je la conserve : 14 f 80 c tout compris. Aussi je ferme les yeux sur les prodigalités effrénées de pourboire auxquelles se livre Ripault. Pour finir par le meilleur, nous allons savourer sous les arbres della Concordia un beafsteak et un sorbet, puis nous prenons nos sacs et nous quittons Gênes. J'en emporte les plus charmants souvenirs qu'une ville m'ait jamais laissés.

Le commencement de la corniche, jusqu'à Voltri, se fait en chemin de fer ; mais nous avons manqué le train et prenons une patache jusqu'à Pegli. Là nous devons voir le palais Pallavicini, mais nous avons négligé de prendre une permission à Gênes et nous voyons fermer la porte. Le même voiturier qui nous a attendu spéculer sur notre position et nous mène à Voltri. Tout ce chemin se fait entre deux murs, dans la poussière et avec de rares échappées de vue sur la mer.

A Voltri nous mettons pied à terre. Nous allons... à Nice ! Ceci nous met en joie, cet avenir de longues étapes dans un pays inconnu vers un but certain nous ravit. Et maintenant que ces bonnes journées sont au loin dans le passé, j'en recueille avec bonheur les souvenirs Nos marches de la Corniche me resteront dans l'esprit comme le plus charmant voyage que j'aie jamais fait. Actuellement quand je recherche mes impressions, tout se confond et je vois tout à la fois chacun des instants de ces quatre jours, je réunis toutes les sensations excellentes que j'ai rencontrées. Je vois les grandes marches sous un soleil brûlant, quand la sueur allait tremper mon sac lui-même. Je vois le bain de mer du soir qui réparait nos forces, puis la mer bleue clapotant au pied des rochers, les villages au fond des golfes et les gorges s'ouvrant pour pénétrer dans les Apennins. Tout cela brille d'un soleil splendide, tout cela s'unit dans le meilleur des souvenirs.

J'(mot illisible) mes impressions avec quelques-unes des notes de mon carnet de voyage. De Voltri à Arenzano, le chemin suit le bord de la mer ; j'herborise avec un grand succès. A Arenzano la route fait un coude dans les terres mais des braves naturels nous indiquent une excellente spéculation ; nous nous engageons dans un petit sentier qui s'élève à travers bois. Ce petit chemin arrive à dominer la mer qui est perpendiculairement au-dessous de nous à une profondeur considérable. Nous dominons un grand espace et voyons Gênes tout au fond du golfe qui diminue à chaque pas et que le soleil couchant éclaire. Les bois d'Arenzano sont notre début dans les grandes impressions de la Corniche et nous les savourons. Nous

⁴² Après la chute de Gaète (février 1861) les militaires napolitains qui refusent de se rallier au nouveau royaume d'Italie sont internés.

rejoignons la route à Cogoleto ; le jour baisse et nous cherchons une place pour notre bain de mer. Le ciel nous fournit une gorge étroite et profonde finissant par une anse de sable encaissée de rochers ; l'endroit est merveilleux, la nature a tout fait ; les gens le gâtent, il y a des ouvriers du chemin de fer qui font un remblai dans cette gorge ; ils ont des mines détestablement rébarbatives et nous prenons une fois pour toute le parti de ne plus nous baigner que l'un après l'autre. Le bain est exquis. Nous reprenons notre route. La nuit est venue et rafraîchi par le bain, ravis du début de notre route, très satisfaits l'un de l'autre, enivrés de cet air suave du soir, nous achevons notre étape au bruit des cigales. Nous avons arrêté de ne pas faire de plan et de manger et de dormir là où nous prendraient la faim et la nuit ; aussi allons-nous chercher un gîte au village de Varazze. Je déploie mes talents en italien, mais nous ne sommes pas ici à Ponte-Tresa, bien s'en faut. La dîner est passable, mais pour la nuit on nous campe un lit dans une chambre déjà occupée par un ingénieur d'air assez farouche. Il faut accepter la situation ; il est arrêté toutefois que nous rechercherons les villes ; il est arrêté, ce qui est plus triste, que nous devons prendre des voitures car le temps nous presse. Les moustiques empêchent le pauvre Ripault de dormir et il passe sa nuit à me regarder faire.

Albenga, le mardi 2 octobre 1861

On conçoit que nous nous levions de bonne heure. Notre hôte nous fait un petit compte qui nous écorche à fond. Ripault y ajoute un ample pourboire ; je le querelle et nous partons. Respirer après le bouge de Varazze l'air du petit matin, marcher en regardant d'un œil la montagne et l'autre la mer, c'est exquis. Encore une fois je ne peux pas décrire, quand je veux fixer mes souvenirs, je les vois se perdre dans un vague de bonheur ineffable. Il en était de même là-bas, nous n'apprécions pas, nous jouissions. Le bon temps, disait l'un, la bonne vie, répétait l'autre. Et nous allions regardant la mer ou la montagne. C'était sans se lasser jamais ; chose merveilleuse, cette route avec ces deux éléments toujours les mêmes est d'une infinie variété. La mer d'abord n'est jamais un instant la mer⁴³, tantôt elle apparaît toute sombre, tantôt elle se confond avec le ciel et l'on ne peut voir où elle finit, puis c'est le cap qu'on double, c'est la gorge qui s'ouvre, c'est le roc qui surplombe, c'est le village qui tantôt se mire dans l'eau et tantôt s'accroche à la montagne.

Et c'est ainsi que ce matin nous allons de Varazze à Albissola, et d'Albissola à Savone. Le soleil arrive vite ; ceci est un espalier, qu'on ne s'y trompe pas. Durant qu'il pleuvait dans les lacs, il faisait ici, nous a-t-on dit, un temps superbe et le soleil brûle presque au mois d'octobre. Durant les beaux mois le voyage que nous faisons d'une façon si charmante est insupportable, c'est à présent le bon moment et nous avons tous les charmes de l'été.

La fin de l'étape est brûlée et affamée, nous n'avons voulu rien prendre ce matin à notre infime hôtel ; de plus nous atteignons l'heure où l'on ressent une mauvaise nuit et c'est avec une véritable joie que nous voyons briller dans le soleil les forts, les maisons et les mats de Savone. Par ce temps splendide, grâce aux nuances fondues dont il revêt tous les objets, il n'y a pas de village qui vu de loin et de haut n'apparaisse merveilleux et quand ce village est le déjeuner, c'est double charme.

Nous allons nous refaire des désastres de Varazze dans l'albergo reale de Savone et y déjeunons agréablement, puis nous parcourons la ville. Savone est une ville en effet, et des meilleures qu'il y ait, consulats de tous les pays, port assez rempli, théâtre d'un bel aspect, palais de Justice. Nous entrons à la cour d'Assise et au rôle on annonce qu'on jugera un

⁴³ Lapsus pour : la même

moine dominicain pour disturbaione della coscienza publica. C'est ici qu'il faut plier les épaules.

Nous allons faire la sieste au bord de l'eau sous un grand rocher que les forteresses dominant. La sentinelle se promène et nous regarde, puis les vagues clapotent, puis le sommeil arrive doucement. Ô bonne vie, on se réveille pour se baigner, puis nous retournons payer l'hôtel. La note est d'une si splendide ampleur que je décide pour exemple salulaire qu'il ne sera pas donné de pourboire au garçon. Ripault qui par raisonnement est de mon avis est par instinct bien malheureux et n'ose regarder son homme.

A deux heures nous montons dans la patache de Loano : nous avons du renoncer à faire toute la corniche à pied, il faut être à Nice le 5. Ceci admis, vive la patache. Durant qu'en chaise de poste ou en chemin de fer quand il sera construit, on traverse bêtement ce beau pays, constatant le paysage, en patache on conserve encore quelque communication avec les choses. On se serre et on rit. Nos compagnons savent quelques mots de français et on cause ; notre itinéraire les mets en grande joie, ils veulent lire les descriptions du pays ; puis ils nous font les leurs à leur tour ; ils lisent que les Français ont passé par ici et nous livrent les légendes et la chronique scandaleuse de notre campagne d'Italie ; sans la patache, nous n'aurions jamais su que les gens de Loano vivaient mal avec le village voisin qui s'appelle La Roche ou La Pierre, j'ai oublié. Ripault, dont la bonne humeur déborde sans cesse, excelle à établir ces communications.

Le seul regret, c'est le paysage, on voudrait savourer, il faut passer. La nécessité nous oblige à mettre derrière nous des kilomètres. Noli, une situation merveilleuse, un admirable château au fond d'un golfe charmant de verdure. La route s'élève au-dessus du golfe, nous montons, nous montons. La mer est sous nos pieds. La scène a changé, nous frôlons de grandes coupures de roc, la mer à pic sous nos pieds, la montagne à pic sur nos têtes : c'est bien la corniche. Plus loin de grands éboulements de sable, des dunes, de grands rochers sauvages : Finale; puis de nouveau la verdure, des vignes et des oliviers ; à 5h Loano nous disons adieu à notre compagnon de route le plus intime, c'est un jeune matelot qui vient en convalescence en son pays : il préfère la Traviata à L'Italiana in Algeri.

Nous entamons un pas rapide, notre étape est Albenga ; on nous en a montré de loin la place, un grand cap avec une île au bout. Cap et île, nous avons vu tout cela dès hier et nous en avons fait Monaco, ce qui était aller un peu bien vite. Toutefois c'est encore à quelques distances et nous allons comme le vent. Trop vite même, car on nous suit. Notre costume de touriste, les sacs, l'alpenstock que j'ai conservé, tout cela fort en faveur en Suisse est vu ici avec une stupéfaction défiante. Aujourd'hui la gendarmerie s'en émeut ; un carabinier nous interpelle en italien -Avete voi carti ? Sono regulari- ou quelque chose d'approchant. Nous rentrons d'emblée dans nos frais de passeport en nous en démontrant ici la nécessité.

Le carabinier satisfait, nous reprenons notre vol deux heures durant et arrivons en pleine nuit à Albenga ; la fin de notre étape est toute charmante, engagés sous une allée de grands arbres, nous nous dirigeons comme le Petit Poucet vers une lumière qui est Albenga. ; nous pénétrons dans les rues étroites comme celles de toutes les villes de la corniche, nous trouvons une auberge passable, un bon dîner, un garçon empressé et un voiturier qui nous fait, pour nous mener demain à Oneglia, des prix d'un bon marché fabuleux.

San-Remo, le mercredi trois octobre 1861

Si nous avons été mieux traités qu'à Varazze, la note ne perd rien au change. Ces choses là me font gémir, j'annonce que je reviendrai à pied à Paris. Ripault au contraire a des façons ruineuses de pourboire. De plus, notre gredin d'hôtelier a éloigné le voiturier d'hier soir et nous fait la dragée haute. L'entretien est rapide, nous souhaitons le bonjour à notre homme et prenons la route d'Albenga. A peine avons-nous rejoint le bord de la mer que l'enchantement renaît ; c'est d'abord l'île qu'une tour domine, roc presque inaccessible, puis c'est enfin l'éternelle beauté de cette route et cet exquis bonheur qu'il y a à marcher aux premières heures d'une belle journée, respirant l'air tiède et les exhalaisons salines et devisant avec un excellent compagnon. La route s'élève pour redescendre dans le golfe délicieux d'Alassio, j'herborise avec volupté ; je m'enrichis du carroubier, de l'asperge en arbre et par-dessus tout je saisis avec bonheur un thyrses unique, embaumé de Pancratium maritimum. Ripault est charmant dans ces cas là, il s'intéresse, compare, et m'ouvre obligeamment ma boîte que je porte sur le dos ficelée au sac, à la façon d'une hotte de chiffonnier. Il est vrai que je subis le sourire aux lèvres des kilomètres entiers d'art byzantin et de collection Soltikoff⁴⁴.

Après avoir traversé Alassio, un délicieux village, type parfait de ceux de la corniche avec ses rues étroites et dallées, nous trouvons un brave homme qui parle français, cause des plantes qu'il nous a vu récolter, nous dit ses affaires et nous demande les nôtres ; lui est un marin qui se repose après de longs voyages et contemple la première récolte de ses oliviers. Il nous conduit jusqu'à son village, Languiglia (*Laigueglia*) et là se fait fort de nous trouver une patate pour Oneglia ; il s'y donne toutes les peines du monde et réussit. Ces apparitions là sont charmantes. Cependant le village s'est ému de notre présence ; les groupes se forment derrière nous, et à un moment où nous rebroussons rapidement pour aller vers le voiturier qu'il nous indique, nous dérangeons bien les commentaires.

La patate s'attelle, c'est cinq francs au lieu de quinze ou vingt ; mon alpenstock seul goûte peu cette façon d'aller et plie mal sa grande taille à notre contenant exigü. La route se tient jusqu'à Oneglia à de grandes hauteurs et nous voyons la mer au-dessous de nous de façon à donner le vertige. Nous arrivons à onze heures à Oneglia ; c'est une ville remuante infestée de voituriers, de porteurs qui nous entourent et nous accablent. Un hôtel nous reçoit et pour cette fois nous sommes bien traités et pas écorchés, satisfaction plus grande qu'on ne le croit, surtout pour l'amour propre. Tout en mangeant nous délibérons sur la façon dont nous finirons notre étape : il faut coucher à San Remo, irons nous à pied ou ferons nous en voiture une partie du chemin ? Ripault qui me dépasse infiniment dans l'exécution se montre le moins ardent dans le conseil. J'obtiens cependant que nous irons à pied. Aussitôt nous partons. Il est midi, la chaleur est très forte, j'ai mis dans mon sac paletot et gilet et marche en chemise rouge ; Ripault a une longue redingote de toile qui lui bat les talons ; blanche au départ elle a actuellement les teintes les plus variées. On conçoit en quelque point que les populations s'ébahissent. Nous jouissant de l'effet produit, nous traversons rapidement Oneglia d'abord, puis Porto Maurizio. Cette dernière ville bâtie en amphithéâtre est d'un très bel aspect quand, s'en éloignant, on regarde derrière soi.

Nous allons comme le vent. Tu va voir mon petit pas, m'a dit Ripault au départ. Ce pas est merveilleux en effet ; les enjambées sont courtes mais fréquentes, au départ cela n'a l'air de rien mais cela se soutient inflexiblement ; en fin de compte j'ai grand peine à le suivre et dans mes efforts je sens renaître mon mal de pied de Baveno et de Lugano. La honte toutefois me soutient au côté de mon héroïque compagnon et nous dévorons l'espace. Quand dans un petit village qui se nomme Daglia j'obtiens de mon compagnon une halte au cabaret, j'apprends avec infiniment de joie que nous ne sommes plus qu'à une heure et demie du but dont je me

⁴⁴ Prince Russe mort à Paris en 1859, dont la collection d'objets d'art a été vendue aux enchères en 1861

croyais fort éloigné encore. Nous reprenons et au bout d'un peu de marche l'enchantement ordinaire se produit : un cap doublé nous laisse apercevoir un beau golfe avec San Remo au fond qui s'étale au bord de la mer et s'étage sur la montagne. Nous donnons le dernier coup de collier et arrivés en vue de la ville, nous arrêtons sur le sable de la mer. Là a lieu notre bain de mer habituel. Exquise volupté, le corps sali de sueur et de poussière, les épaules sciées par le sac et les pieds endoloris se retrempent merveilleusement dans l'eau salée, et tandis qu'un de nous danse sur les vagues, l'autre étendu à demi nu sur le rivage laisse l'eau lui battre les pieds. Ô vie enchantée, ô journées à garder éternellement dans mes souvenirs !! Le bain fini, nous allons à petits pas vers notre gîte, laissant la nuit tomber, puis nous jouissons des délices de l'albergo della palma, dîner infini, chambre de petites maîtresses. Ripault examine les détails de notre confort, je mets à sécher une immense récolte botanique et chacun s'endort content.

Monaco, le jeudi 4 8bre 1861

Ce matin nous partons à six heures : ces matinées de la corniche sont si délicieuses que chaque jour nous avons devancé l'heure de la veille. Ce matin, nous n'avons rien à regretter ni à envier aux jours précédents. San Remo, dit le guide Dupays, est le centre de la végétation méditerranéenne sur la corniche; ici en effet les agave et les opuntia sont plus gigantesques et plus serrés et les palmiers qui ailleurs apparaissent de loin en loin sont ici majestueux, pressés et forment des bouquets, presque des bois. La route suit les détours sinueux du golfe, puis monte vers un roc qui forme le cap, et quand nous l'avons doublé il nous arrive une vue que nous mettons au-dessus de toutes celles de la route : deux golfes, dans le premier Vintimiglia perché sur une montagne, dans le second Mentone (*Menton*), plus loin la presque île de Monaco. Tout cela resplendissant au soleil, derrière nous le golfe que nous venons de suivre, San Remo en étages sur la pente, dans la montagne au milieu des palmiers, des églises et des ermitages. C'est ici Bordighera, lieu que les étiquettes de mon herbier connaîtront ; vu la chaleur qui commence, nous nous adjugeons une halte au cabaret, où il nous est servi sous le nom de vin une boisson horriblement nauséabonde qui manque de nous tourner le cœur. Nous achevons tranquillement la petite heure de route qui nous sépare de Vintimiglia, d'autant plus tranquillement que j'ai décidément mal au pied. Vintimiglia est haut perché, je l'ai dit ; nous escaladons une montagne rotie par le soleil et allons nous installer dans une trattoria où je me mets en pantoufles. On a du haut de cette ville une très belle vue sur la mer.

Nous avons fait quatre heures, il n'y en a plus que trois jusqu'à Mentone où nous devons coucher. J'avais arrêté que nous camperions ici deux ou trois heures pour laisser passer les grosses chaleurs. Ceci n'est-il pas délicieux au mois d'octobre, on grelotte à Paris. Toutefois Ripault qui peut-être avait déjà ses idées, bat en brèche mes combinaisons et après le déjeuner réclame à grand cris la grande route. Je bataille un peu, je réclame un petit moment pour arranger mes plantes, un petit moment pour écrire à ma sœur ; toutefois à une heure nous partons. L'air est brûlant ; nous dépassons les fortifications, la route est de plus en plus belle, les Apenins semblent s'élever, puis voici le délicieux golfe de Mentone ; la patrie nous apparaît sous la forme d'un douanier, la borne toute fraîche taillée n'est point encore en terre⁴⁵ ; la frontière est un splendide ravin, hérissé de rocs tourmentés et qui rappelle bien plus la nature des Alpes que les lignes calmes et pures des scènes qui nous entourent. Nous marchons au milieu des citronniers, de grands câpriens en fleurs pendent des murailles, les lauriers roses fleurissent au bord de la route. Ô pays enchanteur.

Toutefois les trois heures sont bien comptées ; je souffre horriblement du talon et depuis un lieu environ je mêle à tous les tableaux celui d'une chambre d'hôtel, d'un lit et d'une

⁴⁵ La cession du comté de Nice à la France date de l'année précédente.

pantoufle. Je m'étends épuisé au bureau des passeports. Disons cependant que Mantone a un aspect charmant et que c'est là qu'on voudrait être poitrinaire.

Il ne me devait pas m'y être donné d'y résider : cet animal de commissaire ne s'avise-t-il pas de dire à Ripault qu'il n'y a que deux heures d'ici à Monaco. Monaco est dans notre itinéraire, nous y devons déjeuner demain. Ripault entasse les sophismes pour me prouver que nous y devons coucher ce soir : il n'est que quatre heures, tu auras plus mal au pied demain, nous perdrons un jour. Le fait est que je ne puis que suivre l'exemple qu'il a donné au Saint-Gothard, les faits sont absolument les mêmes ; en conséquence je mets à la voiture de Nice mon carton à plantes dont le volume a énormément grossi et qui forme tout le poids de mon sac et nous partons. Toutefois mon pied gauche rechigne, j'ai l'héroïsme horriblement maussade et Ripault reste seul chargé de toute la gaieté de l'expédition. Nous quittons au bout d'un peu de temps la route de la corniche, notre fidèle amie depuis quatre jours qui monte à droite vers Roquebrune et La Turbie et nous prenons un chemin moins large qui mène à gauche vers Monaco.

Nous marchons, nous marchons. Nous voyons devant nous Monaco, pittoresquement situé sur un roc qui s'avance dans la mer, mais le chemin qui nous y conduit reste à mi-hauteur, la mer est toujours au-dessous de nous et le jour qui baisse menace de nous priver du bain de mer ordinaire, suprême consolation que Ripault n'a pas manqué de faire reluire à mes yeux ; nous prenons le parti de descendre perpendiculairement vers l'eau, au travers des oliviers ; nous tombons juste sur un point hérissé de gros blocs que la mer bat ; il faut aller sautillant de pierres en pierres, à la désolation de mon talon, vers une plage de sable. Là nous prenons notre bain mais avec une rapidité qui ne nous permet pas de le savourer. Quand nous nous rhabillons la brune est venue ; ce n'a déjà pas été chose trop facile que de descendre ici, en remonter par la nuit, tout éclopé que je suis, est atroce. Quand nous retrouvons la route il est nuit fermée. Le reste du chemin est atroce, je souffre à chaque pas, il y a quatre heures au lieu de deux. Ripault supporte, console, égaie. Nous arrivons à neuf heures à Monaco.

J'avoue que je n'étais pas brillant en entrant à l'hôtel et que je me suis jeté sur mon lit d'un air qui ne valait rien. Qui croirait que la figure lavée et les pieds dans mes souliers vernis, je me suis trouvé frais comme une rose, puis l'orgueil est venu, onze heures de grande route, puis la faim a suivi et un immense dîner nous a été servi. Les gens de ce pays ont des mœurs douces, les aubergistes de la corniche ne leur ont pas légué leurs traditions, ils voient peu de voyageurs et les aiment. Quel dîner, grand Dieu ! et quelle gaieté ; la route qu'on a faite avec ses douleurs devient le plus amusant des souvenirs. Avons-nous mangé et avons-nous ri ! Actuellement encore Ripault et moi nous n'en pouvons parler sans enthousiasme.

Puis nous avons fait causer le garçon et notre éducation s'en est d'autant accrue. Je croyais avec bien d'autres que quand une récente annexion avait transporté de La Turbie à Mentone la borne que nous avions ce matin saluée, elle avait englobé Monaco et que nous étions ici sur terre française. Grave erreur. Monaco constitue encore cette principauté proverbiale. Les habitants sont fort satisfaits d'être indépendants et ont parfaitement raison : peu de taxes, pas de conscription, le self-government le plus complet ; je me ferai sur mes vieux jours naturaliser Monaquois. Le même garçon nous apprend qu'il y a un casino, nous ne manquons pas d'y aller ; en plein air trois violons et un trombone raclent et soufflent je ne sais quoi, et dans les salons un unique monsieur joue à la roulette. La belle saison est l'hiver. Mais ce qui vaut mieux que le casino, c'est l'incroyable pureté c'est la tiédeur parfumée de l'air que nous respirons, c'est la volupté avec laquelle nous y livrons notre front et baignons notre poitrine et

qui malgré notre étape nous retient jusqu'à près de onze heures dans la nuit étoilée sur les bancs du fameux casino.

....., le samedi 5 octobre 1861

Nous partons à cinq heures et demie ; mon pied est remis, ce que c'est que l'homéopathie ! Hélas, il est bien temps, c'est notre dernière journée. Avant de quitter Monaco nous faisons le tour du rocher. Il y a autour de ce village de grandes fortifications, il y a même des boulets qui dorment, prétentions qui font un peu sourire. Et cependant j'aime cet état de Monaco, cette petite indépendance patriarcale me séduit et son annexion m'affligera. Le duc ou prince de Monaco a déjà vendu ses droits, contestés il est vrai, sur Menton et Roquebrune, quelque jour il battra monnaie avec ce roc, et l'Europe aura perdu un coin original.

Il s'agit de redescendre du roc et de remonter l'Apennin, c'est ce que nous exécutons. La route de la Corniche qui depuis Gênes se tient à côté de la mer et ne la domine jamais que de quelques pieds, s'élève tout à coup à partir de Menton pour ne redescendre qu'à Nice et franchit une haute montagne que l'on nomme le col de la Turbie.. Cette ascension que nous avons laissée à droite hier, nous la faisons aujourd'hui par les zigzags d'un bon chemin de mulets qui nous délasse des grandes routes. Après une longue et chaude ascension nous atteignons la route de La Turbie et en même temps que nous allons voir une tour romaine qui est là, nous contemplons avec ivresse la plus immense vue de mer et de montagne que j'aie imaginé. Rien de ce que j'ai vu ne pouvait en donner l'idée. Nous dominons toutes choses d'une immense hauteur et voyons les caps et les presqu'îles, les golfes bleus frangés d'écume blanche, la pleine mer et les villes comme dans une carte en relief ou comme on doit voir d'un ballon. A notre droite la baie de Vintimiglia bordée par le cap de Bordighera, Mentone puis Monaco au-dessus duquel nous planons ; à gauche la baie d'Ezza (*Eze*), puis la merveilleuse rade de Villefranche, encaissée par des montagnes et formant un large bassin où nagent les vaisseaux, la grande presqu'île Saint-Sulpice s'avancant au loin dans la mer⁴⁶, puis Nice dont les maisons occupent un vaste espace, et enfin les fortifications d'Antibes. A droite et à gauche un long espace de côtes se perdant dans la brume et une lumière puissante inondant tout le tableau.

Dirais-je ce qui suit ? Pourquoi pas ? La montée du col nous avait altérés. Nous demandons quelques rafraîchissements, on nous vante et nous acceptons un certain vin blanc du pays qui vaut paraît-il son pesant d'or ; c'est épais, liquoreux, extrêmement sucré : cela se laisse boire mais quand nous reprenons la route, quand le soleil frappe d'aplomb sur nos têtes, chacun de nous s'aperçoit en même temps de l'état de son compagnon. La crise est terrible. Ce serait pourtant l'heure d'admirer, nous dominons Ezza, une ville sarrasine qui a un admirable aspect féodal, la vue est plus belle que jamais. Ah bah ! Nous querellons les poteaux du télégraphe, chantons, poussons des cris insensés ou nous prenons par la main pour danser. Peu à peu, peu à peu cela se dégage et nous passons à l'état sombre, muet, comateux.

Depuis La Turbie nous descendons ; les naturels nous indiquent une spéculation admirable. Elle abrège d'une heure et nous fait dominer à la fois Nice et la rade de Villefranche dans laquelle est actuellement la frégate cuirassée La Gloire ; mais la base de la spéculation est un affreux chemin, semé de cailloux pointus et la dernière heure de notre marche est extrêmement pénible.

Nous entrons à Nice à midi. : ainsi finit le plus charmant des voyages, les journées que j'aurai toujours un immense plaisir à me remémorer.

⁴⁶ Vraisemblablement pour Saint-Hospice, pointe de Saint-Jean-Cap-Ferrat.

Est-ce la mélancolie d'avoir fini ? Je ne sais mais Nice ne nous séduit nullement ; nous sommes habitués à ces étroits villages de la corniche et cette grande ville nous ennuie. Le Paglione, ce torrent vide a l'air stupide. Le quai où les poitrinaires se promènent et tout le quartier des Anglais a un air d'infirmerie. Nos regards se portent vers la montagne dont nous venons de descendre.

Tout cela est fini. La consolation que nous attendions, le voyage à Toulon en bateau à vapeur nous est refusé ; la diligence part à trois heures et n'a plus que deux places d'intérieur. Je rassemble non sans peine mes deux paquets de plantes expédiés l'un de Nice et l'autre de Menton. Je déjeune peu ou point et nous allons nous emballer entre deux compagnons de voyage communs et insipides.

Le pays ? J'ai vu peu de choses. Le passage du Var présente un joli tableau de montagnes ; c'est par là qu'on va à Puget-Theniers, Barcelonnette, un voyage éminemment botanique que je ferai quelque jour. Nous constatons Antibes, le Golfe-Juan, Cannes. La nuit vient sans nous permettre de voir les défilés de l'Estrelle (*Esterel*), et avec la nuit un maussade et fatigant assoupissement. O ubi campi !!

Marseille, le dimanche 6 octobre 1861

Nous arrivons à six heures du matin à Toulon, le plus maussade du monde ; nous sommes souillés et brûlés par l'âcre poussière de la grande route, nous n'avons rien pris depuis Nice, et moi par surcroît j'ai les mains abîmées par les moustiques de Monaco. Nous mettons pied à terre ; cette ville est étroite et pue. Nous trouvons un hôtel ; là je déballe mes plantes expédiées de Gênes sur Nice et trouve les dernières récoltes en cours de putréfaction. Ceci ajoute à la mélancolie de mon âme ; après bien des recherches je trouve du papier et change mes trésors de chemise.

Nous allons à la messe et nous rendons au port où nous trouvons un bateau. Celui-ci nous fait passer sous les grands bâtiments et nous mène en rade : c'est là que nous voyons des forts et des canons, c'est bien autre chose qu'à Gênes et la fibre patriotique s'émeut. Cette rade est un merveilleux bassin ; je ne suis pas très sûr de savoir par quel côté elle s'ouvre et où est le goulet. Notre bateau nous aborde à Saint-Mandrier : c'est un hôpital pour la marine, superbe dit-on, nous n'en savons rien. La plage nous sert à nous baigner et la poussière s'en va à la mer ; quant à l'hôpital, nous décidons que nous ne le verront point, et notre batelier maugrée en provençal contre cette détermination qui lui semble méprisante. En réalité nous sommes fatigués, surtout moi qui n'ai pu supporter le bain de mer et qui perd l'appétit ; nous sommes fantasques, les villes ne sont nullement notre affaire. Un coin de montagne nous ranimerait. J'ai pris une grande résolution : si Mr Eymieu à qui j'ai écrit de Milan ne me répond pas qu'il m'attend à Saillans, je vais passer trois jours en Corse !

Au retour notre canot accoste le Montebello, vaisseau de premier rang que nous visitons ; les marins déjeunent dans l'entrepont. Nous rentrons à Toulon déjeuner, il n'y a plus rien à faire aujourd'hui dimanche et l'on ne voit pas le bagne et l'arsenal. Nous déjeunons donc longuement et nous donnons même un doigt de vin ; au dessert nous jurons de monter dans le premier omnibus que nous trouverons : le serment est exécuté et, comme il y a un Dieu pour les voyageurs, l'omnibus mène à Ollioules ; nous avalons encore bien de la poussière mais nous voyons les gorges qui sont célèbres. C'est un paysage des hautes montagnes assez bizarrement jeté dans ce pays maritime, uniforme et poudreux. J'y trouve des plantes.

Nous rentrons à Toulon et tout de suite allons nous embarquer au chemin de fer ; nous gagnons la gare le sac au dos, entourés d'affreux bonshommes déguenillés qui nous demandent à porter nos paquets. Ripault en avise un, le paye et le fait marcher devant portant sa canne. Le drôle que chacun regarde et plaisante demande à tenir un sac par-dessus le marché ; nous restons sourds à ses prières et faisons ainsi notre entrée triomphale.

Nous voyageons jusqu'à Marseille avec un gendarme d'un commerce aimable, qui connaît Jud et fréquente l'opéra-comique. Le chemin de fer suit le littoral mais il fait nuit et nous perdons toute la vue. A Marseille ces ânes d'employés me cassent mon alpenstock, précieusement rapporté de Lucerne ; j'en conçois une humeur noire. Je suis avec cela si fatigué que je ne puis dîner et que j'abomine dès l'arrivée un garçon d'hôtel abruti qui me servait du thé sans lait, et que par cette scène incongrue je donne à Ripault le seul moment de chagrin sérieux qu'il ait eu durant ce voyage. Il m'engage à me coucher et il se trouve que je n'ai rien de mieux à faire.

Avignon, le lundi 7 octobre 1861

Remis ce matin, je vague à mes devoirs de touriste. Ripault et moi visitons Marseille. Hier soir j'avais attribué au dimanche la foule qui grouillait dans les rues ; je reconnais ce matin que cet aspect remuant, affairé est celui même de Marseille ; on marche comme on parle, on court et l'on se coudoie. Notre hôtel est sur le cours Belzunce, nous commençons par la fameuse Cannebière et certes cette grande rue qui se termine au port et au bout de laquelle se dressent des forêts de mats est une très belle chose. Nous touchons le vieux port, nous jouissons de ce spectacle animé que nous n'avons pu voir à Gênes, des vaisseaux qui se chargent, des marchandises qui débarquent. Sur le quai mille agences de toutes sortes et des gargotiers promettant la cuisine aux matelots dans toutes les langues de la terre ; nous prenons un bateau comme hier, nous sortons du vieux port en passant au pied du château que se fait bâtir l'empereur, nous naviguons en rade, contemplant le château d'If, Pomègue, Ratonneau, les Catalans, toutes choses que chacun connaît de nom sans les avoir vues ; la rade est d'un très bel aspect, ces îles la ferment très bien, mille vaisseaux la parcourent. Notre batelier nous fait voir les immenses travaux d'endiguement qui se poursuivent, le nouveau port que l'on gagne sur la mer par des efforts inouïs. Nous rentrons par la Joliette en passant au milieu d'énormes steamers américains et mettons pied à terre près de la cathédrale en construction dans le quartier Mirès.

Je vais à la poste, j'y trouve une lettre de monsieur Eymieu avec un mot de sa femme : tous deux m'attendent, je n'irai donc pas en Corse. Cependant Ripault a commandé le déjeuner des adieux ; il achève le cours de ses dissipations en nous nourrissant d'huîtres à deux sous l'une, nous trinquons d'une bouteille de vin de Graves, puis nous nous disons adieu. Excellent et digne compagnon !!

Resté seul je prends un omnibus et vais voir le Prado. Il paraît que c'est très beau, seulement faute d'avoir su où il fallait admirer, j'arrive jusqu'au bout, trouve la mer et rien de plus et m'en vais tout hébété. Je rencontre un de mes camarades de collège, Olle-Laprune⁴⁷, qui va prendre possession du poste de professeur de rhétorique à Nice.

Le reste du jour je me repose. A quatre heures je monte en voiture et suis à neuf à Avignon.

Valence, le mardi 8 octobre 1861

⁴⁷ Léon Olle-Laprune (1839-1898) enseignant et philosophe. Note biographique sur Wikipedia

Je connais Avignon et suis venu voir le Pont du Gard. Ce n'est pas fort aisé, la voiture qui y mène part à trois heures ½ . J'y continue mon somme. J'arrive à six heures à un petit village qui a nom Remoulin. Le pont est à une demie lieue. C'est une très belle chose, rien qui enlève et ravisse cependant; il ne faut pas s'exagérer l'effet des ouvrages d'art. L'œuvre, très majestueuse, s'encadre bien dans un paysage simple et sévère, une gorge des Cévennes étroite et sauvage, et un mince courant d'eau bleue qu'on nomme le Gardon et non le Gard, comme on pourrait croire. De retour à Remoulin je leste mon admiration d'un perdreau rouge et revient sur une voiture qui passait, en causant huiles et vins avec les propriétaires du ppays.

A Avignon je vais voir Barrême⁴⁸. Lui, aussi propre ici qu'à Paris, s'extasie indéfiniment de mon visage hâlé, de mes poils follets, de ma chemise rouge et d'un admirable chapeau sphéroïdal dont j'ai fait emplette à Côme. Il me mène faire la promenade traditionnelle du rocher des Doms ; le temps gris et couvert ne permet pas de voir le Ventoux ni les Cévennes, mais nous avons encore le Rhône et l'île Bartelasse, le château des Papes, le château Saint-Isidore, la tour de Villeneuve, tout Avignon enfin répandu à nos pieds. C'est une ville que j'aime. En arrivant ce matin aux Tuileries, de l'autre côté du Pont, j'ai retrouvé toutes mes impressions d'il y a trois ans. Barrême me fait remarquer un petit monument, la Monnaie, qui m'avait échappé dans ma première visite. Barrême toutefois écoute les épanchements de mon enthousiasme avec plus de complaisance que de conviction. Il a horreur de sa ville natale et n'aspire qu'à la quitter. Quand je lui parle Moyen Âge il me répond cancans, élections, préfet et candidat du gouvernement.

Barrême après m'avoir très gracieusement promené me conduit à 4h au chemin de fer. J'arrive à huit heures à Valence et m'établis dans un hôtel de commis voyageurs. Ce sont les meilleurs mais celui-là me surprend. Mes convives crient bien après le garçon un peu plus que de raison mais la table est d'une exquise politesse et l'on y cause de l'école protestante de Lausanne. Sans Decrais⁴⁹ je restais court !

Avant de me coucher j'examine mes plantes ; quelques unes m'inquiètent par leur humidité. J'arrête de coucher dessus, c'est un moyen connu et que j'ai déjà employé à Orta avec succès. Mais ici au lieu de les insérer entre deux matelas je les mets sous mon drap comme une triple brute : je dors mal et je les éreintes. Les Champagnes me renieraient.

Saillans, le mercredi 9 octobre 1861

Signe du temps ! Voici que ce matin je me fais raser, que j'achète du savon et du taffetas d'Angleterre pour les écorchures des moustiques, voici qu'il m'arrive une malle qui était en gare au chemin de fer et que je revêts un costume noir et une chemise blanche. Je jette un regard sur le costume que je quitte, tout taché par les mille aventures de la route, la chemise noircie de sueur, le gilet rongé par la chemise, la redingote usée et poudreuse, les lourds souliers, tout cela se remballé pour être repris l'an qui vient s'il plaît à Dieu.

Je déjeune, je paie une note d'une fabuleuse modicité ; ajoutons qu'un louis resté sur ma cheminée se retrouve à la même place la chambre faite et la porte ouverte.

Je monte dans la voiture de Die ; le temps qui était couvert s'éclaircit, le ciel est bleu comme en juillet. Nous entrons dans la vallée de la Drome, qui est charmante, j'aperçois de loin la Roche Courbe. Le cœur me bat. Nous traversons Crest. J'arrive à deux heures à Saillans. Mr Eymieu est à la voiture, il me reçoit avec sa cordialité ordinaire. Nous entrons chez lui. Marie

⁴⁸ Jules Barrême (1839-1886). Note biographique sur Wikipedia

⁴⁹ Son ami Albert Decrais (1838-1915) est protestant. Note biographique sur Wikipedia lui aussi !

est dans sa chambre, vêtue de noir, palie et maigre ; elle me tend la main et fond en larmes. Tout notre passé commun revient à mes yeux avec le souvenir de nos mères, et elle pleure.

Charmante et chère Marie ! Quelle communauté dans nos douleurs ; après un mois de dissipations elle sait évoquer mes souvenirs mes regrets par les siens et nous voici, après les premiers empressements de l'arrivée, nous promenant, elle à mon bras, son mari à côté de nous. Je cause avec elle comme on reprend une conversation commencée la veille avec une sœur, elle m'interroge avec une affection curieuse sur ma vie actuelle. Je lui en dis les dégoûts, les ennuis. Elle me dit le vide qu'a fait en elle la mort de sa grand-mère et voit que je suis plus encore qu'elle seul et orphelin.

Mme Eymieu marche à pas bien lents ; elle a été bien malade, elle a eu une pleurésie, elle s'est crue poitrinaire et actuellement quoiqu'elle le nie parfois, son imagination est loin d'être guérie. Elle reprend ce sujet là avec une ironie triste dont son mari la gronde et qui m'a d'abord fendu l'âme. Il y a ainsi que je l'ai reconnu plus tard un mal qui la domine elle et son mari, le spleen. J'y reviendrai.

Ils ont deux enfants, l'aîné Emmanuel a l'âge de Joseph⁵⁰, c'est un gros garçon beau et fort, une carnation splendide et des membres musclés. Le second, un petit garçon chétif, pâle, gémissant, qu'ils ont cru perdre cet été, qui est encore malade, qui depuis plusieurs nuits ne dort pas et ne laisse dormir personne. Les soins que sa mère lui a donné sont pour beaucoup dans l'air fatigué de celle-ci.

Le soir nous descendons au premier voir les grands-parents. Mme Eymieu la mère est une bonne grande femme brusque et bienveillante ; sa bru avait été longtemps à s'y faire, elle a fini par l'aimer beaucoup. Mr Eymieu le père a eu attaques sur attaques, la mémoire et les sens ont beaucoup baissé chez lui, toutefois il témoigne me reconnaître. Le cercle s'augmente d'un cousin, jeune homme de vingt ans tout petit, inculte de formes, ignorant la cravate et parlant à faire trembler la salle. C'est d'après ce qu'on m'en a dit aujourd'hui une manière d'original sans copie, très ouvert et très gai, d'un très bon naturel. Les Saillantins en général sont d'affreux bonshommes guindés, envieux, étroits et intolérables, aussi le cousin Paul Voulet, qui a du bon sens sous son écorce malpropre est-il bien venu à la maison. Il fait rire Marie qui le gronde comme un enfant, il fait jouer Emmanuel, enfin on le dresse pour le whist, ce qui est sans prix. Je fais le quatrième ce soir, puis je vais reprendre ma petite chambre d'il y a trois ans.

Chatel-Arnaud, le jeudi 10 octobre 1861

Le petit Henri a eu encore une nuit très souffrante, très agitée, il a empêché de dormir son père et sa mère, tous sont fatigués et inquiets. Je vais voir le médecin avec Mr Léon Eymieu puis nous faisons un tour dans Saillans. La promenade habituelle est un terre plein devant l'église, partie découvert, partie ombragé que l'on nomme le Prieuré. On tourne et l'on retourne, on dit bonjour au notaire, un bonhomme à moustaches qui a fait son droit à Paris et qui pue l'estaminet pour le restant de ses jours ; on salue la maîtresse des postes, une vieille fille extatique, on entre à son bureau, on lui fait raconter des histoires connues et notamment montrer un os de bœuf qu'elle garde, à défaut d'autre relique, dans l'espoir que la moelle en a été sucée par quelque bon père, puis l'on revient tourner au Prieuré, on rencontre Paul, c'est une fortune, on fait jaser Paul. Et ainsi s'écoule la vie de Saillans. Moi je ne me plains pas, ces mœurs sont curieuses à examiner de près, d'ailleurs cette charmante amitié qui m'accueille ici me fait toujours trouver Saillans désirable, mais je ne puis songer sans frémir à ce jeune

⁵⁰ Son petit cousin Joseph Delacourtie, né en 1857

homme distingué et charmant qui se promène à côté de moi. Il est aimable, il est spirituel, il cause bien de toutes choses et n'a pas une âme, une seule, à qui il puisse parler d'autre chose que de Melle Barnave ou du notaire Rey. Aussi quelles réflexions d'âme en purgatoire il me fait, comme il m'interroge curieusement sur les choses de la terre promise. Il vit ici, sans santé qui lui permette de courir les montagnes, sans un goût comme celui de la chasse ou de l'histoire naturelle qui rend la campagne supportable, sans occupation, la fabrique ne marche plus : il a un inaltérable amour conjugal, je le crois, cela ne m'étonne pas, mais est-ce assez ? Il y aurait une seconde Marie, l'achèterais-je aux prix d'une vie passée ici ? Chose curieuse, cette vie, sa femme la supporte mieux que lui. Elle s'est faite provinciale, elle a pris l'accent du pays, un petit chant traînard. Son mari ne l'a jamais eu et est Parisien par tous les côtés.

Cependant Mme Eymieu s'associe ardemment à un plan que son mari m'a communiqué hier : aller passer l'hiver à Paris. C'est un voyage de santé, me disait Mr Léon. Il a raison, l'ennui les mine, il est pour beaucoup dans un certain mal de gorge périodique qui reviebt au mari, pour beaucoup dans les craintes de la femme. Ils viendront donc à Paris, c'est moi qui leur chercherai un appartement, j'aurai pour mon hiver leur excellente amitié. Cette bonne nouvelle m'a rendu tout heureux, elle m'adoucira le retour.

Du Prieuré, dont je ne suis pas encore sorti, on voit la Roche Courbe, cette belle montagne dentelée, coupée à pic, percée à jour qui domine Saillans. Il y a trois ans le gros temps m'a arrêté à une heure du sommet. J'y prétends remonter cette année et j'en propose l'expédition à Paul Voulet. Monter à la roche est pour un habitant de Saillans une expédition qui fait époque : il est arrêté que nous partirons cette nuit, ce qui me paraît bien solennel.

Pour faire plus ample connaissance on ramène Paul déjeuner ; on allait servir quand il arrive du beau monde, des amies de Mme Eymieu, Mme Polonceau et Melle Béranger sa sœur. Paul saute sur une bouteille de cirage et se frotte à perdre haleine. Je suis gêné : on ne porte pas impunément un mois la chemise rouge ; je crois toujours laisser échapper quelque baliverne de la Corniche, hier à table et au salon je cherchais mes mots ; c'est bien pis aujourd'hui. Mme Polonceau est une belle personne, jeune, d'une grande tournure, portant élégamment un deuil de veuve déjà ancien, tutoyant Marie qui lui dit vous, imposante un peu et attrayante. Après déjeuner nous laissons causer ces dames et allons à Pichepeyre. Mr Eymieu est un peu intimidé comme moi, mais Paul est sous le charme et au grand air cela éclate. A trois heures on attelle, nous allons visiter les clos, un petit verger qu'a Mr Eymieu sur la route du côté de Valence ; Paul qui a des intentions séductrices et sur lequel on a averti ses dames, suit la voiture, montant à cru un gros cheval. A dîner, quoique cet excellent Paul ne soit pas là, sa personne fait tous les frais de l'entretien, on rit et la glace est rompue pour moi. Me Eymieu a pris son mal de gorge chronique et ne peut articuler un mot.

A huit heures je quitte le salon et vais reprendre avec un certain plaisir mon attirail de voyage, ma gourde, ma boîte, ma pipe et mon costume. Paul arrive dans un costume également assez réussi, mais le malheureux qui prétendait à l'aurore de demain tirer des tourdes (petites grives du pays) avait apporté un fusil qu'il avait caché dans la cuisine pour le prendre en secret au moment du départ. Les domestiques ont parlé, les dames se sont émues, on a confisqué le fusil et Paul le cherche avec agitation. Succès de gaieté, grands éclats de rires, adieux aux dames. Mme Polonceau m'invite à ses réceptions de cet hiver -cette dame me plaît décidément- puis nous partons en montagne, ce que j'aime encore mieux.

Mon compagnon est un amusant personnage ; il me conte dans un style à lui les anecdotes de Saillans, il m'assassine de questions sur Mme Polonceau, qu'il appelle provisoirement Mme

Bugeaud, et nous allons devisant ; il fait un clair de lune superbe. A dix heures nous arrivons au village de Chastel-Arnaud et gagnons une petite ferme dite Boissy où nous devons passer la nuit. La ferme est au père de Paul et celui-ci frappe en maître. Les miaulements plaintifs d'un chat répondent seuls, fameux animal, comme dit Paul, à qui il manque un peu de strychnine ! Enfin nous entendons une voix endormie, c'est une toute petite fille qui gardait la maison. On ouvre, on allume, la mère sort on ne sait d'où et nous fait un grand feu. Je passe là une heure exquise. Le feu flambe et éclaire bizarrement la chambre. Paul cause dans son patois accentué et rapide avec la mère Contar, il s'est à moitié déshabillé pour pénétrer de chaleur les plus intimes replis de son être. C'est à ce moment qu'il trouve à son pied un unique éperon qu'il avait pris pour briller dans sa cavalcade de ce matin. La mère Contar nous fait cuire des œufs, puis nous mène dans la paille. Là, enveloppés dans un grand drap et serrés l'un contre l'autre, nous nous endormons voluptueusement.

Saillans, le vendredi 11 octobre 1861

On vient nous tirer à trois heures du plus admirable sommeil qui se voie. La mère Contar est déjà levée, elle nous a fait un grand feu, prépare des œufs du pain, un peu de viande et Contar son mari prenant une lanterne matche devant nous. Nous partons à quatre heures et la première heure est fantastique plutôt que gaie, on dirait la montée du Brocken. Il fait noir comme dans un four, il souffle un vent atroce, nous traversons d'abord des bois dont les branches nous fouettent au visage, puis des steppes de cailloux roulants et enfin un satané pas quasi perpendiculaire qui dure bien une grande demie heure. Je n'étais point du tout brillant et suivais la colonne, trempé de sueur froide et me sentant défaillir. A cinq heures nous atteignons les gazons, il fait petit jour. Contar redescend et nous faisons halte sous des buissons qui nous protègent du vent. D'ici jusqu'au sommet c'est très aisé, il y a une large pente douce de gazons : nous dépassons le trou de Pesteva où l'orage m'a pris il y a trois ans. Il ventait comme aujourd'hui, nous n'avons pas de pluie mais le temps est gris, notre lever du soleil manque absolument. Nous n'avons que quelques éclaircies sur la vallée du Rhône et le pays que nous apercevons autour de nous est dénudé et triste ; derrière seulement, du côté opposé à Saillans nous avons de grandes forêts qui appartiennent à Crémieux ; nous nous mettons à l'abri sous une pierre et déjeunons avec les provisions qu'on nous a données à Saillans ; nous vidons avec bonheur une gourde de Frontignan, reste du dîner d'hier. Puis à sept heures nous montons au fin sommet que l'ouragan balaye, pour faire à Saillans les signaux convenus. Disons qu'ils ont été vus et, ce qui touche Paul, que Mme Polonceau a mis l'œil à la lorgnette avant son départ. Les signaux se font avec une serviette au bout d'une canne ; tel est le vent que nous ne pouvons la maintenir verticalement. Borée ne pouvant faire mieux empoigne mon chapeau neuf et l'envoie dans l'abîme ouvert perpendiculairement sous nos pieds. Paul laisse tomber les bras pour rire et le sien suit immédiatement le même chemin, ce qui nous met en gaité. La descente se fait rapidement, (mot illisible) plantes près ; à la ferme de Contar nous trouvons un nouveau feu flambant, puis des jattes de lait, des châtaignes et des noix. Au départ, croyant faire peu, je donne deux francs : la mère Contar se lève terrifiée, veut rendre la pièce, à moi d'abord puis supplie Paul de me la faire reprendre et ne la garde qu'en protestant et sur nos insistance. Le retour est charmant, ce sont des vendangeurs qui nous offrent du raisin, c'est un chasseur de tourdes : j'aurais bien pris mon fusil, lui dit Paul, mais c'est si gênant.

A 9h ½ nous sommes à Saillans et faisons un 2^{ème} repas. Paul s'esquive à temps pour aller dîner chez lui à midi ; moi je passe une journée délicieuse. Mr Eymieu va à Pichepeyre, quand il s'enferme là quelques heures, il croit qu'il travaille et est heureux. Je cause avec Marie ; si j'ai eu quelque gêne à l'arrivée elle est bien disparue et je jouis pleinement de son intimité. Non que je retrouve près d'elle ces sentiments nuageux et charmants d'il y a trois ans, j'ai

moins de dévotion, j'ai plus d'amitié ; elle, elle est pleine d'abandon et me montre à plein sa vie. Cette pauvre petite femme a comme moi perdu sa force en perdant sa grand-mère, elle se laisse aller à des idées tristes sur sa santé, sur sa vie, elle nourrit des chimères. Je pensais à tout ce que ma pauvre mère lui aurait dit de brusque et de bon si elle avait reçu ces confidences là. Moi qui n'en savais pas tant j'ai fini par m'emporter en sentant mes yeux se mouiller et lui ai déclaré très vivement que je ne voulais plus de pareils entretiens. Son petit Henri va mieux ce qui la rend heureuse.

On dîne. Les gens de Saillans qui continuent à considérer l'ascension de la Roche comme un travail d'Hercule s'étonnent de ma force. Ce bon Paul qui trottait à la descente, toujours cent mètres plus bas que moi, a ce soir une courbature ; pour moi on me voit jouer au whist avec admiration, et le soir quand Mr Eymieu entre dans ma chambre après l'heure où l'on s'est séparé et qu'il me trouve lisant dans mon lit, c'est pour n'en pas revenir. De fait, cette ascension n'est rien, 3h ½ de montée et 2h ½ de descente ; si je reviens ici, je la ferai entre mes deux repas et les Saillantins m'élèveront une statue.

Saillans, le samedi 12 octobre 1861

Mr Eymieu, en recevant Mme Polonceau, a pris un retour du mal de gorge chronique qui le tient et ne peut parler. Le matin je mets en ordre ma correspondance. J'écris à Henriette. Ceci est grave. Ses lettres ont été nombreuses durant le voyage, très tendres mais toujours irritées contre sa mère. Mme Mouillefarine, excellente dans ses intentions, est tout ce qu'il y a de moins fait au monde pour se faire aimer d'une jeune fille. Raide, sèche, ne sachant pas provoquer les épanchements : or peut-on élever une jeune fille sans avoir sa confiance ? Henriette dans une de ses premières lettres m'avait dit : je t'aime plus que... mais je n'ose pas le dire. Aujourd'hui elle explique ce passage sans que je l'y aie provoqué : c'est Maurice Barilher, me dit-elle, il me plaît parce que je le trouve attaché à ses devoirs et bon pour sa mère, mais si tu désapprouves cette affection, elle disparaîtra de mon cœur.

Ceci est très sérieux. J'aurai évidemment un rôle à jouer dans l'éducation de ma sœur : cette confiance qu'elle me témoigne est effrayante. Sa mère lit ses lettres et je n'ai donc pu rien lui répondre. Je réserve pour Paris ce grave souci, il mettra un intérêt dans la vie monotone que je vois recommencer.

Notre journée est simple, charmante, c'est de ces journées là qu'une vie heureuse se compose, nous allons en voiture voir un petit domaine qui a nom La Plaine. Léon conduit, il ne peut parler. Marie et moi nous bavardons ; nous faisons un charmant dîner à trois et le soir nous allons faire le whist de la bonne Mme Eymieu la mère.

Loriol, le dimanche 13 octobre 1861

Je me lève de bon matin et vais faire une course botanique dans une gorge toute voisine qu'on nomme les Clapiers ; la course réussit parfaitement, je cueille le *Asplenium halleri* et le *Silene paradoxa*, plantes alpines à côté de plantes du midi comme le *Rhus cotinus*, *Leuzea conifera* et *Jasminum fruticans* que j'ai déjà trouvé à Ollioules. Saillans prenant les deux flores doit être en été une localité précieuse. Je rentre pour le déjeuner et la messe ; nous faisons tous trois quelques promenades autour de Saillans. Je savoure mes dernières causeries, mais nous nous entretenons surtout de l'appartement de Paris, de son quartier et de ses dimensions, charmant sujet qui change l'adieu en un au revoir.

Nous dînons en compagnie. Une des plus fâcheuses idées de Mr Eymieu est de croire que le tête à tête me pèse et qu'il doit le rompre par un de ses ennuyeux compatriotes : mes convives

sont Paul Voulet, mon gai compagnon de la Roche et son frère Louis, un tout petit bon homme pincé et gourmé. Après dîner je fais mes adieux à tous, mon cœur se serre un peu en songeant que mes voyages sont finis. Je prends la voiture, je dors toute la route, c'est une grâce d'état, nous arrivons à minuit à Lorient. Je me jette tout habillé sur un lit.

.... Le lundi 14 octobre 1861

A 4h je pars et continue mon somme jusqu'à Lyon. Je voyage en 3^{ème} et songe avec plaisir que grâce à cette dure économie mon voyage ne m'aura coûté que 445 francs. C'est très peu. L'an dernier 350, chiffre relativement énorme ; l'année d'avant 580, et avant 400. Jamais je n'aurai si peu dépensé.

Peu d'incidents. Une heure d'arrêt à Lyon. A Macon je rencontre l'amiral Larroque qui revenait de Ferney. Je cause avec mes voisins, ce sont des Savoyards qui parlent annexion, un spahi qui me raconte sa vie d'Afrique. Les troisièmes ont leur originalité.

Neuilly, le mardi 15 octobre 1861

Nuit abrutie. Arrivé à 4h, je me repose. Je travaille mon esprit pour le rude changement d'idées qu'il lui faut subir, hier la liberté et les horizons infinis, aujourd'hui la tâche uniforme et étroite. Je remue mes paperasses, je tâche de considérer ce mois comme un rêve et de relier mes idées à travers cette lacune. Je vais embrasser Chaubin et entre à 8h ½ dans le cabinet de mon père. Parti le 15, j'arrive le 15, j'avais fait de mon retour une question d'échéance ; mon père qui l'avait ainsi compris me reçoit avec un air de triomphe calme et me tend de l'ouvrage tout préparé, les notifications May, dont il me souvient. Henriette a obtenu de venir déjeuner à Paris et me reçoit avec une effusion charmante.

Ma journée se ressent un peu de ma nuit et les notifications May ne profitent guères. Je vais dîner à Neuilly, le cousin Augustin y dîne, Prieur aussi ; je ne leur tiens pas longue compagnie le soir.

Paris, le mercredi 16 octobre 1861

Je suis tout à fait remis et vais à l'étude. De la place où je suis assis, on voit un grand mur sur lequel la lumière remonte graduellement à l'heure du coucher du soleil. Que de fois j'ai pensé à ce mur quand je repaissais mes yeux de la montagne ou de la mer. J'y reviendrai, pensé-je, m'y voici revenu, regardons le mur. Le mur c'est la vie réelle, et la face aigrie, émue, fatiguée de Prieur. Qu'est-ce ? Ceci n'a pas de raison d'être.

Je vais faire ma visite de retour à ma tante Emilie. Je la trouve entraîné de pleurer Mr Duchaffour qui vient de mourir. En enfance depuis longtemps, il était arrivé à la période la plus répugnante, la plus avilie de la vie ; ma tante a toujours eu des larmes de reste et, encore que sa vie ait été remplie de chagrins, elle n'a jamais manqué de se forger des chagrins à pleurer.

A 4h Emile vient me voir à l'étude et me conduit au chemin de fer. Nous échangeons nos récits de voyage : lui a fait les plus belles ascensions, le Buet, le Jardin, le St-Théodule, la Cima da Jazz, l'Aegishorn (*Eggishorn*) etc. Je vais dîner à Evry. Ma tante Elisa me reçoit avec une affection et une tendresse charmantes ; cette jeune femme devient aimable, bonne, il semble que depuis la mort de ma pauvre mère elle s'efforce d'en reproduire toutes les qualités. Son petit monde va très bien, sauf la pauvre Jeanne qui a été gravement malade et qui a bien du mal à reprendre. Je reviens coucher à Paris.

Neuilly, le jeudi 17 octobre 1861

Etude et Paris. Visite à ma tante Adèle ; ma soirée est d'une grande importance, Henriette la passe avec moi : d'elle elle ne dit rien et nous n'osons ni elle ni moi revenir sur ce qu'elle m'a écrit. J'étais folle, m'a-t-elle dit et nous en restons là ; mais elle me parle d'Albert et de Georges. Il s'est passé de singulières choses en mon absence : ces deux personnages, faute de mieux, sont allés s'engager de la fille du voisin Lucie Armengaud, petite pensionnaire anguleuse et prétentieuse. Albert est préféré et Georges rebuté, cela va bien et n'est que ridicule. Mais peut-on comprendre que tous deux aient pris leur sœur pour confidente, qu'ils l'aient chargé de porter des billets. C'est inouï. A présent je vais surveiller, conseiller, être là ; cela met un grand intérêt dans ma vie : assurément il en était temps.

Paris, le vendredi 18 octobre 1861

Etude. Je travaille d'arrache-pied avec mon père, je lui prépare une requête de séparation de corps. Je dîne chez Emile, il me fait lire une circulaire de Mr de Persigny qui a paru au Moniteur : il supprime le conseil général de la société de St-Vincent de Paul ; cette mesure, enveloppée d'une hypocrisie de langage extrême est évidemment d'une extrême gravité et attaque la base même de la société qui ne vit que par sa cohésion religieuse et morale. Tout ce qui est uni en dehors du gouvernement l'effraye ; la centralisation est jalouse par essence⁵¹.

Maurice Bonnet vient chez moi ; nous voyons nos plantes, il m'en nomme quelques unes. J'ai de jolies Cypéracées. Il prend les doubles pour les distribuer aux Champagnes.

Neuilly, le samedi 19 octobre 1861

Etude. Mon père reçoit le matin Mme Denis, cette femme à séparer de corps et me donne une bonne leçon de procédure par la façon nette, intelligente, dont il fait son interrogatoire et donne des teintes de précision à ma requête. Je fais le Palais, mon père part pour un voyage d'affaire qui durera trois jours : il va à Beaune-la-Rolande et à Provins pour terminer les affaires de Mme Barilher. Je vais à Neuilly, je ne néglige pas d'emmener ma sœur dans ma chambre et nous revenons sur le même sujet. De ses récits tout pleins de réticences fraternelles il résulte que Georges est excusable : c'est un enfant bourru d'apparence, très tendre au fond et ayant au cœur un grand besoin des épanchements et des tendresses que son aspect repousse. Il avait pris à cœur cette amourette et s'en est fait un véritable chagrin. Il a eu des remords d'y avoir mêlé sa sœur ; du reste celle-ci l'adore et j'aurais vainement tenté de l'en éloigner, mais je ne suis pas aussi modéré en ce qui touche Albert. Je pose très nettement mon influence en rivale de la sienne et prémunis de toutes mes forces Henriette contre ses conseils. J'en aurais dit bien d'autres si j'avais osé soulager mon cœur. Albert est un vilain petit être, c'est obscène et c'est guindé, gourmé, poseur, c'est fat et c'est lâche. Ça fait à table à sa mère devant ses sœurs de petites pointes voltairiennes. Puis quand je relie les confidences de sa mère, je trouve qu'il est coutumier du fait. Il y a huit ans il faisait porter des poulets par Henriette à Esther Guichard et Henriette, toute petite enfant, me contait sous les arbres d'Auteuil qu'il n'y manquait plus que le consentement des parents. Plus tard, il y a trois ans, il y eut une ténébreuse affaire, toujours de la correspondance amoureuse. L'objet était une Brésilienne qui habitait chez Melle Olinger. Celle-ci s'en mêla et je ne sais si Henriette put l'ignorer.

Tout cela je n'en parle pas ce soir, mais j'y pense. A la rescousse, il s'agit de la pureté de ma sœur. S'il faut éclater sur ce drôle là je le ferai, mais je veux d'abord essayer de mes conseils

⁵¹ La circulaire visait le conseil général qui regroupait les conférences St-Vincent de Paul. Parallèlement la même circulaire s'en prenait à la franc-maçonnerie.

sur Henriette ; ils sont pour avoir de l'influence en raison de la tendresse quasi passionnée qu'elle a en ce moment pour moi.

Neuilly, le dimanche 20 octobre 1861

Je vais le matin à notre conférence de St-Médard : on cause beaucoup de la circulaire de Mr de Persigny. C'est pour la société une évidente désorganisation : le Conseil Général le considère ainsi, il se maintiendra jusqu'à ce que sa dissolution lui soit notifiée ; cela une fois fait il n'y aura plus de société de St-Vincent de Paul, il y aura des conférences isolées sans unité, sans direction et au sein desquelles, par cela même, la politique se glissera bien évidemment.

Je vais voir Tardieu, le colonel du régiment de Champagne. Je vais à la Ste-Famille. Visite à Mr Bonnet. Je reviens dîner à Neuilly ; le soir j'y fais de la botanique.

Paris, le lundi 21 octobre 1861

Mon père est arrivé ce matin à 3h de Beaune-la-Rolande, il est reparti à 7h pour Provins d'où il viendra dîner ce soir à Neuilly. Prieur est pareillement absent de l'étude, l'oisiveté y règne. Je vais chercher des appartements pour Mme Eymieu. Je leur trouve rue de l'Abbaye un petit appartement qui me paraît une merveille. Je leur écris de suite. A l'étude on admire la tête d'Albert. Il a profité de l'absence de mon père pour découcher cette nuit et a ce matin un visage rougi et flétri qui est honteux de vice et de faiblesse. Je dîne chez Chaulin, le soir je vais chez Du Parquet ; lui, Bonnet, Tellier, Tardieu et Gaudefroy se partagent mes plantes d'Italie.

Neuilly, le mardi 22 octobre 1861

Je travaille à l'étude où mon père est revenu. Le soir à Neuilly dans ma chambre je travaille à mon herbier en causant avec Henriette. Dans ma ligne de défense j'ai pas mal d'ennemis à écarter. Un des plus dangereux est Lucie Armengaud. Henriette n'a aucune sympathie pour sa mère (c'est la faute de la mère), elle fuit la maison et court en face : là elle se trouve cette jeune fille qui me paraît mal élevée et coquette précoce. J'ai donc à faire de grands efforts pour l'en éloigner, et j'y emploie ma soirée. Ce sera le sujet de plusieurs entretiens. Ces conversations sont difficiles, il ne faut pas faire connaître le danger et il faut en éloigner cependant : c'est un rôle de mère avec toutes ses difficultés. Je ne me rebute point.

Neuilly, le mercredi 23 octobre 1861

Journée semblable à hier, procédure et botanique.

Paris, le jeudi 24 octobre 1861

Je reviens avec mon père de Neuilly. Il était fort bien. Arrivé dans son cabinet il se sent souffrant ; le mal augmente et il se décide à se coucher⁵² ; il se sent une fièvre violente cependant il cause affaire, soit avec Prieur soit avec moi. Je ne voyais là qu'une indisposition de plénitude comme celles auxquelles il est sujet. Je l'ai laissé reposer, je suis venu à 2 h lui tenir un peu compagnie et lui lire un travail que j'avais fait. La fièvre avait augmenté, mon père délirait et disait je ne sais quelles rêvasseries de cette voix précise, ponctuée, qui raisonne si bien les affaires. Cela m'a produit une impression très pénible. Il n'y avait pas à le quitter dans un pareil moment ; j'ai dîné à la maison, j'ai envoyé chercher le Dr Pilliot, son médecin et son ami et j'ai passé la nuit sur un lit de sangles dans le salon.

Neuilly, le vendredi 25 octobre 1861

⁵² Au lieu de retourner à Neuilly Eugène Mouillefarine se couche dans l'appartement d'hiver qui jouxte l'étude.

On enterre ce matin à Chatou un vieil ami de mon grand-père, Mr Lamy ; il a été témoin du mariage de mon père. Celui-ci aurait voulu aller à cette cérémonie : le médecin lui a hier soir défendu de se lever et je vais à Chatou à sa place. J'en reviens à 1h ; je trouve les choses bien changées et bien aggravées : le médecin qui hier n'avait rien vu ni rien dit constate aujourd'hui une congestion au cerveau en même temps qu'un mouvement de bile. Il assigne pour cause à tout cela un excès de travail et notamment les fatigues du voyage de Provins. Il a ordonné les sangsues.

Rien d'inquiétant dans les indications du médecin, rien au moins qui doive inquiéter actuellement. Il y a un désordre grave, les soins et le temps le remettront ; mais c'est sur l'avenir que la préoccupation pèse toute entière. Voici que mon père reçoit le premier avertissement de repos. Le négligera-t-il ? Voudra-t-il s'obstiner dans cette vie de travail acharné. Pourra-t-il aller jusqu'au bout ? Je ne puis m'empêcher de penser que tout mon avenir est équilibré sur mon père et que ma carrière d'avocat est manquée s'il n'est pas là pour me donner des causes au début.

Actuellement tout ceci n'est qu'indiqué dans mon esprit et je reviens au lit du malade. Mon père est très affaibli par le sang qu'il a perdu, par la fièvre d'hier qui, quoique diminuée, subsiste encore aujourd'hui. Mme Mouillefarine le soigne. J'ai avec celle-ci, durant que mon père repose, une longue et confidentielle conversation. Mme Mouillefarine est au courant des sottises et des amourettes de Neuilly. Son moyen est d'ouvrir les lettres, il est détestable, il lui aliène totalement la confiance de ses enfants, mais enfin il est sûr : elle sait tout et je puis causer avec elle des choses de la maison sans trahir les confidences d'Henriette, ce que je n'aurais fait qu'à la dernière extrémité.

Qu'Albert se soit conduit comme un cuistre, c'est un point sur lequel nous sommes merveilleusement d'accord et là-dessus elle ne m'apprend rien, mais c'est sur Henriette qu'elle m'ouvre d'effroyables horizons. Du rapprochement d'un grand nombre de faits il résulte pour elle et elle arrive à m'en convaincre, que les idées folles qui ont germé dans la tête d'Henriette sont l'œuvre de Mme Barilher ; que celle-ci nous a tous enlacés dans un réseau d'intrigues dont le dénouement était le mariage de son fils et de ma sœur. Il faut que ce soit un serpent que cette femme là, elle avait séduit tout le monde à la maison, Henriette l'adore, mes frères n'en sortent pas, moi-même je commençais à tomber sous le charme mais, chose immense, mon père a l'intuition du danger. Il a remarqué les éloges bêtes que cette drôlesse lui faisait de son fils devant ma sœur, il a ouvert les yeux et les a fait ouvrir à Mme Mouillefarine.

L'ennemi est connu, donc vaincu à moitié. Le combat va s'engager : contre nous, nous avons Henriette, sans confiance avec sa mère, disposée à s'offenser de ses conseils. Albert et Georges qui sont à l'ennemi. Je ne sais encore leur complicité et à cet égard là il me monte des bouffées de colère : s'ils avaient rendu à Maurice⁵³ les mêmes services qu'ils demandaient pour Lucie !! Nous avons enfin Lucie qui ne peut que donner de mauvais conseils à ma sœur.

Pour nous nous avons la maîtresse de français, une Mme Dupré qu'Henriette aime beaucoup et qui paraît excellente ; l'abbé Bréhier, confesseur : c'est lui qui a engagé Mme Mouillefarine à m'exposer la situation ; nous avons enfin Melle Ollinger. Je ne l'aime guères mais il faut se servir de tout.

⁵³ Le fils Barilher

Le danger est que le chef de famille est au lit. Le danger est qu'Henriette est à Neuilly, livrée à Albert, à Lucie et à elle-même. Il est arrêté que je tiendrai la maison à Neuilly, qu'on en écartera Mme Barilher par tous les moyens, qu'on lui cachera le plus longtemps possible la maladie de mon père, qu'on ne lui laissera sous aucun prétexte emmener mes sœurs chez elle comme elle ne l'a que trop fait l'été dernier.

Et à cinq heures je vais dîner à Neuilly, porteur d'une lettre de Mme Mouillefarine pour sa fille ; c'est certainement ce qu'a fait de mieux Mme Mouillefarine, je la copierai à la fin du cahier si je puis l'avoir d'Henriette ⁵⁴; elle contient la recommandation de ne sortir qu'avec moi.

Me voila chef de famille. Il faut tâcher de rester confident et ami ; j'ai la vogue, mais si Henriette passe à Albert, tout est perdu, il faut éclater. Nous dînons tous quatre et le soir je me mets en frais pour amuser Amélie.

Neuilly, le samedi 26 octobre 1861

Mon père, près de qui j'accours ce matin, est d'une extrême faiblesse ; ayant été obligé de quitter un instant son lit, il a été pris d'une syncope et s'est évanoui aux bras de Mme Mouillefarine. Celle-ci est très inquiète, mon père est d'une pâleur horrible ; le médecin nous rassure d'autorité, il déclare qu'il est satisfait de cet état. Ce bon docteur Pilliot a une parole vive, franche, qui s'impose et qui calme. Toutefois ma journée se passe à aller de l'étude à son lit. Je vais dîner à Neuilly : notre petite république s'organise assez bien, je trouve confiance en haut, affection en bas. Les domestiques sont très convenables : la femme de chambre de Mme Mouillefarine est venue demander à Henriette la permission d'aller jusqu'au village. Henriette a gardé son sérieux à grand peine. Cette chère enfant, objet de mes sollicitations, me comble de tendresse. Elle est en ce moment bien à moi.

Neuilly, le dimanche 27 octobre 1861

Je viens à neuf heures à Paris avec mes deux sœurs. Mon père est plutôt mieux, il est très faible encore mais la tête est plus dégagée. Après déjeuner je mène mes sœurs à la messe, puis Mme Dupré se charge de les promener et de les amuser. Je vais au Quartier Latin voir De Mercier, j'ai quelques échanges de plantes à négocier avec lui ; je fais mes visites de pauvres. A quatre heures je viens prendre mes sœurs et je les ramène à Neuilly. Nous y dînons tous cinq. Georges a vu Maurice, nous ne serons pas longtemps avant d'avoir la Barilher aux trousses. On fait le bog d'Amélie : c'est un petit jeu de cartes qui amuse cette enfant et ne nous ennue pas. A 8h ½, heure de consigne, on l'envoie coucher ; la petite grogne après ce gouvernement provisoire qui ne possède pas le droit de sursis ; puis on cause ; Henriette vient s'asseoir à côté de moi sur le canapé, son bras autour de moi ; Albert écorche son piano. Et voici notre vie à Neuilly, en attendant.

Neuilly, le lundi 28 octobre 1861

Je reviens à 8h ½ à Paris ; mon père ne va pas mieux, le reste de congestion qui a résisté aux sangsues de samedi subsiste encore. Je suis préoccupé de cette tenacité, mon père continue à être d'une extrême faiblesse. Je dîne à Paris. Henriette a eu à Neuilly Mme Dupré, sa maîtresse ; celle-ci après lui avoir donné sa leçon de piano a du passer sa journée avec elle et tenir compagnie à la pauvre fille qui, du lit orthopédique où elle reste étendue durant de longues heures, a peu de distractions. La même Mme Dupré a ramené Henriette et Amélie dîner chez Mlle Hollinger⁵⁵. Albert y a dîné avec elles et moi je vais les rechercher, je les

⁵⁴ Copie de la lettre après le journal du 25 novembre.

⁵⁵ Encore un exemple de variance orthographique de nom propre : Ollinger, Olinger, Hollinger.

ramène à Neuilly. Je cause avec Henriette. J'apprends d'elle incidemment que Lucie est venue s'installer dans sa chambre où Mme Dupré était déjà et que tout aussitôt Albert quittant le salon est arrivé et y a passé tout le jour. Et je vois d'ici ce drôle étalant ses grâces de calicot et faisant devant sa sœur sa cour à cette jeune fille !

Neuilly, le mardi 29 octobre 1861

Mon père ne va pas mieux, l'embarras persiste. Nous subissons ce matin l'assaut de Mme Barilher qui arrive incidemment, comme ne sachant rien, ne sachant rien peut-être. C'est moi qui l'arrête et la reçois : je lui refuse bien entendu l'entrée intérieure, elle s'en va toute pleurante. Nous l'oublions devant de plus graves soucis : le docteur ordonne de nouvelles sangsues et cette fois aux tempes ; elles sont posées et je n'oublierai de longtemps la figure de mon pauvre père pâle, entourée de linges sanglants, sa voix altérée et affaiblie. La pauvre Mme Mouillefarine est bourelée d'angoisse, elle voit son mari gravement souffrant, elle voit à Neuilly Henriette seule, livrée à Albert, à Lucie, à Mme Barilher, et quand je lui propose d'y partir au milieu du jour, ce qui est fort simple de soi, elle éclate en larmes, en remerciements, en embrassements. Mon père me dit un adieu ému. Il est assurément inquiet de lui. Je vais à Neuilly où tout était calme. Le soir nous avons Mme Barilher : elle vient, ainsi que cela était prévu, offrir ses services, demander mes sœurs ; je suis très poli, mais froid et je la tiens à distance. Je reçois une lettre d'elle⁵⁶ une heure après où elle m'annonce que mon père sent le soulagement des sangsues et que sa tête se dégage.

Paris, le mercredi 30 octobre 1861

Mon père est en effet un peu mieux ce matin quoique encore affaibli. Ces quelques jours de maladie l'ont changé, défiguré totalement ; son visage et sa voix sont méconnaissables ; il reste inquiet de lui. Je suis obligé d'aller à un rendez-vous d'affaires à la Maison-Blanche.. Je n'en reviens qu'à trois heures et trouve mon père encore plus assombri. Il a demandé à voir l'abbé Brehier. Tous ces jours-ci il dictait des notes pour l'étude ; aujourd'hui il me fait prendre encore le crayon et le papier, mais les indications qu'il me dicte me serrent le cœur : c'est évidemment dans sa pensée des notes posthumes, il me dit et me fait écrire où sont telles et telles valeurs qu'on lui a déposées, à qui elles appartiennent. Il parle de la maison et me recommande d'en éloigner Mme Barilher comme si c'était moi qui dois prendre sa place. J'écoute et j'écris le cœur serré. La visite du médecin ne confirme que trop les déplorables idées qui m'assiègent. Le docteur n'est pas content, il trouve que la congestion ne se dissipe pas et demande une consultation. Le mot me bouleverse : c'est la ressource du médecin qui se voit sans arme contre le mal et ne songe plus qu'à couvrir sa responsabilité. Je pars à six heures chercher le Dr. Bouilhaud, il est à la campagne. Je retourne chez Pilliot chercher un autre nom de médecin consultant, je vais chez Rostan puis chez Trousseau. Je songe, en parcourant cette voie douloureuse, à ma soirée du onze janvier : c'est ainsi que j'ai été chercher le médecin puis le prêtre. Je me rappelle tous ces lamentables détails, pensant les voir revenir tous les uns après les autres, jusqu'à l'inévitable mort. Je vois ces deux douleurs passées à côté l'une de l'autre et moi, en une seule année, doublement orphelin.

Je trouve enfin Trousseau, j'obtiens de lui une heure de consultation pour demain ; je vais l'annoncer à Pilliot. Celui-ci me rassure un peu, il me proteste qu'il est sans inquiétude et qu'il n'a demandé une consultation que pour activer la guérison ; mais croit-on à cela ? Je rencontre Albert : mon absence de Neuilly y avait causé la plus affreuse angoisse. Albert en revient et y retourne avec des nouvelles : sa mère se mettant au lit chute d'inquiétude et de fatigue. Moi je vais trouver Coulon ; une heure auprès de cet ami si tendre et si viril me calme mieux que toute autre chose. Puis je rentre chez moi, brisé.

⁵⁶ Vu la suite de la phrase, « elle » désigne Mme Mouillefarine et non Mme Barilher.

Paris le jeudi 31 octobre 1861

L'abbé Bréhier est venu ce matin ; mon père attend avec préoccupation la consultation. Trousseau vient à 10h ½, la consultation est longue, nous sommes suspendus dans l'angoisse. Le résultat qu'ils nous annoncent est très rassurant : la fatigue du voyage a atteint la tête et le foie ; aujourd'hui la tête est dégagée et la congestion va se résoudre en jaunisse. Il n'y a donc aucune inquiétude à avoir et le mal ne demande plus que des soins et une lente convalescence. Quel immense soulagement. Je respire avec bonheur tout le jour, débarrassé d'un poids énorme. Mes idées prennent un autre cours et mes inquiétudes d'hier, si rapprochée par le temps, me paraissent séparées de moi par un abîme. Conformément au diagnostic du Dr Trousseau la jaunisse se déclare dans la journée. Cette maladie si peu grave, arrivant en cet instant où l'on avait tant craint, paraît presque comique. Mes sœurs dînent chez Melle Olinger, Mme Mouillefarine va coucher à Neuilly, moi je reste à Paris : je jouis du boulevard, du cigare, de la vie et je vais voir Georges Bourdon⁵⁷ que j'avais admirablement bousculé hier soir.

Neuilly, le vendredi 1^{er} novembre 1861

C'est la Toussaint. Je vais à la messe, je vais voir mon père : il a complètement cessé de s'inquiéter de lui, il a trouvé cette nuit un peu du sommeil qui le fuyait ; il est très bien. Je vais déjeuner chez Coulon, en tête à tête avec lui, c'est une bonne petite partie que je me suis ménagé hier, nous causons avec charme ; je vais chercher Georges au collège. Je passe ma journée chez moi ; nous dînons à Paris puis je vais avec Georges chercher mes sœurs qui ont dîné chez Melle Olinger pour les ramener à Neuilly. Nous nous réunissons dans la chambre de Georges, nous y allumons du feu puis, quand Henriette est couchée, nous y fumons comme des bandits. Mme Mouillefarine est bien entendu à Paris.

Neuilly, le samedi 2 novembre 1861

C'est un mieux décidé, une formidable résurrection, mon père a très bien dormi ; il se lève un peu, il mange. Je ne puis penser que je tremblais il y a deux jours pour sa vie. Je passe ma journée à l'étude. Mme Mouillefarine vient dîner à Neuilly.

Neuilly, le dimanche 3 novembre 1861

J'entends la messe à Neuilly, j'y déjeune, je vais chez moi empoisonner mes plantes d'Italie et à deux heures seulement je vais voir mon père. Il est très bien, il entre en pleine convalescence. A 4h ½ je ramène mes sœurs dîner à Neuilly avec Georges.

Neuilly, le lundi 4 octobre 1862 (*pour novembre 1861*)

Journée d'étude ; mon père mange, se lève, se promène dans l'appartement. Mme Mouillefarine dîne avec nous à Neuilly.

Neuilly, le mardi 5 octobre (*pour novembre*) 1861

Mon père est dans son cabinet avant l'heure où j'arrive à l'étude, et comme je lui fais remarquer tout content, il me dit que oui d'un air si aigre qu'il m'arrête tout court ma joie. Il commence à s'occuper d'affaires, il n'est nullement en l'état de le faire et sa convalescence, dont je me réjouissais hier, va, selon moi, beaucoup trop vite aujourd'hui. Je suis toute la journée au Palais : c'est un jour très gai que celui de la rentrée, on salue mille têtes amies, garnissant le tribunal hier désert. Mr Paul Denormandie reprend seulement aujourd'hui le Palais ; l'affreux accident qu'il a eu l'avait tout cet été privé de mémoire et lui avait rendu tout travail impossible. Je lui trouve encore je ne sais quoi de hagard et d'égaré qui est

⁵⁷ Lire Georges Coulon ?

inquiétant. Je vais voir Frémyn, causer avec lui de mes affaires qui n'avancent pas⁵⁸. Cet inventaire ne peut se terminer : mon oncle Albert ne livre aucune pièce. Frémyn m'engage à lui écrire une lettre qu'il puisse montrer à mon oncle. Je dîne à Paris avec Mme Mouillefarine et vais prendre mes sœurs qui dînent chez Melle Hollinger.

Neuilly, le mercredi 6 octobre (pour novembre) 1861

C'est aujourd'hui une journée atroce : mon père va errant du salon à son cabinet, pâle, les yeux encore brillants de fièvre ; il remue ses dossiers, renoue péniblement le fil de ses idées, s'irrite contre Prieur et contre moi : il demande compte de l'exécution d'ordres qu'il n'a pas donnés, il est d'une malveillance extrême. C'est la maladie bien évidemment, mais rien n'est plus amer que de mêler à la joie que donne son rétablissement le chagrin que cause des reproches immérités, irritants, et d'être reçu avec des paroles blessantes quand on arrive le cœur ouvert. Prieur, vieux serviteur hargneux et fidèle, le sent vivement et à plus forte raison moi. Je prends à l'étude un profond marasme qui me suit à Neuilly : c'est le dernier soir de mon « gouvernement provisoire » et Amélie que je n'enverrai plus coucher à 8h ½ en salue avec joie la fin.

Neuilly, le jeudi 7 novembre 1861

Mon père part aujourd'hui pour Neuilly et nous nous en sentons profondément soulagés ; toutefois il veut avant de partir mettre à flot ses affaires les plus sérieuses. Il reçoit Mr Restou, son confrère Dechambre avec qui il a une curieuse affaire dont je parlerai plus tard, d'autres clients encore. C'est une extrême imprudence, très effrayante pour l'avenir : il s'entête à nier le caractère de sa maladie et les soins qu'elle lui impose. A midi il part. Nous commençons à respirer car ce n'est en vérité pas une vie que celle qu'il nous a fait mener ces deux derniers jours. Nous avons un Palais agité, j'y vais avec Prieur : l'audience des saisies immobilières est une arène : nous avons à faire marcher l'un contre l'autre deux intérêts opposés, le surenchérisseur et le surenchéri, Coulon et Paureau, tous deux nos clients, et à faire lutter nos prête-noms Guedon et Cesselin. Guedon, fils d'un ami de mon père, est un avoué prêt, nom ordinaire de l'étude qui met un admirable dévouement à tout cela. Les biens vont de 9.000 f à 26.000. Toutefois mon père ne reste pas adjudicataire. Je lui apprends à Neuilly le résultat du combat. Je le trouve très bien. Le soir je fais de la botanique.

Paris, le vendredi 8 novembre 1861

Mon père est si bien que je décide de ne pas aller à Neuilly ce soir, sur sa prière. Je travaille à l'étude, je dîne au restaurant, je travaille un peu à l'étude, puis je vais à la Société Botanique. Il y avait quelque deux ans que je n'y avais mis les pieds. Je m'y ennue fort et c'est une dépense dont je prétends dégrever mon budget. Ce qui est bon, c'est que Tardieu, Bonnet, Gaudefroy etc assistent aux séances sans payer. Je vais chez les Jouaust après, serrer les mains de ces excellents compagnons que je n'avais qu'à peine vus depuis Milan. Ils reçoivent le vendredi. Il y avait Guelot, Denault, Ripault, quelques autres ; on a dit des horreurs, je ne sais si le ton a monté depuis les samedis de Coulon ou si mon goût s'est épuré mais, quoique j'aie ri, je suis sorti dégoûté, me promettant que les vendredis de Damase ne me verraient pas souvent.

Neuilly, le samedi 9 novembre 1861

Je reçois une lettre d'A.Decrais, nous avons correspondu toutes ces vacances. Je lui avais écrit de Milan sur la façon dont nous devrions répondre à Renault. Ajoutons à ce propos, ce que j'ai omis en son lieu, que j'ai écrit de Saillans à Renault une lettre surchauffée dans laquelle je

⁵⁸ Il s'agit de la succession de sa grand-mère Delacourtie.

lui exprimais qu'il était et devait être inconsolable ; que le travail seul étourdirait ses maux : toutes idées honnêtes qui ont dû le charmer. Je reviendrai sur ce curieux caractère

Actuellement je parle de Decrais, ordinairement le ton de ses lettres est sombre, le père est malade, la gêne est au logis ; mais ce qu'il m'écrit aujourd'hui est empreint d'un découragement profond : il a publié dans le Courrier de la Gironde un article sur Tocqueville qui, m'écrit-il, n'a pas eu le moindre succès. Il s'en inquiète, il s'en effraye, il avait cru jusqu'ici que c'était comme écrivain qu'il avait le plus de chances de succès. S'est-il trompé ? Il me demande sur ce point un franc avis. L'article, qui est joint à la lettre, est en effet sans intérêt et faiblement écrit. Je prends la plume avec un tout autre sentiment que celui qui m'a dicté mon épître à Renault et je lui écris une longue et franche lettre. Je lui dis que selon moi c'est comme orateur et non comme écrivain qu'il doit arriver et que sa parole a un charme irrésistible qui manque à son style. Je ne sais s'il me croira mais je ne pense pas que l'avenir me démente.

Au Palais. On fait la vente Restou. J'y rencontre Baradat. Je coupe court, par la chaleur de mon accueil, à toutes les récriminations que j'aurais eu contre ses étrangetés de l'été dernier. Il vient d'arriver d'Agen et cherche une étude

Je vais dîner à Neuilly avec Prieur. J'y trouve la désolation : mon père a voulu travailler, il a une petite rechute il est au lit avec la fièvre et la tête embarrassée. Nous passons tour à tour la soirée auprès de lui. Prieur joue avec Amélie, riant plus que l'enfant : il tourne à la ganache.

Neuilly, le dimanche 10 novembre 1861

Mon père est beaucoup mieux ce matin ; il n'a plus de fièvre, on ne lui mettra pas de sangsues. Je vais chez le docteur Pilliot lui dire qu'il n'ait point à se déranger. Je vais à la messe, je fais à De Mercey une visite botanique, nous négocions des échanges de plantes. De Mercey demeure rue Vavin, je vais en même temps voir ma tante Adèle ; à cinq heures je vais à Neuilly. Mon père est moins bien que ce matin, il s'est fatigué.

Neuilly, le lundi 11 novembre 1861

Mon père est très bien ce matin ; nous avons une journée de fort travail à l'étude. De retour à Neuilly je trouve mon père en proie à d'atroces douleurs d'entrailles, il brûle, il se croit empoisonné. L'inquiétude qui s'était éloignée de nous revient avec plus de violence. Je cours chez le médecin de Neuilly, monsieur Bequé. Celui-ci se trouve être un homme intelligent et de bonne tenue, il tranquillise mon père en lui disant qu'il a une irritation d'entrailles. La cause en est dans les purgations que Pilliot a employées comme dérivatif. L'inquiétude passée, les douleurs subsistent, elles sont abominables. Albert est en vain aller chercher une sœur garde-malade à Paris, il est décidé que nous allons lui en servir : il prend le premier quart et je me couche.

Neuilly, le mardi 12 novembre 1861

Albert m'éveille à 1h ½ du matin, je prends le service près de mon père, je suis une triste garde-malade, je montre une inexpérience totale sur la fixation du cataplasme et sais mal résister au sommeil. Je vais à Paris à l'heure de l'étude ; je suis un peu fatigué toute la journée. Je vais chez Mr Paul Fabre, l'ancien avocat à la Cour de Cassation. C'est un des hommes dont l'aspect m'a toujours le plus séduit. Je désirais vivement le connaître et en trouve une excellente occasion dans une grave affaire qu'il a envoyé à mon père. Mr Alphand, l'ingénieur du bois de Boulogne, attaque un Sr Chiche en réparation d'une mention injurieuse contenue dans un acte. Mr Chiche avait été l'ami d'Alphand et était resté son débiteur, il avait

des droits plus ou moins éventuels dans des terrains de la plaine de Passy. En cédant ces droits à une tierce personne, un sieur Lopez, il a exprimé dans l'acte qu'il en abandonnait seulement 5/6^{ème}, le 6^{ème} restant étant la propriété de Mr Alphand. Cet acte a été signifié et lu dans un procès où Chiche était demandeur. Or ce Chiche est un spéculateur en terrain, Alphand avait précisément la plaine de Passy dans son service : les conséquences de cette énonciation se voient de reste. Paul Fabre prétend, évidemment avec sincérité, que cette allégation est une odieuse calomnie. J'avoue que je fais mes réserves. Ce qui est certain c'est que l'administration supérieure s'est saisie de l'affaire et a forcé Alphand à faire le procès. Ce sera très délicat à conduire, car on ne sait ce que Chiche a entre les mains et il faut le ménager. Paul Fabre, trop convaincu, ne sent pas cela et veut casser les vitres. Je sers d'intermédiaire entre mon père et lui.

Prieur vient dîner à Neuilly avec moi ; mon père souffre encore, mais moins. Je le veille jusqu'à une heure ; veiller est exagérer, car il n'a pas besoin de moi, je suis éreinté et je sommeille un peu sur son canapé. A une heure Albert vient me relever.

Neuilly, le mercredi treize novembre 1861

A cet anniversaire⁵⁹, pour la première fois je suis seul à prier ; ma solitude m'est toujours bien amère mais il y a des jours où elle m'apparaît plus sombre, aujourd'hui est un de ces jours. Je vais à la messe et je prie pour mes deux mères.

Je vais au Palais entendre avec Paul Fabre les plaidoiries d'une affaire connexe avec l'affaire Alphand. A Neuilly mon père est mieux ; il a une sœur et je me repose.

Neuilly, le jeudi 14 novembre 1861

Etude. Je suis d'un conseil de famille pour faire mainlevée d'un conseil judiciaire au fils Lortias, puis je trouve à l'étude Daunay, un ennuyeux personnage, un ancien huissier qui cette fois est hors de lui. Il m'annonce que son affaire a été plaidée, puis mise en délibéré, sans que son avocat ait pu plaider faute que nous lui ayons envoyé le dossier, qu'il y va de sa fortune, de cent mille francs, qu'il rendra mon père responsable ! Je prends l'émotion à mon tour et cours au Palais. Je vois sur le plumitif du greffe que la cause a été remise à 8^{ème} et reviens avec une belle rage contre M^o Daunay. A Neuilly mon père souffre toujours ; son état n'est pas inquiétant, bien loin de là, la souffrance a cela de bon qu'elle lui ôte la liberté d'esprit nécessaire pour travailler et ne lui permet pas par conséquent de fatiguer son cerveau si profondément ébranlé, mais il souffre terriblement et est irrité par la douleur. Je travaille dans ma chambre, j'y allume du feu et Henriette y vient causer jusqu'à 9h ½. Disons à ce propos que Mme Barilher est venue à Neuilly, qu'elle a enfin vu mon père : elle a renouvelé ses offres de service, mon père lui a refusé très sèchement de lui confier mes sœurs, en ajoutant que bien des imprudences avaient été commises, que son état de santé ne lui permettait pas actuellement d'explications à ce sujet mais qu'il les lui offrirait plus tard. Mme Barilher a changé de couleur et s'est tue. Espérons qu'elle se le tiendra pour dit.

Neuilly, le vendredi 15 novembre 1861

Et cet animal de Daunay qui vient ce matin à l'étude, il prétend recommencer sa litanie. Pour cette fois je soulage mon cœur et lui touche quelques mots sentis. Il ne causera plus avec moi des heures entières, comme il le faisait.

Le soir je trouve mon père mieux, mais s'occupant de l'étude avec d'autant plus d'inquiétude qu'il en est plus éloigné. Il y a demain une adjudication qui intéresse notre voisin Mr

⁵⁹ Sa mère Louise Delacourtie est morte à 19 ans le 13 novembre 1839

Armengaud, il lui manque des renseignements, j'ai mal compris ses ordres à ce sujet ou il les a mal expliqués, toujours est-il qu'il entre dans la colère la plus furieuse et la plus folle que je lui aie jamais vue. Je perds la tête dans ces cas là, comme Prieur.

Neuilly, le samedi 16 novembre 1861

J'ai un rhume naissant à qui le trajet de Neuilly ne vaut rien, il tombe de la neige fondue et je patauge. Je me tiens confiné tous le jour à Neuilly, buvant de la tisane, mais à trois heures force est bien que j'aille à un rendez-vous chez Ragot, le notaire de La Villette. Je n'en sors qu'à six heures, dans la brume et dans la boue. Quand j'arrive à Neuilly le rhume est complet ; mon père est mieux ; je me couche à 8h.

Neuilly, le dimanche 17 novembre 1861

Je me lève à dix heures et vais à la messe à Paris. Je vais voir Mr Paul Fabre, nous lançons demain la demande Alphan. Je vais voir de Mercey que je ne trouve pas, puis Collin. Je dîne chez ma tante Emilie. J'ai un rhume intense, je tousse à éclater. J'ai mené tous ces temps-ci une vie assez dure. Il me faut encore aller ce soir chercher mes sœurs chez Melle Hollinger.

Neuilly, le lundi 18 novembre 1861

Rhume accru, toux, oppression. Je me lève à onze heures, je m'abreuve de tisane et reste à Neuilly tous le jour.

Neuilly, le mardi 19 novembre 1861

Je me décide également à rester à Neuilly, je m'occupe de mon herbier, comme hier.

Paris, le mercredi 20 novembre 1861

Je vais à une heure à l'étude. Je vais consulter le docteur Chanut. Je dîne et je me couche à Paris pour éviter mon affreux rhume le voyage de Neuilly.

Neuilly, le jeudi 21 novembre 1861

Travail à l'étude. Rhume. Je reviens dîner à Neuilly.

Paris, le vendredi 22 novembre 1861

Decrais vient me voir ce matin, il est arrivé de Bergerac chez Mr Alexandre ces jours-ci. Il se décide à consommer une immolation dont ces lettres m'avaient déjà parlé. Son père tenait une agence d'assurances ; l'état de santé de celui-ci le rend incapable de tout travail : l'agence périclité entre ses mains, une inspection aurait pour résultat de la lui enlever et de laisser la famille sans pain. Decrais se sacrifie, il renonce quant à présent à sa carrière d'avocat et va s'offrir à la Compagnie pour remplacer son père dans l'agence. C'est héroïque, car si jamais la carrière d'avocat a pu s'ouvrir belle devant quelqu'un, c'est bien devant lui. Il la brise cependant, avec douleur mais avec fermeté. Il est en instance pour se faire nommer et a vu le directeur de la Compagnie qui paraît très bien disposé.

Je passe ma journée à l'étude et à une expertise au boulevard du Prince-Eugène. Je dîne chez Chaubin en famille : ce n'est pas que Mr Chaubin soit beaucoup plus drôle ce soir qu'à l'ordinaire et en général ses plaisanteries sont fort peu de mon goût, mais ce soir, en homme sérieux depuis trois semaines, je ris comme un fou. Decrais vient le soir. Rhume atroce.

Neuilly, le samedi 23 novembre 1861

Etude, visite à Chanut. Je vais à cinq heures à Neuilly. Albert a pris un rhume comme moi et nous passons la soirée à boire de la tisane. Ma chambre où je fais un grand feu est transformée

en infirmerie sous la direction d'Henriette et de la sœur garde-malade dont l'emploi auprès de mon père devient une sinécure.

Neuilly, le dimanche 24 novembre 1861

Albert et moi, décidés à en finir, restons la moitié de la journée au lit, sous quatre couvertures, absorbant des laits de poule et suant au mieux. Nous gardons la maison le reste du jour et buvons de la tisane. Je fais de la botanique. Cette maison est en désarroi, pleine d'aigreur, de division. Mes frères sont, lorsque mon père n'est pas là, insolents comme des cuistres avec leur mère. Georges dit des grossièretés, Albert procède par des allusions accompagnées de sourires bêtes. On sent l'influence : l'un et l'autre vont se retremper auprès de Maurice Barilher. Mme Mouillefarine qui n'a pas le cœur de les mettre à la porte est triste, blessée, aigre ; mon père se fâche tout rouge contre Georges ; Henriette prend le parti de celui-ci ; ma position est très tendue, il est grandement temps que cela finisse. A coup sûr je quitte Neuilly avec la plus grande joie, mon père ni moi n'y reviendrons plus. Mme Mouillefarine y reste encore une semaine pour ses derniers rangements.

Paris, le lundi 25 novembre 1861

Mon père revient à onze heures à Paris avec la sœur garde-malade. Il ne travaille pas : nous avons une grave conversation sur l'état de la maison tel que je l'exposais hier. Quelques points en ressortent : nécessité d'en finir avec Mme Barilher, difficulté sur la conduite à tenir avec les jeunes gens. Les mettra-t-on au courant ? Nécessité de rendre à l'avenir la maison plus gaie à Henriette. Mon père m'a dans tout ceci témoigné une grande confiance ; le dernier point est un triomphe.

Je vais à la Conférence La Bruyère : c'est la 2^{ème} séance, mon rhume m'avait empêché d'assister à la première ; du reste je ne fais que passer, je vais donner ma démission. La La Bruyère va mal, je n'y parlerai jamais bien, après mon Faust, et je pense tirer plus de profit d'une seconde conférence de droit.

Je vais faire une bonne causerie chez Baradat et nous sommes d'accord sur quelques points, à savoir que nous nous ennuyons fort, que la vie de garçon est la plus sotte du monde et qu'il faudrait nous marier dans le plus bref délai.

Lettre à Henriette (Journal du 25 8bre)⁶⁰

Ma bonne Henriette. Je pense que tu es anxieuse de savoir des nouvelles de père, et qu'il te sera agréable d'en avoir de suite. Ton pauvre père cette fois est malade, une congestion cérébrale mêlée d'un mouvement de bile qui entretient une fièvre tenace ; il a perdu connaissance hier pour une garde-robe et chaque fois cela se renouvelle. Il faut que j'aie les yeux sur lui et du vinaigre tout prêt. Ce sera long. Il te faut du courage, ma pauvre fille, pour rester loin de nous, seule avec ta sœur, ne pas sortir avec d'autre personne qu'Edmond, pas même pour aller en face. Tu comprends que n'étant pas là auprès de toi pour te permettre des allées et venues, elles seraient remarquées et les réflexions ne tarderaient pas à se faire entendre. On dirait « Melle Henriette profite de l'absence de sa mère pour sortir » et ce serait d'un très mauvais effet pour toi. C'est un temps d'épreuves, ma pauvre enfant. Nous la subirons chacune séparément, avec courage, mais je suis sûre que nous serons réunies dans la

⁶⁰ Il s'agit de la lettre de madame Mouillefarine à sa fille Henriette évoquée dans le Journal du 25 octobre et retranscrite par Edmond avec l'accord de sa sœur.

même intention de prier Dieu pour abrégé les souffrances de notre pauvre père et mari et pour lui demander aussi de la faire tourner au profit de son salut. Car les maladies sont des épreuves.

Adieu, ma chère fille embrasse ta petite sœur pour moi, fais lui comprendre qu'il faut prier pour père, que le bon Dieu exauce la prière des petits enfants. Je t'embrasse de tout mon cœur.

(suit une page blanche, correspondant à la fin d'un cahier manuscrit et à l'ouverture d'un nouveau)

Paris, le mardi 26 novembre 1861

A l'étude mon père travaille avec assez de modération. Pendant que je suis au Palais ne voit-il pas Mme Barilher qui lui arrive, toute emmiellée. Cette femme là a un aplomb d'enfer pour reparaitre sitôt après la bourrade qu'elle a reçu ; il faut dire que si nos soupçons sont justes, elle joue sa grande partie et peut brûler ses vaisseaux. A coup sûr, c'est à la malheure qu'elle est venue aujourd'hui. Mon père s'ouvre le cœur. Il lui dit tout ce qu'il pense d'elle. Il a dû avec sa colère, avec son irritation malade, être effroyablement brutal. Mme Barilher a crié, pleuré, nié, demandé qu'on interrogeat l'enfant ! Est-ce assez indigne, ce trait de Parthe. Bref elle est partie, finalement pulvérisée : c'est fini, et je déclare qu'il était temps. Non que mon père veuille rompre avec elle : il décide, fort sagement, qu'il faut en éviter l'apparence et rester sur le pied de la politesse.

Travail à l'étude et chez moi.

Paris, le mercredi 27 novembre 1861

Dimanche soir, dans les aigreurs qui assiègent la maison, Mme Mouillefarine avait décidé qu'on n'enverrait pas chercher Georges jeudi au collège où il y a sortie. Elle faisait là preuve de son manque de tact habituel et se sentira toute sa vie d'avoir été pion. J'avais fait tous mes efforts auprès de mon père pour faire disparaître cette retenue supplémentaire. Mon père, assez irrité des insolences de Georges, avait exigé que celui-ci lui écrive une lettre d'excuse. Georges à qui j'ai écrit à ce sujet m'envoie deux lettres, l'une pour mon père, l'autre pour moi. Je transcris des passages assez curieux de la sienne « toutes ces choses viennent des médisances et des calomnies de certaines personnes qui cherchent à nous brouiller les uns avec les autres. Notre maison devient intolérable par cela ; mes amis, on cherche par tous les moyens possibles à me faire rompre avec eux » suit un long et tendre éloge de Maurice Barilher ; les certaines personnes sus énoncées sont les demoiselles Olinger, que pour moi je n'aime guères et qui à ma connaissance personnelle m'ont desservi auprès de mon père. Il a bien fallu s'en servir cependant ces temps-ci. Travail tout le jour.

Paris, le jeudi 28 novembre 1861

Travail à l'étude, mon père me dicte des notes : nous avons une lutte avec le receveur du Palais. Mme Restou a racheté son immeuble et il veut lui faire payer des droits de mutation. Le soir, bonne soirée avec Decrais chez Baradat. Renault nous manque, il est plus lancé que jamais : le voilà secrétaire d'Hébert⁶¹. A ce propos disons que je l'ai vu l'autre jour au Palais, qu'il a été charmant comme toujours, mais sans aucune mémoire des phrases de sa lettre de

⁶¹ Avocat et homme politique orléaniste.

Milan. J'évitais le sujet, il y est venu de lui-même et a enveloppé toute l'affaire dans un grand soupir résigné qui servit de transition pour passer à d'autres sujets. Admirable sujet d'étude que ce Léon Renault : c'est l'amplification française faite homme, il ne croit à rien, mais se grisant de sa propre voix, il trouve la conviction à la fin de sa propre phrase, pour un peu longue que soit celle-ci. Souple, très séduisant, susceptible d'une grande puissance de travail, je lui crois un grand avenir.

Paris, le vendredi 29 novembre 1861

Au Palais nous gagnons la bataille Restou : le receveur qui avait résisté aux atteintes combinées d'un clerc de l'étude Desprez et moi, plie devant une note de mon père. Le soir je vais un moment à la soirée des Jouaust : leur monde me déplaît décidément.

Paris, le samedi 30 novembre 1861

Etude. C'est la dernière soirée que je dois passer avec Decrais et nous faisons un pèlerinage lointain : nous allons au théâtre Beaumarchais, nous voulions voir l'Hamlet d'Alexandre Dumas⁶² joué par Rouvière. Je ne connaissais pas Rouvière, c'est, à ce qu'on m'a dit, un comédien fantasque et inégal, mais pour l'avoir vu ce soir je le tiens grand acteur. Il passe admirablement de la mélancolie à la folie, sa folie est un spleen parfaitement joué, la fatigue que lui causent Polonius, Rosencrantz, les vers des nuages et de la flûte sont excellemment dits ; il est tragique à la scène du duel. Nous avons été très contents, la pièce est très romantique mais pas mal faite ; quant aux costumes, aux décors, aux autres acteurs, à l'assemblée, c'est d'une pauvreté invraisemblable.

Decrais et moi allons finir la soirée au Grand Balcon et prendre un peu de jambon et de bière. Je jouis là de Decrais durant une heure : sa conversation est charmante, il parle avec amour des choses littéraires et les fait comprendre. Esprit de trempe éminemment féminine, il a un sens exquis des choses délicates et tendres. Nous parlons amour, mariage. Depuis quelques temps toute conversation avec certains de mes amis arrive là par une pente fatale. Ce mot de mariage exerce sur ma virginité des influences enivrantes. Je suis un grand fou, j'ai trois ans à attendre avant de songer à la pratique, mais un peu de théorie ne saurait nuire.

Paris, le dimanche 1^{er} décembre 1861

Je vais à la messe et à la Conférence de Saint-Médard dont la maladie de mon père m'avait éloigné. A onze heures à lieu chez Foyot⁶³ le déjeuner annuel de rentrée de la conférence Tronchet. La Tronchet a quarante membres, chacun a reçu sa lettre d'invitation, il arrive ... Renault et moi. Nous trouvons la mystification excellente, tout de suite nous nous faisons servir le déjeuner et festoyons pour nos trente-huit confrères. Renault est charmant ainsi ; je jouis de lui comme j'ai joui hier soir de Decrais, mais cet étourdi là me raconte avec expansion ses vacances, la beauté du lac, la conversation d'Edgar Quinet et de Michelet. « Jamais je n'ai été plus heureux, ces deux mois ont passé comme un jour ». Je pensais à la lettre de Milan et je riais sous cape. Je me revoyais dans le bureau de poste lisant avec émotion et me demandant s'il n'était pas de mon devoir de repasser les Alpes pour le consoler. Le banquier !!

Je visite mes pauvres, je vais voir ma tante Adèle, je dîne avec mon père et la sœur garde-malade et passe la soirée chez moi, au coin de mon feu.

Paris, le lundi 2 décembre 1861

⁶² Il s'agit de la pièce de Shakespeare, adaptée en français par Dumas.

⁶³ Grand restaurant rue de Tournon.

Je vais à une expertise à Vanves, dans un curieux établissement appelé la Tour Malakoff que nous avons vendue l'an dernier ; j'y vois arriver mon père : il reprend avec bonheur toutes ses fonctions. Travail le soir à l'étude. Mme Mouillefarine et mes sœurs arrivent de Neuilly⁶⁴.

Paris, le mardi 3 décembre 1861

La maladie de mon père ne m'a guères permis de chercher des appartements pour Mr Eymieu ; aujourd'hui, me sentant presser par l'échéance, je vais prendre Paul Bonnet, victime soumise, et nous battons ensemble les hôtels garnis de son quartier puis (tout est vain dans la sagesse humaine) je trouve en rentrant sa carte chez moi. 5 rue du Luxembourg. J'y cours après dîner : mon homme est sorti, mais je connais ses mœurs et je le trouve en arrêt devant les photographies du boulevard. Il est à Paris depuis huit jours, il a trouvé tout seul un appartement ; il a même, entre nous, joliment fait ; sa femme qu'il a laissée à Dijon arrive ce soir.

Je vais à la séance d'ouverture de la Tronchet nous sommes treize membres ; malgré ce petit nombre Testu dégage un large discours d'ouverture, long aussi et d'un parfait ridicule. On nomme Robin président. Le reste des élections est tumultueux, Baradat fait une scène ridicule. On lui donnait quelques voix pour la vice-présidence ; il déclare qu'il donnera sa démission de la Conférence si on le nomme du bureau, il prend son chapeau et s'en va avec cet âne de Barreme qui trouve drôle de l'imiter. Réaction, on prend des victimes, Toussaint vice-président, moi secrétaire et Guerrier trésorier. Je crains fort la dislocation de cette pauvre Tronchet, qui m'a été si chère.

Paris, le mercredi 4 décembre 1861

Mon père nous fait passer à l'étude une journée abrutissante. Nous avons comme troisième clerc Bachelot, un paresseux complet, bouffon ennuyeux et qui fait pâmer Prieur de rire. Le soir après dîner je cours faire à Mme Eymieu ma petite visite de joyeux avènement, puis je vais à la Conférence Demante à laquelle je me suis fait présenter pour remplacer la Labruyère. C'est la Conférence de droit fondée dans l'année antérieure à la nôtre. J'y connais beaucoup de monde, Charlier, le président actuel, Thureau, Desjardins, Dubois, Jolivard, mon cousin Georges, etc. On y fait les élections, c'est de meilleur ton que chez nous et les fonctions du bureau sont, sinon briguées, au moins accueillies avec convenance. Dubois est nommé président. On n'échappe pas aux discours, discours du président sortant, discours du président élu. Celui-là est ému, un peu long mais charmant y compris un petit passage qui m'est personnel : un coup d'encensoir ne cogne jamais.

Paris, le jeudi 5 décembre 1861

Etude, travail le soir.

Paris, le vendredi 6 décembre 1861

Etude. Après le travail du soir je vais chez Du Parquet ; il a un herbier fort riche mais dans un désordre complet, il est convenu que nous devons le ranger cet hiver et ce soir Tardieu et Gaudefroy sont à l'œuvre.

Paris, le samedi 7 décembre 1861

Etude. Le soir la famille au complet va voir *la prise de Pékin* : c'est un plaisir depuis longtemps promis et les billets étaient retenus la veille du jour où mon père était tombé malade. Mes sœurs s'amusent et nous ne nous ennuyons pas : il y a de très beaux ballets, une merveilleuse richesse de costumes, un décor des glaces qui est pour beaucoup dans le succès

⁶⁴ Comme chaque année le couple Mouillefarine ferme Neuilly et prend ses quartiers d'hiver à Paris

de la pièce. Et quant à la pièce en elle-même, elle est curieuse. C'est un de ces drames populaires et militaires auxquels on prétend que collabore Mr Mocquard. Il y a un premier acte entièrement didactique, où l'on apprend au public ce que c'est que l'œuvre de la Ste-Enfance et aussi les mœurs de la Chine et les causes de la guerre⁶⁵. Il y a un rôle d'Anglais mal joué, mais très réussi et dont j'ai retrouvé le type dans certains articles de la Revue des Deux-Mondes sur Mr Russel, le correspondant militaire du Times « a pen of war ». Mon père, un peu fatigué, s'en va avant la fin.

[Collée en marge une coupure de presse annonçant *La Prise de Pékin* d'A. d'Ennery au Théâtre Impérial du Cirque, avec la distribution.]

Paris, le dimanche 8 Xbre 1861

Messe. Conférence. Je vais déjeuner avec De Mercey. Je finis la négociation de mes échanges avec De Mercey, puis je vais faire de la botanique chez Du Parquet. Après dîner je vais voir Mme Eymieu ; elle est maintenant installée, au coin de son feu, heureuse et gaie : Emmanuel gazouille autour de nous, nous causons ou plutôt je l'écoute. Son mari rentre et me retient encore, et la soirée s'écoule charmante. Leur présence à Paris va embellir mon hiver et mettre un peu d'intimité dans ma vie : c'est ce qui me manque le plus.

Paris, le lundi 9 Xbre 1861

Travail à l'étude ; mon père est d'une humeur atroce. Le soir je vais voir Coulon pour me remettre.

Paris, le mardi 10 décembre 1861

Au Palais je gagne un assez joli référé pour faire vendre du charbon à des mariniers. Je vais à la Conférence Tronchet le soir ; il y a vingt membres présents, deux questions sont plaidées, on conçoit quelque espoir de consolidation. Robin, le nouveau président, prend la chose fort à cœur.

Paris, le mercredi 11 décembre 1861

Etude. Il se vérifie de plus en plus que l'ami Bachelot est une énorme cancre. Le bon de l'affaire est que Mr Devin son mentor l'a présenté à mon père comme un successeur futur. Mon père s'est occupé de lui dans les premiers jours, au désespoir de Bachelot qui se voyait accablé d'ouvrage. Mon père a perdu ses illusions et Bachelot repose dans la paix du mépris.

Je dîne chez Emile avec un jeune avocat cousin à lui, très aimable, Adolphe Guillot. Le dîner pris, après le café, les liqueurs et la conversation nous traversons confortablement la rue et allons nous asseoir dans une loge au Gymnase. C'est une amabilité du propriétaire et cette façon aristocratique a son mérite. La première pièce n'est pas très bonne ; ma tante et ma cousine arrivent pour la seconde qui est une des plus amusantes que j'aie vues au théâtre. La troupe du Gymnase est excellente. J'ai ri comme un bienheureux.

[Collée en marge, une coupure de presse annonçant *La vie indépendante*, comédie de N.Fournier et Alphonse, et *La poudre aux yeux*, comédie de Labiche et Martin, avec la distribution.]

Paris, le jeudi 12 décembre 1861

Etude. Le soir je fais toilette et vais me casser le nez à la porte de Rivolet qui ne reçoit pas ce jeudi-là : il n'y a rien de si sot que ces mystifications.

⁶⁵ La prise de Pékin par des troupes européennes et le sac du Palais d'Eté sont très récents (automne 1860)

Ecrivons ici avec bonheur le dénouement suave et charmant des intrigues Barilher : ce sera je pense un des souvenirs les plus chéris de ma jeunesse.

Un des moyens de séduction de cet affreux petit bonhomme était de faire des chaînes et des cœurs au canif avec des noyaux de cerise ; il s'était même fait avec ces procédés une épingle de cravate où s'entrelaçaient certaines initiales, que j'ai eu souvent envie de lui jeter au nez. Bref ma sœur portait à sa montre un cœur, une ancre et une croix de cette ingénieuse fabrication. Je les lui avais demandés dans le temps d'un air demi rieur, demi tendre, sans insister jamais, et je m'étais bien gardé d'en ouvrir la bouche dans les derniers temps. Ce soir ma sœur, en me reconduisant à la porte dans l'obscurité pour me donner son tendre baiser de tous les soirs, m'a glissé dans la main une boîte et une lettre. La boîte contenait les chaînes et les attributs. Voici la lettre

Cher frère, j'ai peur que tu ne jettes le cœur que je t'ai donné parce que ce n'est pas moi qui l'ai fait pour ne voir que mon cœur que je t'offre quoique tu le possèdes depuis longtemps. Il ne m'a pas coûté de te le donner car j'ai vu qu'elle (sic) plaisir il te faisait et je sais pourquoi car quand on aime beaucoup son frère on devine la moitié de ses pensées. Je suis prête à te donner tout ce qui vient de lui, si tu le désires tu n'as qu'à me le dire et je le ferai car je n'y tiens plus. J'aurais du te le donner, ce cœur, quand tu me l'as demandé, mais que veux-tu j'étais une petite folle, mais maintenant je suis plus raisonnable, aussi je t'offre tout et te prie de l'accepter, car je ne puis m'empêcher de penser quelques fois à lui en voyant ses breloques.

Ce que je fais en ce moment je le fais parce que je sais que cela est bien et je dois de le savoir à une personne qui ayant connu ma folie m'a fait entrer la raison dans la tête aussi je l'aime beaucoup sans que cela retrancha rien à l'affection que je te porte
Ta sœur qui te chérit. H.M.

Voici la lettre. Cette précieuse personnes est je crois Mme Dupré.

Paris, le vendredi 13 décembre 1861

Etude matin et soir, mon père est de meilleure humeur, la situation se détend

Paris, le samedi 14 décembre 1861

Journée d'étude. Je vais dîner chez Mme Eymieu ; elle est installée dans un charmant appartement meublé rue de Luxembourg. Nous devons aller au spectacle, son mari se sent trop souffrant de la gorge. Nous passons la soirée tous trois dans le calme à causer. Puis j'ai une nuit qui me ramène de trois ans en arrière au temps de nos plaisanteries bruyantes, des samedis de Coulon. Emile reçoit. Lacoudrays est en but à toutes les scies les plus effroyables : ceci est le pain quotidien. Le dénouement seul fut beau et sortit de l'ornière. A minuit l'on s'en va, Lacoudrays un peu agacé se plaint qu'on lui donne des coups de canne dans son chapeau, il veut nous quitter et arrête une voiture. Aussitôt on entoure la voiture, entrant par une portière et sortant par l'autre, en cortège. La voiture finit par partir. Darlu est grans alors, il s'élance dans une course effrénée, se pend à la portière et l'ouvre. Lacoudrays se précipite pour fermer la portière, déjà Darlu a fait le tour, il ouvre l'autre et lance un coup de canne sur les doigts d'Anatole. Le cocher fouette ses chevaux, Darlu redouble de vitesse, ils s'en vont au loin confondus dans un même groupe, on distingue Darlu qui voltige et l'on entend un bruit régulier de portières refermées. Nous courrons tous d'un peu loin, et cela du Gymnase aux Variétés

Egayées par ce préliminaire nous allons au passage de l'Opéra. C'est le premier bal, il y a foule à l'entrée, on ramasse des amis et on va faire chez Chauveau un majestueux souper. Les convives sont Emile, Guillot et Lescot ses deux cousins, Guiffrey, Ripault, Renault et moi. Ripault est exquis de feu et d'entrain. On rentre se coucher sur les quatre heures.

Paris, le dimanche 15 décembre 1861

Messe, conférence, visite de pauvres. Je rentre travailler. Je vais voir Renault. Baradat devait venir chez lui et n'y vient pas. Puis je vais chez Lacoudrays : il était convenu d'hier soir qu'on lui ferait une visite solennelle.⁶⁶, en tant que blessés de sa rupture et de son départ précipité ; par malheur Emile seul vient au rendez-vous et l'effet est en partie manqué.

Je vais dîner chez Mme Gratiot. Je lui ai fait visite l'autre jour et elle m'a invité. J'ai très peu vu Georges tout cet été, néanmoins on me reçoit fort bien. C'est une excellente personne, assez sotte. Georges est tout rond. Le père me va moins, j'en ai peur, comme de Mr Chaulin ; quant à Melle Alice, elle prend quinze ans et est assez jolie fille. Elle est toute frêle, toute mignonne encore quoiqu'elle ait grandi, d'admirables cheveux blonds, assez de finesse. Le soir il y a causerie jusqu'à 10h. Georges me reconduit et il nous prend l'idée d'entrer pour vingt sous à l'amphithéâtre des Français. On joue *Adrienne Lecouvreur*. Quels souvenirs ! Je n'ai pas voulu voir le dernier acte ; après il y a un proverbe assez gai de Léon Gozlan, *La Pluie et le Beau Temps*. Mme Plessy le joue fort bien.

Paris, le lundi 16 décembre 1861

Etude ; étude le soir ; mon père est charmant pour moi.

Paris, le mardi 17 décembre 1861

Etude. A la Conférence Tronchet on plaide deux questions. Testu parle fort bien, il n'a rien d'aimable, mais il est susceptible de force et d'autorité.

Paris, le mercredi 18 décembre 1861

Je fais des courses et un Palais des plus fatigants. Renault est avocat dans une affaire d'assistance judiciaire à nous ; il s'agit d'une femme qui a eu le bras pris par une machine. Je vais voir les lieux avec mon père, si bien que le soir, à la Demante, je dors sans interruption dans un fauteuil de conseiller de la 4^{ème} Chambre, pendant que Bonnet et Desjardins s'évertuent à l'envi sur un projet de loi destiné à reconstituer l'enseignement en France pour le droit. J'en ai rêvé, mais c'est tout.

Paris, le jeudi 19 décembre 1862 (pour 1861)

Etude. Mr Alexandre Muller y vient et me donne les plus tristes nouvelles de Decrais. Son sacrifice a été indignement méconnu : son père lui a dit qu'il venait lui voler sa place et l'a presque chassé de chez lui ; c'est le délire d'un cerveau malade, mais ce qui est trois fois plus infâme c'est que le directeur de la Compagnie, à Paris, a conçu et a émis la même idée. Decrais aurait exagéré l'état de souffrance de son père pour se faire donner sa place. En cet état, l'histoire est à mettre dans un livre. A-t-on jamais vu l'ingratitude et l'insulte plus conformes plus parallèles au dévouement ? Decrais, abreuvé de dégoûts, va probablement revenir et cette espérance me console.

Mr Flocque⁶⁷ plaide pour l'étude une grande affaire Aumassip, une question de captation de testament. Il fait preuve de grand talent.

⁶⁶ Il écrit toujours ce mot avec mn, l'ancienne orthographe.

⁶⁷ Nom en partie effacé.

Paris, le vendredi 20 décembre 1862 (*pour 1861*)

Etude. Je vais voir Mme Eymieu et la trouve qui m'écrivait : son mari est parti hier pour Saillans, une première dépêche télégraphique lu a annoncé que son père était mourant, une seconde qu'il était mieux, il est parti cependant et Marie vient de recevoir une lettre où on lui dit que Mr Eymieu le père a eu une très violente attaque d'apoplexie. Son mari court les chemins par le grand froid qu'il fait souffrant de la gorge, elle se sent toute seule, toute peureuse à Paris. Ils y étaient venus pour s'amuser. La lettre qu'elle m'écrivait était toute aimable, elle me recommandait son veuvage. Il est convenu qu'elle acceptera mon bras pour la promenade.

Je vais le soir chez Mme Denormandie.

Paris, le samedi 21 décembre 1861

Etude. J'y travaille même le soir, quoique la soirée du samedi soit le privilège des clercs. Je finis avec mon père un travail aride. J'en suis tout morose. Je vais voir Renault causer avec lui de notre affaire d'assistance, je rentre chez moi et y passe ma soirée engourdi dans une mélancolie profonde. J'ignorais ces spleens là au temps passé : j'étais joyeux par moi-même aujourd'hui il me faut le plaisir qui me sorte de moi et quand, un samedi, l'approche de Noël me fait supprimer le spectacle, je me trouve au coin de mon feu, rêvant et pleurant à demi⁶⁸.

Paris, le dimanche 22 décembre 1861

Je vais ce matin voir Duvergier de Hauranne qui vient d'arriver de ses terres, charmant et aimable ami que j'ai grand plaisir à revoir. Emmanuel dont on essaiera vainement de faire un homme politique est la grâce et la douceur même, il séduit par son amitié et, le dirais-je, sa candeur. Après déjeuner je vais voir Renault pour notre affaire. Je vais voir Mme Eymieu que je ne trouve pas ; Mme Coulon ; Mme Chaulin. Celle-ci tousse comme une malheureuse, j'ai mon second rhume de l'hiver : pourquoi n'irait-on pas ensemble à Cauterets ? Et Coulon l'autre jour me proposait un autre plan : il a une pharyngite que depuis longtemps on veut lui faire soigner ; nous irions tous deux à Cauterets et nous y entraînerions Mr et Mme Wallet. Mme Wallet qu'il adore, qu'il veut me faire connaître, dont il me parle le plus qu'il peut. D'un autre côté encore ces eaux là seraient bonnes à Mme Eymieu. Si bien que dans un rire fantasque nous peuplons Cauterets pour cette année. Je rentre travailler chez moi, je vais voir David et je dîne rue du Sentier.

Paris, le lundi 23 Xbre 1861

Etude. Aujourd'hui seulement mon oncle Henri revient à Paris ; il s'attarde de plus en plus à Evry et finira par y rester. Sa vertueuse petite femme accepte tous ses plans, se soumet aveuglément à toutes ses idées. Au début pensionnaire insupportable, puis femme aimable, ma tante va toujours s'améliorant. Il semble que depuis la mort de ma mère elle en ait médité les leçons et les exemples, chaque jour je la retrouve plus affectueuse, plus calme. Quand les ans et les chagrins auront passé sur elle, ce sera l'image de ma mère. Elle me manquait et je la revois ce soir avec le plus vif plaisir. Tous ses enfants vont bien, Jeanne reprend, ces petites têtes blondes qui grouillent sont charmantes à voir. Ma filleule manque encore d'attraits, on l'appelle alternativement Camille ou Thérèse sans pouvoir prendre un parti. Je serais très heureux pour ma part de voir s'établir dans la famille ce nom béni de Camille que l'aîné de mes enfants portera assurément.

Paris, le mardi 24 Xbre 1861

⁶⁸ Il connaîtra toute sa vie des moments passagers de dépression.

Etude. Je plaide à la Conférence Tronchet la question de savoir si après la séparation de corps la femme peut poursuivre le mari pour entretien d'une concubine au domicile conjugal. Je plaçais l'affirmative contre Corne : j'avais pris ce rôle absurde il y a longtemps déjà et dans l'orgueil d'un petit succès que m'avait fait avoir une question de séparation de corps plaidée contre Robin. Je savais insuffisamment ma question et j'ai mal plaidé, j'ai voulu faire de l'esprit dans la réplique et j'ai été le plus sot du monde.

Après, je vais pour me confesser à Ste-Clotilde . Je ne trouve pas Mr Chevoyon. Rhume affreux

Paris, le mercredi 25 Xbre 1861. Noël.

Je vais à Ste-Clotilde , je trouve mon confesseur et j'accomplis mes devoirs religieux. Dans la journée par un beau soleil je vais prendre Mme Eymieu et je me promène tout fièrement , lui donnant le bras et tenant Emmanuel par la main. Que je suis donc fait pour la vie conjugale, j'étais le plus heureux homme du monde, sans qu'aucune partie de ce bonheur provint de mon affection pour Mme Eymieu ; c'est une amie et rien de plus : je me suis sondé à fond. D'ailleurs je l'aime mieux ainsi, sa froide et douce affection ne me suffirait pas, et je veux une femme qui saute de joie en m'entendant venir. Je regardais dans la foule, cherchant des figures connues ; mon professeur de rhétorique, n'en croyant pas ses yeux, laissait tomber ses bras.

Je dîne chez ma tante Elisa, avec mon oncle Albert. C'est un grand plaisir de me retrouver dans ce groupe, l'esprit de ma mère y domine et c'est là que je pense le mieux à elle.

Paris, le jeudi 26 Xbre 1861

Decrais vient ce matin à l'étude ! Il est arrivé hier de Bordeaux, abreuvé de dégoûts, victime de l'ingratitude la plus complète. Je l'emmène courir avec moi pour les affaires de Mr Muller. Le soir Renault réunissait Baradat et moi. J'avais arrangé avec Decrais un coup de théâtre, il devait venir frapper à la porte ; cela manque, Decrais ne vient pas et je leur annonce à la fin son arrivée qui les rends aussi heureux que moi.

Paris, la vendredi 27 Xbre 1861

Travail le matin et le soir à l'étude ; rhume.

Paris, le samedi 28 Xbre 1861

Etude. Le soir, du monde à dîner à la maison. Ce n'est pas un mince événement : ceci est le repas de la convalescence, il n'y a que des membres de la famille de Mme Mouillefarine, les Petit et les Levillain, les premiers charmants, les derniers ennuyeux à périr. Le dîner est beaucoup trop beau, trop somptueux : il n'est chère que de vilain. Après dîner, chose invraisemblable, on a failli s'amuser entre enfants et jeunes gens, on commençait des charades. Voici qu'il arrive Mr Passemard de l'affaire Aumassip. Il a eu avant-hier les conclusions du ministère public contre lui et l'on ne peut en conscience lui jouer des charades ; tout rentre dans le calme et ce n'est plus qu'une pompe funèbre de première classe.

Paris, le dimanche 29 décembre 1861

Conférence. Je vais voir ma tante Adèle, puis de la botanique tout le jour. Je vais chez Tardieu qui me donne des plantes, je vais travailler à l'herbier de Du Parquet et le soir je reçois chez moi pour étudier mes plantes d'Italie Tellier, Bonnet, Tardieu et Du Parquet.

Paris, le lundi 30 décembre 1861

Etude. Quand j'en reviens le soir, je rencontre Emile qui descendait rapidement le boulevard au bras d'un jeune homme nommé Huvé, ami de Theron. Je lui touche le bras. Il fonce sur moi - Comment vas-tu ? – Mal, je suis enrhumé. – Pourquoi ça ? et il me regarde d'un air hagard. – Tu as bien dîné, toi, lui dis-je en éclatant de rire – Oui Edmond, oui mon vieil ami, c'est mon affaire, j'ai très bien dîné, et il se perd dans des rires sans fin. Huvé me fait signe que je ne suis pas de trop. Je lui prends l'autre bras et nous marchons en high spirits. Cela va bien, sauf qu'au restaurant Chauveau où nous avons soupé l'autre soir il veut souper et nous donne des bourrades. A sa porte Huvé me dit – Vous êtes presque de la maison, entrez, il aura besoin de vous, je m'y connais. En effet dès l'escalier l'état d'Emile se transforme et de gai qu'il était il devient ivre. Il tombe à chaque marche, s'appuie au mur et prend sur la rampe des poses de sirène qui me font frémir. Après l'avoir à grand peine convoyé jusqu'à sa porte, je crois pouvoir le laisser, c'était poltronnerie pure, mais l'ivresse de cet homme grave m'effrayait. Je descends donc, j'entends un grand fracas et les soubrettes de sa sœur qui remontaient me crient d'une voix émue d'arriver à la rescousse. Mon gaillard gît en travers de sa porte et hurle et rit à la fois. Ici la troisième période arrive, c'est la maladie. Elle est atroce. Je lui pratique des soins, il m'injurie ou bien maudit ses fautes et le plus souvent réclame avec d'horribles imprécations que je le change de linge. Je le quitte à minuit en un complet état d'insensibilité.

Paris, le 31 Xbre 1861

Au Palais je rencontre Emile et notre entrevue est gaie. Il est bien remis. Je dîne chez Mme Chaulin. Le soir avec Georges nous allons voir Mme David. Elle me parle du lac et de l'endroit où il y a une serre d'oxydées. – Est-ce ça ? – Orchidées, je crois, madame. – C'est juste, monsieur, je me trompe, mais dame, vous, un herboriste !!

Paris, le 1^{er} janvier 1862

Hélas ! cette journée est triste, pleine de vide, pleine de souvenirs : je me sens seul. Je vais voir au matin ma tante Elisa je déjeune chez mon père, comme tous les ans. Je reconduis chez elle ma cousine Amélie qui est de ce déjeuner annuel. Je fais ainsi ma visite à mon oncle, son père. Je vais voir ma tante Emilie et ma tante Henriette, puis je rentre me chauffer dans ma chambre solitaire ; je souffre d'un gros rhume. Le soir je me suis fait inviter chez mon oncle Henri pour ne pas dîner avec mon père chez Mme Petit. Il y dîne tous les ans, cette année pour la première fois j'y étais monté à sa suite. Mme Mouillefarine, qui en tant que femme a parfois des intuitions, a refusé pour moi. Je dîne donc chez mon oncle, c'est là que je me sens le mieux. Les petits enfants jouent bruyamment, Marthe, l'avant-dernière, a des ondes de cheveux blonds bouclés. Le soir je vais avec eux chez Mme Cottinet.

Paris, le jeudi 2 janvier 1862

Je vais à l'étude le soir et le matin. Là aussi je fais des réflexions sombres sur cette année que je vois se dérouler devant moi, toute décolorée, toute uniforme, sans autre ambition que de n'être pas bousculé, sans autre succès que la position de maître clerc, qui encore n'arrive pas vite. Mes frères et moi faisons une vaine tentative pour aller au spectacle. Il n'y a de la place nulle part.

Paris, le vendredi trois janvier 1862

Etude. Le soir nous allons voir *Nos Intimes*, Albert, Georges et moi. Nous n'avons trouvé de place qu'à grand peine ; nous avons échoué à l'Opéra et mon père se décourageant est rentré travailler. Cette pièce a un très grand succès, elle est énormément surfaite, ainsi que son auteur qui ne vaut pas Scribe. Il y a des détails révoltants d'inconvenance, une tentative de viol sur la scène, un quatrième acte décousu. Maintenant la pièce est très gaie, parfaitement

jouée, surtout par Félix et par Numa. Mme Fargueil est très dramatique au 3^{ème} acte. Les types de faux amis sont des caricatures réussies, surtout l'ami maussade et égoïste que représente Numa. Somme toute on rit, mais cela ne vaut pas son succès.

[En marge une coupure de presse annonçant au Théâtre du Vaudeville *Nos Intimes*, comédie en quatre actes de Victorien Sardou, avec la distribution]

Paris, le samedi 4 janvier 1862

Etude. Je passe une soirée charmante. Je vais aux Italiens avec Albert et Bachelot : je ne connaissais ni le théâtre, ni l'opéra, ni les acteurs, c'est une vraie joie de provincial que je me donne là. Je la goûte pleinement et écoute avec une indicible volupté ces airs charmants.

Delle-Sedie qui débute est un charmant Figaro.

[En marge une coupure de presse annonçant au Théâtre Impérial Italien *Il Barbiere de Sevilla*, opéra de Rossini, avec la distribution]

Paris, le dimanche 5 janvier 1862

Conférence, visite de mes pauvres, messe, déjeuner. Je vais faire visite à Mr Bonnet. Je passe ma journée à faire des rangements chez Du Parquet avec Tardieu, Gaudefroy et en général tous les Champagne dont cela devient le rendez-vous. Duvergier y vient. Du Parquet qui le connaît légèrement s'efforce de l'attirer dans notre corporation, mais il n'est pas à la hauteur ; il distribue aujourd'hui d'excellentes plantes. Je dîne chez ma tante Emilie. Le soir je fais le whist de Mme Parmentier et du bonhomme Combe : ce n'est pas drôle.

Paris, le lundi 6 janvier 1862

Etude. Je dîne chez ma tante Elisa et vais le soir faire un peu de botanique chez Bonnet aux Batignolles.

On donne ce soir à l'Odéon la quatrième et hélas ! la dernière représentation de *Gaëtana*, une pièce d'Edmond About. Qu'il y eut ou non cabale montée, qu'elle fut cléricale ou non, montée par Gustave Doré ou par la rédaction du Travail, il est certain que le Quartier Latin s'est réveillé comme aux beaux jours d'Hernani. On a hué, sifflé, hurlé, vilipendé About⁶⁹. Celui-ci est un cuistre infâme qui n'a que ce qu'il mérite et il est bon que la leçon lui vienne de la jeunesse. Il y a donc encore, de par le monde, un peu de sens moral. Pour ma part je voudrais avoir sifflé, avoir été au poste. La pièce est détestable à ce qu'il paraît et présentait admirablement le flanc au parti pris des sifflets.

Paris, le mardi 7 janvier 1862

Etude. Palais. Je vais de nouveau en référé pour mon charbon à vendre. Cette affaire m'intéresse, les mariniers Wattiaux et Lelairre ne connaissent que moi et encore c'est sous le nom du garçon à monsieur Farine. Je gagne mon référé. Après la Conférence Tronchet nous allons chez de Lesseps. Il y a pas mal de monde et de l'animation. Coulon fait la chouette pour défendre About : Coulon aime les causes perdues et ne démord pas d'un pouce de cette idée que pour condamner les gens, il faut les entendre. Puis Denault raconte une histoire que Jules Favre a dite à la Conférence des Avocats. Elle m'a tellement frappée que je la reproduis ici. Jules Favre dînait, lui quatrième, chez Armand Carrel lors du début de la polémique avec Mr de Girardin. Carrel disait à ses amis que la polémique finirait courtoisement, qu'il ne songeait pas à se battre et il ajoutait en riant que les présages ne l'y engageraient point. Vous savez, disait-il, que j'ai une grande œuvre sur le chantier et que je couche dans mon cabinet pour ne pas perdre un instant. Cette nuit je me suis éveillé, ou je l'ai cru. Ma mère était au

⁶⁹ About passait pour être bonapartiste et anticlérical. Il était du coup sifflé tant par les républicains que par les royalistes.

pied de mon lit, en noir. Pourquoi êtes-vous en deuil, ma mère, lui ai-je demandé. C'est que je t'ai perdu, mon enfant. Effrayé, ému, j'ai secoué l'apparition, j'ai sauté à bas de mon lit et descendu chez ma mère : elle était levée, habillée et pleurait. Je viens, m'a-t-elle dit, de rêver que j'assistais à ton convoi. Au lendemain du dîner où il racontait cette histoire, Carrel lisait le dernier article de Mr de Girardin et lui envoyait ses témoins⁷⁰.

Paris, le mercredi 8 janvier 1862

Travail à l'étude. Je vais dîner chez Mr Eymieu : il est arrivé de Saillans, son père est mieux, hors de tout danger, mais lui tient un terrible rhume qui le cloue au logis et sa femme avec lui. Ils étaient venus se divertir ! Nous avons malgré son rhume une bonne causerie ce soir.

Paris, le jeudi 9 janvier 1862

Journée d'étude et de travail, sans incidents.

Paris, le vendredi 10 janvier 1862

Etude. Mon père est d'une terrible humeur le soir ; ce travail des soirées est un affreux assujettissement.

Paris, le samedi 11 janvier 1862

Il y a un an aujourd'hui que j'ai perdu ma mère et nous allons à la messe du bout de l'an avec quelques amis. Un an d'écoulé, quelle triste et sombre année ; nulle n'a coulé plus lentement et quand je regarde en arrière, je ne trouve aucun point sur qui fixer mon souvenir. Tout est également terne, tout s'efface et il semble que cette année si lamentable n'ait été qu'un long jour. Les autres vont suivre, la douleur s'efface mais le vide reste : combien je suis effrayé quand je descends en moi-même, comme je me sens dépourvu de guide, froid aux choses de Dieu. Il semble que dépourvu de la direction constante qu'elle me donnait, la meilleure partie de moi-même va s'atrophier. C'est là être un enfant gâté, elle s'était fait la base de ma vie, elle était le centre auquel toutes mes actions se rapportaient. Je vis maintenant comme je puis, sans unité. Dans mon esprit, les années où je suis ne sont qu'une transition. Je vis dans l'avenir, comptant sur le mariage pour me faire une famille, ne songeant pas le plus souvent que si une mère est toujours sûre, une femme peut se trouver qui me gâte la vie.

Je passe ma journée le cœur et les pensées dans des régions plus hautes que celle où je suis : ce regain de douleur est une chose saine qui revivifie, il ne faut jamais manquer à me retremper de temps en temps dans la pensée de ma mère. Je signe chez le notaire Guedon la quittance du prix d'Evry ; ce n'est point le temps de parler d'affaires, mais je reviendrai sur ce grave sujet. Le soir je vais voir Mr Eymieu ; sa femme toute en larmes ce matin m'avait dit qu'il était malade de dysenterie. Je le trouve en effet souffrant. Sa pauvre femme est demi-morte d'inquiétude. Je vais après faire un peu de botanique avec Duvergier.

Paris, le dimanche 12 janvier 1861 (*pour 1862*)

Après la Conférence et la messe je vais voir ma tante Adèle, elle a été fort souffrante. Je vais faire de la botanique chez Du Parquet. Les rangements de son herbier sont organisés et sa chambre devient chaque dimanche le rendez-vous des Champagnes, pandemonium complet. Quand la foule s'est écoulée nous travaillons sérieusement avec cet excellent Tardieu. Je vais voir Mr Eymieu, il va mieux quoique gardant encore la chambre. Je dîne chez Mme Gratiot.

Paris, le lundi 13 janvier 1862

Journée d'étude et d'ennui. Prieur m'assomme.

⁷⁰ Ce duel remonte à 1836. Girardin fut blessé et Carrel tué.

Paris, le mardi 14 janvier 1862

Etude. Conférence Tronchet le soir. On plaide la question fort connue de savoir si une œuvre artistique non encore livrée à la publicité peut être saisie par les créanciers de l'artiste. Larvin plaide l'affirmative, il savait très bien la question, il est en grand progrès. Michel soutenait la négative, c'était son premier discours chez nous, étudié comme toute sa personne, mais très réussi, très intéressant. Ça été une excellente séance et telle que la Tronchet n'en avait peut-être jamais fourni. Je vais voir Baradat en sortant : deux places sont vides, Decrais et Renault, nous ne les voyons plus. Je ne sais en réalité ce que Decrais est devenu depuis son retour ; quant à Renault, envié, fêté, adulé, il habite une autre sphère. Et voilà une amitié commencée sous d'excellents auspices qui se dissipe dans les airs, car même entre Baradat et moi il y a toujours des dissonances depuis son départ de l'étude. Quelle leçon de vie ! Combien d'amitiés on noue, que l'on garde peu d'amis ! Est-ce que je m'en plains, pas du tout ! Je me crois deux vrais amis, Coulon et Chaulin, je suis sûr d'eux et il ne m'en faut pas plus.

Paris, le mercredi 15 janvier 1862

Etude. Je vais plaider en justice. J'avais sollicité cette faveur de mon père. Je venais, chaud de conviction, pour une pauvre cliente de l'étude à qui un gredin d'homme d'affaires réclame cent soixante-dix francs. J'aime mieux Destrem et les référés. J'ai en face de moi un grand animal de défenseur officieux, un endormi de juge qui ne m'écoute pas et paralyse mes moyens ; ma cliente est condamnée à soixante-dix francs et je sors dans une rage qui me promet des jaunisses pour le temps où je serai avocat.

Gomont est à Paris pour deux jours et vient me faire une courte visite. Conférence Demante : ils tiennent encore leur projet de loi sur l'enseignement du droit et sont les plus ennuyeux du monde.

Paris, le jeudi 16 janvier 1862

Je vais à La Villette vendre enfin ce malheureux charbon de mes clients, Wattieau et Lelairre, qui me donnent tant de mal depuis six semaines. Je vais dans la journée voir Mme Walker, je dîne chez ma tante Emilie ; étude le soir, mon père va devenir l'avoué de Mirès. Je vais chez Du Parquet ; il y a là un botaniste suisse intendant de Mme de Staël nommé Krener qui nous apporte et nous distribue des plantes excellentes, surtout dans les familles des Lycopodes et des Fougères. La société de Champagne est unique pour ces bonnes fortunes.

Paris, le vendredi 17 janvier 1862

Etude le matin et le soir ; dans la journée deux affaires me retiennent dans mon quartier et me permettent entre elles deux de grappiller deux heures. J'empoisonne mes plantes et je vais voir Mme Eymieu : son mari qui est tout à fait bien maintenant était sorti pour aller me voir.

Paris, le samedi 18 janvier 1862

Etude et Palais. Je dîne le soir chez Mr et Mme Gomont. Je ne puis qu'être très flatté du souvenir que Mme Gomont a gardé de moi et qui la fait m'inviter en l'absence de son fils. Mais ce dîner, dont Rivolet forme le principal ornement, est une des pires corvées que j'aie subies.

Paris, le dimanche 19 janvier 1862

Conférence, messe, visite de pauvres. Botanique chez Du Parquet. Je vais voir Renault et Baradat y vient. Il y a du monde à dîner. La famille Aumassip qui est du Périgord nous a envoyé une superbe dinde truffée. Mon père a invité Mr et Mme Penin, Albert, Bachelot et

moi Gratiot à qui j'avais des politesses à rendre. Ce n'est cependant pas mon système de recevoir des camarades chez mon père, voulant ne m'y considérer moi-même que comme invité et en passant ; chez lui d'ailleurs tout ce qui sort de la rainure bouleverse tout et met Mme Mouillefarine hors d'elle-même. « Du monde à dîner » est une affaire d'état, qu'on discute une semaine, pour laquelle Mme Mouillefarine prend cinq cents fois des airs de victime atteinte au cœur, et cinq cents autres fois éclate en protestations. Bonne, excellente femme, mais gauche et antipathique s'il en fut.

Paris, le lundi 20 janvier 1862

Etude. Visite à Mme Eymieu ; je dîne chez ma tante Elisa, je reviens le soir à l'étude où il y a de l'ouvrage. Mon père est plongé dans les affaires Mirès, il est ce soir à la maison de santé du docteur Lay, où Mirès est actuellement. C'est là un supplément de fatigue que je crains pour lui, après sa maladie d'il y a deux mois. Lui, du reste, envisage cette affaire sans enthousiasme.

Paris, le mardi 21 janvier 1862

Etude. Après dîner j'allègue ma conférence, mon père un rendez-vous : c'est lui qui veut ces cachotteries que je n'aime guères, bref nous allons incognito voir à la Gaité *La Fille du Paysan*. C'est un drame qui a beaucoup de succès ; mon père et moi nous n'avons pu avaler la donnée première, que nous avons trouvée ignoble et l'œuvre entière tout à fait mauvaise. Un fort digne gentilhomme viole une femme, sans la connaître et sans qu'elle s'en doute : évanouissement, chloroforme. Elle se croit vierge et devient grosse, puis accouche sans savoir pourquoi. C'est monstrueux. C'est fort bien joué du reste par Paulin Ménier, par Mme Lia Félix et par Berton qui est revenu de Russie avec un jeu complètement modifié. Ces gens là entendent très bien le drame et le joue comme il faut. Quant à moi cet essai m'en a dégouté et je n'y reviendrai pas de si tôt

[Collé en marge une coupure de presse annonçant *La Fille du Paysan*, drame en 5 actes de A.Bourgeois et A. d'Ennery, avec la distribution]

Paris, le mercredi 22 janvier 1862

Etude. Conférence Demante : le projet de loi est enfin fini ; on plaide deux questions : j'entends dans l'une un jeune avocat belge nommé Wauters, qui plaide fort bien, avec distinction et chaleur. Ils sont deux ou trois Belges, sujets très distingués et lauréats des universités qui sont venus cette année à Paris vivre de notre vie, prendre part à tous nos travaux. Ils parlent à la Labruyère et y sont fort goûtés à ce qu'il paraît, surtout ce même monsieur Wauters dont j'augure fort bien.

Paris, le jeudi 23 janvier 1862

Etude matin et soir. Après, de la botanique chez Du Parquet.

Paris, le vendredi 24 janvier 1862

Etude matin et soir. Visite à Mme Eymieu.

Paris, le samedi 25 janvier 1862

Je fais un Palais haletant, chargé d'affaires. J'ai l'expectative d'un voyage d'affaires, ce soir, cette nuit, pour trois jours en Champagne. Mr Munier, un tapissier, bon client de l'étude, avait un caissier qui le volait depuis dix ans : cela peut aller à cent trente mille francs ; arrêté hier, le caissier s'est pendu cette nuit. Il s'agit d'aller faire apposer des scellés sur des biens qu'il avait en province. Vers cinq heures mon père avise que la mission est trop grave pour mon inexpérience et c'est Prieur qui part à ma place. Je dîne chez Mme Eymieu, son mari est

décidément bien ; ils commencent à jouir de Paris et je vais au Gymnase avec Léon (il n'admet plus le Monsieur) Nous passons une soirée charmante. Quelques points du Mariage de Raison ont bien vieilli, les couplets n'ont plus grand sel, mais le second acte reste délicieux. Mme Montaland est bien la plus jolie actrice de Paris. La dernière pièce est un peu Palais-Royal mais elle est fort bien jouée et amuse. Le hasard nous avait mis à côté d'Emile et de Lacoudrays. Après le spectacle ceux-ci tentent avec moi d'organiser un souper, mais en vain.

[Collé en marche un article de presse annonçant *Le Mariage de Raison* de Scribe et Varner et *Les Invalides du Mariage* de Dumanoir et Lafargue, avec la distribution]

Paris le dimanche 26 janvier 1862

Conférence, messe. Je vais voir Gaudefroy, nous feuilletons les doubles, à mon grand profit. La société de Champagne me vaut de nombreuses plantes. J'espère porter mon herbier à quinze cents plantes : le dernier recensement donnait 1130. Je suis le plus maigre, Tellier estime son herbier à 1200, Bonnet 2500, Tardieu 1800, Gaudefroy 2000, Du Parquet à peu près autant. Je vais travailler un peu chez Du Parquet. Il faut que je fasse une course à Passy pour « ma propriété ». Tardieu m'accompagne une portion du chemin. Ce jeune homme est très sympathique, nous avons des coins de caractère qui s'emboîtent parfaitement. Au retour j'empoisonne quelques plantes et le soir je pioche une question de Conférence.

Paris, le lundi 27 janvier 1862

Sérieuse journée. Je vais de bonne heure à l'étude, j'y suis maître clerk intérimaire. Le feu est aux dossiers, mon père est sur notre dos toute la journée, demandant des renseignements que Prieur seul peut lui donner et criant après celui-ci. Je travaille dur toute la journée, mais cela a du bon, cela fouette le sang et somme toute mon père est content. Le jeune Bachelot est moins satisfait, il se voit forcé de se priver de passer au café les douces heures du milieu du jour. Si Mr Mouillefarine a envie de sortir, disait-il piteusement, il a bien tort de se gêner pour nous.

Paris, le mardi 28 janvier 1862

Prieur revient ce matin. Chose singulière, durant qu'il court pour les affaires d'un commis infidèle mon père a, et me révèle, quelques doutes sur sa fidélité. Mon père trouve que ses recettes n'augmentent pas autant que ses affaires : il sait que Prieur a de vieux vices cachés. Cette hypothèse expliquerait la fidélité acharnée de Prieur. Toutefois quant à moi et malgré le peu d'affection que m'inspire le personnage, je refuse absolument de m'y arrêter.

Le soir à la Tronchet je plaide la question du testament Lelong. Cette clause est-elle valable : je lègue tous mes biens aux hospices et pour le cas où ils ne recueilleraient pas le legs tout entier, j'entends qu'il soit transféré à untel. Je soutenais la négative qui a triomphé devant la Cour dans le procès Bisse c/ Chagot. Je plaçais contre Corne. Je savais, je n'ai pas été mécontent de moi, puis voila qu'au résultat je n'ai pas une voix, pas une. J'ai été amèrement vexé. Ce Corne, que j'arrive à prendre en grippe, me battra toujours ; il n'est certes pas fort cependant.

Paris, le mercredi 29 janvier 1862

Etude. Je dîne chez Chaulin avec Guyot-Sionnest et les jeunes gens du patronage. C'est le dîner d'adieux de Deloche qui est nommé ingénieur à Chambéry. La soirée est très gaie, Mme Grétilat monte, elle chante avec Chaulin. Celui-ci est charmant dans ses cas là, il chante pour lui et ses amis sans prétention aucune.

Paris, le jeudi 30 janvier 1862

Etude. Travail très sérieux avec mon père : nous expédions nombre d'affaires. Je vais faire de la botanique chez Du Parquet. Kiener a fait un nouvel envoi, des Carex Alpines d'une extrême valeur, on se les partage. Du Parquet est en grande tenue : il se rend à l'Hôtel de Ville et s'ingère dans l'organisation une série de verres d'absinthe, tant chez la mère Moreau qu'à la concurrence, pour ne pas faire de jaloux ; si bien qu'il a dû être du meilleur ton au Bal.

Paris, le vendredi 31 janvier 1862

Etude et Palais. Le soir chez moi travail et botanique.

Paris, le samedi 1^{er} février 1862

Etude. J'avais Conseil de Famille et profite du doigt de toilette qu'il m'a forcé à faire pour expédier des visites de jour de l'an qui étaient en souffrance : Mme Petit, Mme Gretillat, Mme Chaulin, Mme Michel. Le soir je vais prendre Coulon et nous allons ensemble chez Herbertte. Depuis quatre ans on danse chez lui le samedi à la quinzaine. Je m'y amusais beaucoup et y retrouve mon plaisir d'autrefois. Il reçoit un monde universitaire, instruit, peu riche, dansant peu souvent et s'en donnant à cœur joie. Les dames sont toutes simples sauf une grande fille blonde, Mlle Jouffroy, la fille du critique qui prend des airs de statue bien amusants⁷¹. Coulon fait un essai de valse lequel n'est pas couronné de succès, sa danseuse le reconduit ; il en profite pour s'en aller, feignant d'être atteint vivement par ce procédé. Les frères Herbertte se désolent. Pour moi je m'en tiens prudemment aux polkas et aux quadrilles et danse très gaiement jusqu'à 2 h.

Paris, le dimanche 2 février 1862

Cette première veille m'a éreinté, je me lève à dix heures. Messe. Déjeuner au Quartier Latin. Botanique chez Gaudefroy et chez Du Parquet. Je dîne chez mon père ; il commence à être exclusivement question de l'affaire Dumollard : celui-ci est un assassin qui laisse derrière lui tous les autres. Il tuait pour tuer, il attirait des servantes de Lyon dans les bois sous prétexte de leur trouver une place, etc.

Paris, le lundi 3 février 1862

Etude. Je vais toucher mes obligations d'Orléans : je me suis arrangé de façon à recevoir mes petits revenus au 1^{er} février et au 1^{er} août. Je dîne chez mon oncle Henri avec mon oncle Albert, Emile, Mr et Mme Eymieu et Emmanuel. Le soir on montre aux enfants la lanterne magique et les ombres chinoises. On leur fait danser des rondes ; les petits Bigorne et le petit Cottinet sont de la partie. Ce pêle-mêle d'enfants sautant, dansant, riant, est ce qu'on peut trouver de plus amusant. J'arrive à adorer les enfants, il y a longtemps que j'adore les femmes : me voilà assurément bien mûr pour le mariage. Emile et moi, nous ramenons coucher notre Emmanuel. Sur les 11h je vais voir Mr Guilhaumon à qui depuis longtemps je devais une visite. Nous arrivons à causer du spiritisme ; je n'avais là-dessus que les plus vagues idées, lui s'en occupe un peu : il m'a cité des faits curieux sur le rapport qu'on prétend s'établir entre le médium et l'esprit. Celui-ci en outre qui m'a frappé, à savoir qu'une femme illettrée d'ailleurs qui est médium de Chateaubriand écrit quand elle est en état de spiritisme des pages qui non seulement ont le style de Chateaubriand, mais encore offrent les fautes d'orthographe qu'on trouve dans ses manuscrits. Qu'y a-t-il dans tout cela, je n'y attache pas une certaine importance ; ce qui est certain c'est que toujours par quelque endroit la conversation de Mr Guilhaumon donne à penser.

⁷¹ Marie Jouffroy est la fille du philosophe Théodore Jouffroy et épousera en 1864 le journaliste Paul Perret. Elle passait pour avoir une forte personnalité. Je tiens ces éléments de Patrice Pipaud, qui est l'auteur d'un article biographique sur Paul Perret

Paris, le mardi 4 février 1862

Je travaille à l'étude jusqu'à 9h : je voulais éviter les élections de la Tronchet. Je trouve celle-ci en désarroi, faute d'un membre de l'ancien bureau pour présider. Robin est malade et les autres absents. On nomme Lacoïn président, Cornudet vice-président, Duvergier secrétaire et de Sèze trésorier. Cela se fait avec quinze membres présents sur quarante inscrits : la pauvre Tronchet languit terriblement. On n'y voit jamais plus Decrais ni Renault, Cheramy y vient peu, Baradat s'en dégoûte, elle passera bientôt à l'état de souvenirs mais, quelque douteux que soit le sort des amitiés que j'y ai formé, ce sera un des bons souvenirs de ma jeunesse.

Paris, le mercredi 5 février 1862

Etude. A dîner j'enlève pour ma sœur Henriette une partie d'opéra comique pour le soir même. La pauvre enfant qui en mourait d'envie perd du coup l'appétit et s'en va à demi folle de joie, et moi je vais tout heureux à la Demante. Mon cousin Georges plaide aujourd'hui ma cause de la Tronchet. Il ne la sait guères et a un adversaire peu brillant mais assez solide, Perruche de Vilna. Je présente quelques observations à la suite desquelles une discussion générale s'engage et en fin de compte Georges a deux voix, la mienne et celle de Dubois. Décidément cette question n'est pas heureuse et le sort de Georges me console un peu.

Paris, le jeudi 6 février 1862

Etude matin et soir, dîner chez ma tante Emilie.

Paris, le vendredi 7 février 1862

Etude matin et soir. Après, botanique chez Du Parquet.

Paris, le samedi 8 février 1862

Etude. Après dîner je vais prendre Coulon. Je tenais à aller au spectacle avec lui ce soir ; il paraît qu'il aime le boulevard, car il m'avait donné à choisir entre *La Fille du Paysan*, *La prise de Pékin* et *La Grâce de Dieu*. J'ai donc pris *La Grâce de Dieu*. J'étais très prévenu de ce qu'était ce vieux mélodrame retapé d'un ballet : je l'ai avalé du mieux du monde. Quant à Coulon qui avait cru s'amuser il était furieux et voulait me battre. Melle Victoria est toujours charmante, mais ici elle est tout à fait en dehors de son rôle. Bonne dans les premiers actes, elle est détestable aux deux derniers. Suzanne Lagier est drôle. Après nous avons été au Grand Balcon où nous avons trouvé du monde de connaissances.

[En marge, une coupure de presse annonçant *La Grâce de Dieu*, drame en 5 actes de Dennery et Lemoine avec un ballet au 3^{ème} acte et le détail de la distribution]

Paris, le dimanche 9 février 1862

Après la Conférence et la messe je vais prendre Mr Eymieu. Nous allons ensemble au « concert populaire ». Ceci est une nouveauté fort à la mode cette année. Un fort bon orchestre dirigé par Padeloup joue dans le Cirque Napoléon la grande musique qu'entendaient seuls les privilégiés du conservatoire, et l'on y accourt, et la salle est plus que comble, depuis le mardi on ne trouve plus de billets. Depuis le parquet où il y a Delangle, jusqu'au haut de l'amphithéâtre toutes les classes de la société sont représentées. Le concert est très beau, on joue une symphonie de Gounod et un quatuor d'Haydn qui me font le plus grand plaisir. Malheureusement le Beethoven est encore pour moi lettre morte. On jouait la Symphonie Héroïque, et il paraît que j'ai dormi à ma grande honte.

Je vais voir Mme Denormandie, je dîne chez Mr Walker. Georges et toute sa famille me font une très amicale réception. Mr Walker a repris gaillardement son métier d'agréé, il est plus vert que jamais. André est tout débile .

Paris le lundi 10 février 1862

Je vais aujourd'hui chez ma tante Adèle ; elle est souffrante, elle a passé un mauvais hiver et s'affaiblit assurément. Mes visites y sont rares, elle l'excuse et m'accueille toujours avec infiniment de bonté. Travail tout le jour à l'étude.

Paris, le mardi 11 février 1862

Etude. Palais. Le soir conférence Tronchet. Renault y vient pour la première fois de l'année et y parle. Je reviens avec lui, il monte chez moi finir son cigare et causer. Ces causeries sont rares aujourd'hui. Renault est dans l'enivrement, bien concevable, de ses premiers succès : il est lancé dans un monde Orléaniste, dans une sphère toute différente de la nôtre. Notre pauvre quatuor, si vivement entonné l'année dernière, comme le voila dispersé. On rencontre Baradat au Palais de loin en loin, je n'ai pas vu deux fois Decrais depuis son retour et ils laissent tous trois tomber en ruine la pauvre vieille Tronchet, berceau de notre amitié.

Paris, le mercredi 12 février 1862

Etude. Je dîne chez Mr Bonnet, rue Cassette ; c'est un grand dîner, tel qu'en voit rarement cette lugubre maison. Il y a Guyot-Sionnet, des polytechniciens amis de Jules. Je suis placé à table à côté de Melle Marie Bonnet. Elle est fort bonne fille, très naturelle, causant bien, à l'aise d'ailleurs avec moi qu'elle appelle Edmond en l'honneur de l'amitié séculaire de nos familles, mais elle est grosse, taillée comme une borne, sans charme aucun. Il paraît, me disait Guyot, qu'on fait l'impossible pour la marier.

Paris, le jeudi 13 février 1862

Etude. Je dîne chez madame Coulon avec la famille Chaulin. Le dîner est exquis et les vins me montent au cerveau. Partie est faite, séance tenante entre Coulon et moi, d'aller dimanche à Rangiport en partie fine. Je ris et parle beaucoup trop à table : la faiblesse de ma tête en pareil cas me désole ; ainsi, dans l'intimité, passe encore. Toutefois, dès après le dîner, je sors et vais à l'étude, moins par devoir que pour prendre un bain d'air. Je reviens bientôt ; on annonce Mr et Mme Wallet. Je les regarde tout ému, songeant aux confidences qui m'ont consacré l'amitié de Coulon.. Mme Wallet ressemble effroyablement à Scribe, elle a son front et la courbure de son nez ; elle est gracieuse, très jeune d'apparence. Elle s'appelle Camille et ma grand-mère qui savait que Scribe avait une fille de ce nom avait toujours pensé qu'il l'avait nommé ainsi en souvenir d'elle. Il y a entre elle et moi je ne sais quel lien, outre la communauté d'un secret, car Georges, si heureux il y a six mois de trouver en moi un confident où s'épancher, avait fait part à sa sœur de tous nos entretiens⁷². Après que Georges a fait la présentation régulière durant laquelle j'ai balbutié je ne sais quelles niaiseries, les regards de Mme Wallet et les miens se croisent en dessous à plusieurs reprises. Chacun de nous regarde l'autre à la dérobée. Georges me fait causer avec le mari ; celui-ci après cinq ou six phrases me dit tout simplement que la partie que nous avons monté pour dimanche l'empêche d'avoir Georges à déjeuner, qu'il veut l'avoir à dîner et qu'il faut que j'y vienne avec lui. J'accepte immédiatement joyeusement, comme un vieil ami de la famille.

C'était un coup monté de longue date entre Georges et sa sœur. Celle-ci aime tant son frère qu'elle veut recevoir ses amis et ma situation m'a fait choisir. Dire le bonheur, l'émotion nerveuse que j'éprouve de cet accueil est trop difficile. Je n'ai jamais vu Mme Wallet et il me

⁷² Camille Picot, la grand-mère d'Edmond, est une amie d'enfance de Scribe et lui a inspiré un tendre sentiment. Mais elle a été mariée à l'avoué Antoine Louis Delacourtie . Scribe et elle sont morts tous deux à quelques semaines d'intervalle début 1861. Scribe a eu de deux maîtresses différentes Mme Wallet et Georges Coulon, qui ont beaucoup d'affection l'un pour l'autre mais ne peuvent faire état de leur fraternité, chacun étant supposé l'enfant du mari de leur mère. Edmond a reçu les confidences de Coulon sur cette situation compliquée le 23 juin 1861 (Journal tome VII)

semble que je n'ai rien autre chose à lui dire en la remerciant si ce n'est que je l'aime de tout mon cœur. Je fais mon remerciement de mon mieux, fort ému, en demi a parte. Elle me répond à demi voix : vous savez bien que vous n'êtes pas un étranger pour moi, monsieur. Qu'y a-t-il donc dans une femme pour que tout ce qui vient d'elle soit empreint de grâce et touche la fibre de l'émotion ? Voici cinq mots de Mme Wallet qui m'ont empêché de dormir cette nuit. Il s'agit d'une femme qui est enfant adultérin, elle sait que je ne l'ignore pas et voilà que je ne suis pas un étranger pour elle. Et voilà que moi je brûle de lui prouver que je ne lui suis pas étranger ; voilà que si j'osais j'embrasserais Georges pour le remercier d'avoir une sœur semblable. Je suis tout heureux d'avoir ma petite part dans ce mystère intime, dans cette affection de frère et sœur qui doit se cacher. Ma part se compose d'une phrase et je vis là-dessus indéfiniment.

Il y a des cœurs de comparses, créés pour des rôles de confidents : j'en tiens un. Espérons qu'ici au moins, comme avec Renault, je ne donnerai pas la réplique à une passion pour rire. George est d'une autre trempe : il ne m'a pas parlé dix fois de sa sœur mais il y pense toujours et je suis convaincu qu'il est heureux d'y pouvoir penser tout haut avec moi.

Paris, le vendredi 14 février 1862

Ce dîner et cette soirée d'hier m'ont donné horriblement mal aux nerfs. Je perds tout sentiment d'équilibre social, je parle tout haut dans la rue et je gesticule comme un fou. Je fais un triste voyage à Montrouge, mon cousin Augustin Mouillefarine a perdu sa petite fille, une enfant de trois ou quatre ans qui faisait leur joie à tous. La pauvre mère qui est toute folle de douleur est au moment d'accoucher ; on conçoit les inquiétudes qui les dévore.

Je dîne chez madame Denormandie avec Emile, mon oncle Henri et les enfants de celui-ci qui forment la petite table avec les quatre petits-enfants de Mme Denormandie sous la présidence de Cécile Bonie. Nous songeons à dîner à toutes les petites tables qui se sont renouvelées entre nous dans cette même maison de la rue du Sentier : ma grand-mère, Mme Denormandie, Mr Scribe ; puis mes oncles et Mr Jules Bonnet ; Paul, Jules, leur sœur et moi ; puis ces enfants. Il y a quelque chose de respectable dans cette amitié véritablement séculaire aujourd'hui. Je vais un moment, après dîner, faire acte de présence à l'étude puis je reviens passer la soirée, ce qui n'est jamais bien gai.

Paris, le samedi 15 février 1862

Etude. Mon père dîne chez Mr Pennin, les garçons n'y sont pas invités si bien que nous cherchons fortune et que je vais sans plus de façon demander à dîner à Mme Eymieu. C'est triste à dire mais peu s'en faut que je ne m'en repente. Non qu'on ne me reçoive à merveille ; le fait est que la languison règne dans la maison. C'est un joli mot du pays. Cela vient de bas. Les bonnes se sont chamaillées et elles pleurent, qui dans sa chambre et qui dans la cuisine. Mr Eymieu en a pris mal aux nerfs. Emmanuel fait des sottises et me crache au nez : je riposte d'une tape véhémente. Les parents approuvent vivement, mais à part cet incident la languison monte, monte et me gagne, si bien que prenant le monde à dégoût j'annonce l'intention de m'aller coucher de bonne heure. Le grand air me ranime, la vue de mon habit tout déplié sur mon lit fait le reste. Je mets mes gants, je vais prendre Chaulin et je vais danser chez Herbette. Le personnel masculin de ces soirées s'est un peu modifié. Talandier, David, Coulon, toujours invités ne viennent jamais. Il y en a d'autres à leur place et entre autres un fort aimable garçon dont j'ai fait connaissance au Palais, Corpet, le maître clerc de Chagot. On dit qu'il va lui succéder. Chagot se retire et par suite d'événements liés d'assez près à nous pour que je les note ici. Chagot était dans ce testament dont j'ai souvent parlé⁷³ l'exécuteur testamentaire et le

⁷³ Voir en particulier Journal du 4 janvier 1861 et du 28 janvier 1862

légataire universel substitué aux hospices. Assez indécemment il avait jeté les bases d'une transaction avec les divers intéressés. Les hospices en n'acceptant que pour partie laissaient commettre la condition. Chagot recueillait tout, jetait un gâteau de miel à l'Assistance Publique et faisait la part de la famille ; mais le morceau qu'il gardait pour lui était si gros que l'on s'est montré les dents et que la transaction a échoué. Les procès arrivent auxquels Chagot défend. Il gagne au Tribunal, perd à la Cour et se pourvoit en Cassation. Il fait plus, il suit ses adversaires au Conseil d'Etat et distribue une note dans laquelle il énonce que la défaveur du de cujus pour ses neveux provenait de la croyance très arrêtée en lui que leur filiation était adultérine. Le colonel Lelong, un gros et grand homme qui commande à Besançon lit la note, prend l'express, va dans le cabinet de Chagot, le soufflette des deux côtés et s'en va en donnant son adresse. Chagot en réfère à la chambre des avoués, c'est trop ou pas assez.

Enquête, révélations, on a la transaction, Chagot est invité à se choisir un successeur. C'est un avoué fort honorable, qui eut été de la chambre l'an qui vient.

Paris, le dimanche 16 février 1862

Je me lève à six heures, il fait nuit fermée et je dors tout debout. J'entends la messe durant laquelle le jour vient, je trouve Coulon à la gare de Rouen, nous montons en troisième et fumons joyeusement la pipe du départ. Le ciel qui était hier d'un bleu splendide est aujourd'hui un peu gris, mais il ne donne aucune inquiétude. Nous descendons à Epones, nous traversons la Seine et allons traverser la Seine à Rangipont⁷⁴. Tout cela est pour moi plein de souvenirs. Nous nous faisons faire la matelote traditionnelle, elle n'a rien perdu de son éclat, c'est un déjeuner exquis ; après nous montons vers Gargenville. J'ai omis de dire en son lieu que le but ostensible de notre promenade est de voir une certaine ferme de St-Laurent où il y a une abbaye en ruine que nous allions voir de la Falaise et qu'on veut vendre à Mr Coulon. Mme Coulon n'en veut pas, nous n'y tenons guères et renonçons aisément au prétexte quand nous craignons qu'il ne nous fasse manquer le train, et le dîner. Nous la voyons de loin, c'est toujours cela ; je vois aussi presque avec émotion une cépée de hêtres dans laquelle les arbres s'entrelacent d'une façon bizarre. Je me suis arrêté là devant cet arbre il y a dix ans peut-être, la nature est restée la même ; que de changements mon cœur n'a-t-il soufferts.

Nous revenons. Je me fais reconnaître de Mr Pierson, le chef de station d'Epones qui nous donne nos billets. Je lui demande de ses nouvelles, il va bien, de celles de sa femme : j'en ai perdu deux, monsieur, depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir !

A six heures nous sommes à Paris ; nous nous transformons rapidement – j'ai fait porter tout mon costume chez Coulon. Nous sommes à six heures et demie chez Mme Wallet. Elle me tend la main gentiment et me reçoit sans façon, entre son mari et ses deux filles il n'y a que Georges et moi, je trouve cela amical. Mr Wallet est terrible ; tout fier de sa cave il me verse en abondance des vins exquis, de sorte que voulant à tout prix garder tout mon sang-froid je fais le contrepoids en m'inondant d'eau pure. Je réussis, je suis tout moi-même. Je passe une soirée charmante ; nous faisons des trente et un avec les petites demoiselles. Georges est ici heureux comme nulle part ; nous faisons énormément de frais, trop même car il nous arrive de nous engager ensemble dans une narration qui devient un four atroce. Mme Wallet nous remet charitablement à flot. L'aimable personne. Elle me dit son jour de réception : j'irai assurément. Il y a peut-être beaucoup d'avenir pour moi dans cette soirée.

Paris, le lundi 17 février 1862

⁷⁴ Epones pour Epone. La double traversée de la Seine doit correspondre à la présence d'îles.

Etude. Je dîne à la maison pour la première fois depuis une semaine ; mon père n'aime guères ces séries de dîners en ville. Il ne dit rien cependant et il a raison, car venu ici tout élève j'entends y conserver une indépendance absolue et poserais d'emblée la question de cabinet.

Il est ennuyé, mon père ; il va devenir l'avoué du sieur Mirès⁷⁵ et s'est même constitué pour lui dans certaines affaires ; mais Mirès n'a pas réglé avec Petit-Bergonz, l'avoué qu'il quitte. Il paraît qu'en pareil cas le nouvel avoué est responsable envers son confrère des frais de celui-ci. Mon père s'occupe donc sérieusement d'arriver à un règlement.

Paris, le mardi 18 février 1862

Etude. Je plaide à la Tronchet la question de savoir si la mariage putatif peut reposer sur une erreur de droits. La lutte fut sans passions. J'avais pour adversaire ce pauvre Lalouel, fondateur de la Tronchet qui n'a pu encore arriver à lier deux paroles. Je soutenais l'affirmative. J'ai plaidé huit minutes devant huit ou dix auditeurs qui ont voté pour moi.

Je vais chez Mr Petit, il a eu quelques personnes à dîner, mon père y est venu le soir, on danse un peu, en famille. On arrive à faire deux quadrilles en y mettant tout le monde. Je fais moi un grand effort et pour faire danser Melle Levillain qui reste sur sa chaise, je produis ma première polka mazurka. Mr Petit est heureux, il réunit ce soir sa trilogie : trois jeunes gens, contemporains d'âge et collègues en cléricature, qu'il vante continuellement les uns aux autres et dont, j'espère, il répand aussi l'éloge au dehors. Roche, Lejoindre et moi, sans nulle vanité. Lejoindre, qu'il a fait entrer à la Tronchet, est un jeune homme qui me plaît beaucoup, gai, fin et portant tout son esprit sur sa physionomie. Nous avons beaucoup causé ce soir car il ne valse pas plus que moi et brouille bien les lanciers où il figure.

Paris, le mercredi 19 février 1862

Etude. Je dîne chez Mr Chaulin, avec Coulon, Guyot-Sionnest et notre ancien professeur de rhétorique Mr Durand. Celui-ci qui n'était pas divertissant en classe est charmant en société. Le soir je joue au whist, je prends goût au whist ; c'est comme la polka mazurka : un avenir, disait Maurice⁷⁶. Le fait est que je deviens mondain, faute d'intérieur. Je l'avais prévu.

Paris, le jeudi 20 février 1862

Je vais à une expertise à Joinville-le-Pont. Le printemps ne s'avance guères. L'expertise est assez gaie, l'expert concilie sur place les parties et les amène à reconnaître qu'elles ont toujours été du même avis : au commencement on voulait se dévorer. Etude le soir.

Paris, le vendredi 21 février 1862

Etude soir et matin

Paris, le samedi 22 février 1862

Etude. Je dîne chez ma tante Elisa et m'habille. Mme Wallet m'entoure de prévenances gracieuses : elle a su par Georges que je n'étais libre que le samedi et elle a demandé à Regnier, de la Comédie Française, qui est son beau-frère, deux fauteuils d'orchestre pour Georges et pour moi. On donne *L'Honneur et l'Argent* : nous arrivons à la fin du premier acte. Avec quel enthousiasme nous avons entendu ces vers là, ces grandes tirades sonores, il y a huit ans à l'Odéon. Aujourd'hui cela nous semble passé, éteint, connu. Georges a le premier le mérite d'avouer franchement qu'il s'ennuie de tout son cœur. Je résiste à l'impression mais, somme toute, je ne m'amuse pas follement. Cette pièce est d'une incroyable naïveté de

⁷⁵ Jules Isaac Mirès, brasseur d'affaires plusieurs fois condamné. Voir le détail sur sa fiche Wikipédia.

⁷⁶ Très vraisemblablement Maurice Chaulin

conception : chaque personnage vient dire une tirade et rentre dans la coulisse ; un cinquième acte composé de deux scènes plaque sur l'action un dénouement qui n'y tient en aucune manière. C'est merveilleusement joué par Samson ; Delaunay qu'on a porté aux nues est bon mais surfait. Got n'a pas un rôle dans ses cordes. Maubant et Melle Nathalie sont excellents. [Collée en marge une coupure de presse donnant la distribution]

Après, je vais au bal. Quel homme. C'est un bal chez Mr Tétu rue de Varennes ; j'y ai été pour voir jouer la comédie il y a deux ans. De mes souvenirs j'avais conclu à une grande somptuosité, du genre Javal⁷⁷ C'est seulement élégant mais en revanche c'est très gai, surtout à la fin. J'y trouve du monde de connaissance, Person, l'ami de Walker, Fouret, Lescot et bien entendu Gratiot qui est ami d'Emile Tétu et auquel je dois mon introduction dans la maison. Il est là avec toute sa famille. C'est le premier bal de sa sœur, c'est le second de Melle Tétu. Toutes deux sont charmantes. J'ai vu pousser et éclore cette petite Alice Gratiot ; elle est toute gentille et babille avec moi à l'infini. J'ai beaucoup dansé avec elle ; je lui rappelais une certaine polka dansée dans un dormoir d'Apremont !! Sur les minuit on s'aperçoit que Mr Tétu le père et aussi son gros bêta de fils auraient des velléités de se coucher de bonne heure. Il se monte une conspiration du cotillon, dont je suis. Il n'était pas dans le programme, nous l'enlevons à force d'obsession, et tout de suite je vais inviter Melle Tétu, et je danse, et je cause, et Mr Tétu me décerne une invitation rémunératrice à un bal pour mercredi ; et en un mot je ne me reconnais plus. Je rentre à quatre heures enchanté de ma nuit.

Paris, le dimanche 23 février 1862

Je ne suis pas trop frais ce matin, comme de juste. Après la messe il m'arrive Euphrasie et ma filleule de La Falaise qui s'étaient fait annoncer. Notre jeune filleule n'a pas été par nous douée de grâce et de beauté : elle a l'air idiot ; après une heure de conversation je renvoie la mère et la fille à la marraine, Mme Eymieu. Je fais des visites : Mme Grétilat, Mme Chaulin, ma tante Henriette. Je tombe sur le Moniteur et lis une lettre de l'Empereur qui est révoltante. Il a donné à Montauban le titre de comte de Palikao et a fait porter une loi qui lui assure une dotation de 50.000 francs. Au Corps législatif, à l'énoncé du projet, on s'est mis tout simplement à faire des huées et à crier : à l'année prochaine !! Montauban est un affreux pandour connu pour tel, qui s'est honteusement sali dans l'affaire Doineau⁷⁸ et qu'on avait envoyé là-bas faute de savoir qu'en faire. Il passe pour avoir fait ses orges au pillage du Palais d'Été. Or voici ce que contient le Moniteur d'aujourd'hui : une lettre du général à l'Empereur lui demandant de retirer la loi. Une lettre en réponse de S.M. Celle-ci est d'un ton inouï : il maintiendra la loi, le Corps législatif fera à son gré, et oubliera s'il veut qu'il est d'une nation dégénérée de marchander le prix de la gloire.

J'affaiblis en notant de mémoire : à aucune époque on n'a parlé d'une assemblée délibérante sur un pareil ton et on sent en lisant cela l'indignation qui monte. Que va faire le Corps législatif ?

Le soir j'offre chez moi un punch aux Champagnes, Tardieu, Bonnet, Gaudefroy et Duparquet. On fait des plans de course. Duparquet, toujours titanique, inaugure la campagne en allant herboriser à Toulon.

Paris, le lundi 24 février 1862

Etude. Je vais, comme avoué d'un créancier opposant, assister à une levée de scellés chez un de mes anciens camarades de collège, de Viel-Castel. La loi permet ainsi à des tiers de

⁷⁷ Riche famille juive. Edmond a été le condisciple de l'un de ses membres au Lycée.

⁷⁸ Le capitaine Doineau, subordonné de Montauban, a été accusé de complicité d'un meurtre en Algérie.

pénétrer dans les affaires de famille et celles-ci me paraissent les plus sales du monde. Je vais faire ma visite à Mme Wallet : elle est très aimable, mais froide. Georges m'en avait prévenu, mais j'avais, par les idées que j'ai développées l'autre soir, comme des effusions rentrées.

Paris, le mardi 25 février 1862

Etude. La pauvre Tronchet se disloque ; il y a deux questions horriblement mal plaidées. Un Mr Dupray, nouveau venu, de Vienne, qui ne peut dire deux mots et qui se trouvant drôle apparemment éclate trois fois de rire au cours de sa harangue. Il n'y a presque personne : cela est pitoyable.

Paris, le mercredi 26 février 1862

Etude. Au retour du Palais je vois arriver mon père tout bouillant : une affaire fort belle lui glisse aux mains : il est depuis longtemps l'avoué de la famille Ruelle ; il en est mort ces jours-ci un membre qui donne ouverture à de belles licitations et voilà qu'un des héritiers est allé en traître former la demande en partage avec constitution d'un autre avoué. Cet héritier est une veuve Ruelle qui habite Wissous. Sa demande est fort mal formée, boiteuse ; il s'agit nous, de lui en signifier une aujourd'hui même, il faut que quelqu'un aille porter l'acte à un huissier de Longjumeau. Ce quelqu'un c'est moi ; je me prépare tandis qu'on bâcle l'assignation. Bachelot me fait passer un mot pour me demander de venir avec moi ; à cinq heures nous partons pleins d'ardeur, nous allons acheter du tabac et des pipes. Nous prenons le chemin de fer de Sceaux jusqu'à Palaiseau, en troisième, fumant avec des conscrits qui hurlent, c'est ravissant ; à Palaiseau l'omnibus jusqu'à Longjumeau sur l'impériale, une idée de Bachelot ; il fait un froid du diable. Nous arrivons à Longjumeau à la nuit fermée. Ici nous devenons graves et Bachelot se met derrière moi, il s'agit de subjuguier l'huissier, de le décider à signifier l'acte ou à nous le laisser porter au besoin ; ici nous enfonçons une porte ouverte, l'huissier Guay est charmant et un quart d'heure après notre arrivée son clerc trottait sur la route de Wissous.

C'est un plein succès ; la gaieté un moment comprimée reprend son empire : nous allons nous faire servir aux frais de l'étude un petit dîner très confortable, l'huissier est invité à prendre le café : la localité ayant de la fameuse eau-de-vie nous introduisons une admirable série de rincettes. Bachelot en tient tout de bon, heureusement que l'acte est signifié. Il crie, il hurle, il me tutoye ; nous reprenons l'omnibus, puis le chemin de fer, puis un fiacre, et à 9h1/2 nous étions à l'étude, triomphants, rapportant notre original pour le visa du greffe.

J'avais un bal ce soir à qui je ne tenais guères. Il me paraît compléter cette soirée fertile en événement, mais pour ce bal, comme je l'ai déjà raconté à Gratiot dans une lettre que j'ai soignée, je ne veux pas me mettre en nouveaux frais de narration et préfère me rappeler ma lettre que voici à peu près.

Ô ami Georges, sage entre tous les sages, tu as évité le Bal Marquis, tu es un grand homme, je suis moi un niais, quant à Emile Tétu c'est un animal ; mais l'histoire t'en es due et la voici.

Il est bon que tu saches que Mme Marquis, chez qui nous devons danser, est ma cousine ainsi que je l'ai découvert depuis samedi, cousine fort éloignée méprisant fort les avoués, mais enfin cousine. J'avais bâti là-dessus tout un plan. La singularité de mon nom avait dû lui rester dans l'esprit, il y avait reconnaissance ; c'était au cotillon : – dans tes bras- dans les miens !! Nous faisons tous la figure. L'important était de bien choisir sa danseuse. Enfin, passons.

Il faut te dire encore, comme second prologue, qu'un voyage d'affaires m'avait forcé à dîner à Longjumeau. Un clerc de l'étude avec qui tu as dîné chez moi et qui m'y accompagne s'était notablement grisé, et moi-même j'avais embaumé ma soirée errante de procédure, de rêverie et de tabac à fumer. A dix heures je rentrais chez moi, harassé et sordide, à minuit lavé, séché, rincé et parfumé je faisais mon entrée dans ma famille. Vrai, Georges, j'étais présentable ; présenté, c'est une autre affaire. Tu vas voir.

Je jette en arrivant un regard timide et circulaire, la famille Tétu n'était pas dans le premier salon. Je m'insinue, je glisse dans le second, je repasse plus rapidement dans le troisième : pas le moindre Tétu, personne pour me présenter. Au buffet je rencontre des petits bonshommes dans la même situation que moi : c'était de ces étudiants novices qui sautillaient tant samedi dernier et que Mme Tétu avait compris dans son invitation collective : ils me voient, ils accourent si forte virum quem ! Ils me demandent ce que nous avons à faire, à quoi je réponds que c'est tout simple, que dès là que nous ne sommes pas présentés il faut nous en aller, et un peu vite, à peine d'être mis à la porte. Mes oisillons palissent et décampent.

J'allais en faire autant et gagnais la porte quand un groupe de mes amis m'entoure et me ramène. Où vas-tu, me disent-ils ? Tu n'es pas présenté, nous non plus et personne davantage ; cela se fait ainsi ; cependant nous allons te présenter au maître d'hôtel du buffet.

Ici, Georges, se place un verre de champagne frappé, et dès ce moment ma position m'apparut sous un jour nouveau. Je fus cynique. Tu m'aurais vu, le claque sous le bras, cambré en Méphisto, examiner les danses, juger des toilettes, traverser les salons, fréquenter les buffets, danser. Je n'ai qu'un regret, vois-tu, c'est de n'avoir amené personne, Bachelot par exemple qui était si sémillant sur la route de Palaiseau. Ne me quitte pas, mène-moi-y disait-il d'une voix émue ; ou encore ce pauvre Eugène, mon domestique, qui a si peu d'occasions d'aller dans le monde.

Honte que tout cela, ami Georges ! Quand après m'être grisé de cynisme je sortis dans la rue, il m'en vint à l'esprit de indignations chaudes. C'est là le monde ; le premier venu peut arriver là, inviter quelqu'honnête personne et lui faire subir sans contrôle des discours... Qui m'empêchait, je te le demande, de fourrer une glace dans la poche de mon vis-à-vis, ou seulement une cuiller d'argent dans la mienne, etc, etc.

Paris, le jeudi 27 février 1862

Etude. Je flanque une énorme secouée à Prieur qui m'agaçait depuis quelque temps. Je me suis mis à rager d'une façon surprenante ; au résultat, c'est le mieux du monde et il en faudra de temps en temps. Je dîne chez Emile, je vais à l'étude, le soir je vais au bal chez Mr Rivolet, il y a beaucoup de monde, d'assez jolies femmes, des jeunes gens en quantité ; avec tout cela on s'ennuie parfaitement et Ripault se fâche tout rouge après moi. Tous les secrétaires y sont, j'y connais cinquante camarades et en résumé : ennui.

Paris, le vendredi 28 février 1862

Etude. Le soir je vais passer la soirée chez Mme Denormandie ; on cause des choses publiques, elles ont en ce moment de l'intérêt, il y a dans l'air je ne sais quels germes d'agitation dont on avait perdu l'habitude. Le Corps législatif a senti bien plus vivement que je n'osais l'espérer la lettre Palikao ; on dit que la loi sera repoussée ; ce sera la première ; l'Empereur dissoudra le Corps législatif, etc. Et puis le Quartier Latin est en combustion ; on a commencé par d'admirables gamineries à une pièce de Mr About, *Gaëtana*, on l'a sifflée trois jours de suite et le dernier jour on est venu, tout un peuple, siffler About sous ses

fenêtres. Cela a continué au cours de Renan, à la leçon d'inauguration. Cette fois ça été un enthousiasme immense. On a crié A bas la calotte. Le ministre a suspendu Renan : c'est la plus jolie rigolade du monde. On instituait sa chaire pour être une chaire critique, à côté de celle toute dogmatique de la faculté de théologie (les langues hébraïques), on le met à pied pour avoir nié la Bible et Jésus Christ.

Enfin, en dernière analyse, on est aller célébrer l'anniversaire du 24 février en portant des couronnes sur la place de la Bastille. Que sortira-t-il de tout cela ?

Paris, le samedi 1^{er} mars 1862

Etude. Le soir, soirée d'Herbette, c'est le Samedi gras, chacun est invité ailleurs, il n'y a presque pas de dames ; j'étais cependant le mieux disposé du monde, mais la matière première manque, nous dansons dans le désert. Je m'en vais à 1h1/2.

Paris, le dimanche 2 mars 1862

Dimanche gras ; après la conférence et la messe, nous herborisons. C'était un serment. Tandis que le grand Du Parquet fait des choses superbes à Hyères, Tardieu, Godefroy, Bonnet et moi allons battre la plaine d'Ivry, depuis la Seine jusqu'à Bicetre pour trouver le Gagea arvensis. Et quoique ma nuit de bal ne me rende guères dispos et que je m'endorme un peu tout en marchant, je savoure vivement le délice qu'il y a n'être pas dans Paris le Dimanche gras. Quant à la plante nous ne la trouvons pas, ni rien qui y ressemble. Je rentre par la Barrière d'Italie et vais voir mes pauvres. Je dîne chez mon père. Le soir je vais chez Mr Guyot-Sionnest. On joue deux vaudevilles, *L'Histoire d'un son* et *Figh-Tong-Kang*. Les acteurs sont les deux fils, madame Paul et autres. La farce est ce qui vaut le mieux dans un théâtre de société : on y dit mal le marivaudage et on ne sait pas circuler. La dernière pièce, qui est une parade de carnaval en costume chinois, avec de nombreux lazzi, a un plein succès. Tout de suite après la pièce, on danse, les acteurs exécutent en costume un quadrille chinois qui ne manque pas d'entrain. Je danse beaucoup, cette soirée a pour moi un grand intérêt : à côté des sœurs de Paul Bonnet il y a des jeunes filles que je n'avais jamais vues, à qui j'ai bien souvent pensé : ce sont les filles de Mr Ducloux le notaire ; maman m'avait souvent fait l'éloge de leur mère et dans nos interminables causeries sur mon avenir m'avait souvent indiqué cette famille. Elles sont quatre, vêtues de petites robes de soie rose ; deux sont charmantes, l'une à 19 ans, l'autre 15, elles sont blondes ; la troisième n'est pas bien ; enfin la série finit par une charmante petite brune d'une dizaine d'années. Je fais tous les frais imaginables : j'aurais bien voulu être présenté au père, cela n'a pu s'arranger. A coup sûr me voilà une provision de rêveries pour mon été et, comme on dit, du pain sur la planche. Cet imbécile de Chaulin ne les trouve pas jolies !! La soirée de Guyot va très gaiement jusqu'à 1h1/2. J'en sors bien éreinté.

Paris, le lundi 3 mars 1862

Je passe une journée assommante au Ministère des Finances, pour opérer la conversion des actions de mon père. La conversion, grande affaire ! J'ai fini par comprendre. L'Etat, unifiant sa dette, vous sert une rente trois pour cent égale à celle qu'il vous versait en quatre et demi, à la charge pour vous d'acquitter une soulte égale à la différence, ou une partie de la différence, entre la somme qui rend d'intérêts 3, soit 60, et celle qui rend d'intérêt 4 1/2, soit 90. C'est un moyen d'obtenir immédiatement de l'argent des rentiers : notre malheureux pays à les poches percées, mais comme il faut rire de tout, on a baptisé Mr Fould du nom de duc d'Ote-rente en même temps qu'on créait Haussmann comte de Paris-chaos. Ce sont deux parodies assez drôles, qui s'entrecroisent avec les innombrables mots faits sur l'assassin Dumollard. Toute la journée je suis éreinté, je dors debout ; aussi le soir je lâche un grand bal où devait me présenter Mr Petit et je viens me coucher à 8h 1/2, ce qui est plein de volupté.

Paris, le Mardi-Gras 4 mars 1862

Etude, quoique ce soit en demi-congé, nous avons un conseil de famille au Panthéon qui nous retient, Labey, Lobert et moi, jusqu'à deux heures. Je vais faire de la botanique chez Tardieu, c'est-à-dire ranger son herbier : c'est toute la botanique d'un ignorant comme moi. Je vais faire visite à Mr Bonnet : mes frais de avant-hier n'ont pas été absolument perdus et il m'en revient quelque chose : Mr Ducloux et Mr Bonnet sont cousins. Je dîne chez ma tante Elisa ; le soir toute la famille est en soirée chez Mr Armengaud. Henriette y est : c'est son unique soirée de l'hiver, mais nous en avons monté une à la maison dont on commence à parler. Chez Mr Armengaud on ne me connaît guères : on ne m'a vu qu'à Neuilly, grave d'ordinaire, et la première fois que je danse, on s'étonne on me remercie presque. Bientôt l'étonnement se calme, je danse continuellement et avec beaucoup d'entrain. J'ai institué avec Albert une série de quadrilles croisés qui fait merveille. Cette petite Lucie Armengaud, franche coquette s'il en fut et dont d'ailleurs je fais peu de cas, est charmante au bal. Le cotillon dansé en petit comité finit par des folies très gaies. Bref j'enterre fort joliment un carnaval inouï dans mes fastes. Je suis mondain, c'est consommé. Et je trouve en y réfléchissant que c'est un peu la faute de mon père dont le front se charge de nuages toutes les fois qu'il me sait sorti le soir. Il ne dit rien, mais il gémit en dedans. Je m'en vais à 2h.

Paris, le mercredi 5 mars 1862

Messe, étude, je suis frais comme une rose, tout étonné de ne pas danser ce soir.

Paris, le jeudi 6 mars 1862

Etude : matin et soir nous avons des ventes en masse. Mon père déploie une activité fébrile, il nous écrase, nous ne pouvons pas le suivre. Le soir je vais chez Du Parquet, il arrive, il partage aux Champagnes le produit d'une admirable herborisation. La Provence est toute en fleurs, Du Parquet s'est couvert de gloire et il y a bien pour ma part vingt espèces nouvelles. C'est pour 1862 un fier début.

Paris, le vendredi 7 mars 1862

Etude. Il fait un temps splendide et corrompeur, le printemps me fait courir du feu dans les veines. C'est en ces jours là qu'on souffre d'un mal inconnu, qu'on rêve à de lointains rivages et que la procédure semble bien amère. Mme Wallet reçoit le vendredi à la quinzaine. J'y vais ce soir, elle me reçoit fort bien et m'offre pour demain une place dans une loge aux Français.

Paris, le samedi 8 mars 1862

Ce temps est de plus en plus corrompeur, il n'y a pas à songer à travailler. Je vais une course d'affaire à La Villette que je change en longue promenade. Puis voila que mon père subit lui-même l'influence et qu'après le Palais nous allons errer aux Tuileries : c'est à n'en pas croire ses sens. Je vais voir madame Gratiot la charger de mes excuses pour ce soir. Ce bête de Georges m'a fait parvenir ce matin une invitation charmante, chez Mme Tétu. Mes frais à sa soirée me rapportent une invitation en petit comité qui me flatte énormément. Je n'y pourrai aller qu'après le spectacle. Je dîne chez ma tante Emilie ; le beau temps se résout en immense orage, je vais jusqu'aux Français en sautillant dans mes escarpins. C'est la seconde représentation d'une pièce de Léon Laya, *La loi du Cœur*. L'Empereur y est. La pièce est complètement en dehors des habitudes théâtrales. On dirait que Léon Laya a voulu expier l'immense succès d'une pièce un peu vulgaire, *Le Duc Job*, en produisant une œuvre sérieuse destinée à être oubliée. Pas un événement dans *la Loi du Cœur*, pas d'amour, une discussion de morale et de droit engagée entre Regnier et Worms. Regnier se rend au 3^{ème} acte pour faire finir la pièce. Avec cela, beaucoup d'élévation, de très nobles idées, une scène éminemment

dramatique. C'est joué comme on joue là. J'ai pour la première fois remarqué Worms qui a beaucoup de chaleur.

A minuit, après avoir remercié Mr et Mme Wallet, je me dirige sautillant toujours vers la rue de la Chaise. Ce n'est pas trop aisé et mes souliers se défraîchissent, à m'inspirer des idées de désespoir. J'ai dit que l'invitation me flattait ; cette maison est charmante en effet, il y a fort peu de monde, de quoi former deux quadrilles. Les danseuses sont toutes jeunes, de l'âge de Melle Tetu, toutes sont gaies et aimables, la grande majorité est jolie : Melle Tetu, Melle Gratiot, Melle Bontus, Melle Travers. Je m'amuse très franchement, je suis content de moi et des autres. L'entrain est complet, on danse jusqu'à deux heures et quand le cotillon est fini et que les mamans s'encapuchonnent, on recommence un quadrille avec ardeur. La maison est charmante, Melle Tetu délicieuse, Mme Tetu toute bonne ; le père a l'air d'un domestique, il se fourre dans les coins. La seule ombre est ce gros niais d'Emile Tetu. Ces demoiselles qui ont l'air de s'être amusées autant que nous formaient des complots pour recommencer.

Paris, le dimanche 9 mars 1862

Conférence, messe. Je déjeune chez Foyot avec Decrais : nous lisons les débats de l'Adresse qui passionnent tous les esprits ; maintenant, grâce à Dieu, nous avons quelques jours de vie dans l'année. Je vais travailler au cabinet de lectures, je prépare une question pour la Conférence Demante. Le temps continue à être corrupteur. Je résiste mais j'ai bien mal aux nerfs ; je vais faire un peu de botanique chez Du Parquet et je dîne chez mon père.

Paris, le lundi 10 mars 1862

Travail à l'étude. Je vais le soir chez une dame Renault que je ne connais point : c'est contre mes principes. Mr Petit qui me veut tout le bien du monde ne sait pas m'exprimer sa bienveillance autrement qu'en me faisant inviter à tous les bals qu'il peut. Albert et (R..⁷⁹) qui sont sur le même pied trouvent cela parfait, moi j'y résiste. J'ai manqué le bal du Lundi gras, il a fallu payer de ma personne ce soir et je suis venu en me disant comme Numa dans la dernière pièce de Mr Sardou que ce que j'en faisais n'était pas pour mon plaisir. Avec ce point de départ je n'ai pas eu de mécompte, je me suis ennuyé le plus franchement du monde, comme au temps jadis, pendant trois bons quarts d'heure. Bal superbe, d'ailleurs, rue des Sts-Pères.

Paris, le mardi 11 mars 1862

Etude. Le soir je manque la Tronchet et vais avec Bachelot voir au Théâtre Dejaset une pièce qui a eu un succès fou dont les mots constituent pour six mois l'esprit de la jeunesse française, *Les Chevaliers du Pince-nez*. La pièce est bonne réellement, il y a un acteur nommé Raynard qui fait une excellente caricature. J'ai passé une soirée agréable. Bachelot me la fera payer cher en me serinant le rôle de Raynard durant plusieurs jours Elle est mauvaise, celle-là, il ne faut pas me la faire !

Paris, le mercredi 12 mars 1862

Etude, conférence Demante. Je venais pour plaider une question, on faisait les élections ; rien n'est si fâcheux qu'une plaidoirie rentrée. Paul Bonnet est nommé président et Lechevallier vice-président. Je m'en vais avant les discours de sortie et d'entrée, solennité indispensable ici.

Paris, le jeudi 13 mars 1862

⁷⁹ Nom en partie caché par la reliure

Chaulin est souffrant, je vais le voir avec Baradat. Le pauvre Baradat est actuellement maître clerc d'Aviat, le plus farouche des avoués, et maudit le destin qui l'a poussé dans une pareille galère. Etude matin et soir.

Paris, le vendredi 14 mars 1862. Etude matin et soir.

Paris, le samedi 15 mars 1862

Etude. J'ai ce soir deux bals à faire marcher de front, la dernière soirée d'Herbette et le bal annuel de Mr Petit. Malheureusement Chaulin qui devait me suivre dans ces deux soirées et en constituer pour moi le principal agrément est encore trop souffrant pour me suivre. Nous enterrons assez brillamment les samedis de la rue du Rocher. A minuit je vais chez Mr Petit : là je ne m'amuse guères ; les danseuses en petit nombre sont assiégées. J'ai présenté Decrais mais il s'en va presque aussitôt. Je danse peu et Lejoindre qui prend je ne sais pourquoi grand plaisir à voir danser le cotillon, me retient jusqu'à des heures indues, quatre heures du matin.

Paris, le dimanche 16 mars 1862

Conférence de St-Médard. On continue à nous tâter : des lettres du commissaire de police du quartier invitent chaque président à déclarer s'il préfère continuer à vivre dans l'isolement ou accepter un conseil général nommé par l'empereur. Triste pays que le nôtre, où tout ce qui n'est pas dans le gouvernement est un danger. Voici qu'on sape avec ardeur une œuvre qui était le dernier monument chrétien élevé en ce monde, dont la grandeur même avait quelque chose de national puisque la tête était en France et le corps partout. Le gouvernement a du s'inquiéter en présence de cette hiérarchie, de cette organisation intérieure, disait-on au Corps législatif. Pas d'autre grief, des éloges. Cela peint un temps et un pays : rien ne s'organisera en dehors de la machine gouvernementale. Et ceci semble naturel chez nous : les idées de liberté individuelle, de liberté d'association nous laissent froids, ignorants, mais l'indemnité Pritchard !!⁸⁰ Chose à noter le chauvinisme des Anglais est tout libéral : Principles, Home is a castle, Habeas corpus.

Messe, visite de pauvres. Botanique chez Du Parquet. Je dîne chez ma tante Elisa avec Mr et Mme Paul Denormandie, Mr et Mme Bigorgne, Mr et Mme Cottinet. Mr Cottinet fait au Courrier du Dimanche un feuilleton théâtral qui n'est pas mauvais. Son journal est en désarroi : Ganesco, rédacteur en chef, a été arrêté le Dimanche gras. On ignore encore pourquoi. Des bruits divers circulent : complot, attentat à la vie de l'empereur. On a voulu détourner les idées de l'agitation des derniers temps. Un vieux républicain ami de Renault qu'on engageait à se réjouir de ces symptômes précurseurs disait : Non, je crains que ce ne soit le jeu de cet homme là. Il va vouloir sauver encore la France. Dans une version qui n'est pas inconcevable avec cette plaisanterie, Ganesco serait ce que techniquement on nomme un mouton.

[Une page blanche correspondant à la fin d'un cahier]

Paris, le 17 mars 1862

Etude tout le jour. On danse à la maison samedi prochain, je l'ai déjà dit. Cette soirée depuis longtemps arrêtée en principe commence à entrer maintenant dans la série des discussions intimes. Tout ce qui sort du cercle ordinaire et prévu est pour la maison une affaire d'état. Mon père émet des paradoxes. Mme Mouillefarine prend des poses de victimes puis ce sont les danseuses dont la liste est ressassée avec des observations analytiques, etc.

⁸⁰ Indemnité versée à un pasteur anglais expulsé de Tahiti.

Paris, le mardi 18 mars 1862

Etude. L'affaire de samedi tient tout le dîner. C'est grave, il s'agit de saisir la limite presque intangible entre la soirée, qu'on veut donner, et le bal, qu'on veut éviter. Quid des glaces ? Quid d'un pianiste stipendié ? Quid d'un lustre ? C'est assommant et il y a une petite affaire d'avant-garde entre Mme Mouillefarine et moi. Je reçois une invitation qui me fait grand plaisir : Mme Travers, tante de Melle Tetu, réunit chez elle dans une petite soirée dansante à la mi-carême ce très aimable cercle de jeunes filles qui m'a si fort séduit, et moi je suis compris dans l'invitation. Je suis extrêmement flatté, ce sont mes premiers succès dans le monde, ils seront rares évidemment ; goûtons ceux-ci puisqu'ils nous viennent. Je vais faire une visite à Mme Gratiot, source première de ces invitations. Le soir je vais à la Tronchet. Duvergier plaide contre de Sancy. Celui-ci est la meilleure acquisition que nous ayons faite cette année. Migraine.

Paris, le mercredi 19 mars 1862

Etude. Je vais plaider à la Demante la question que j'avais préparé pour la dernière fois : une convention formée en France pour l'exploitation d'une maison de jeu dans un pays où le jeu est toléré est-elle valable ? Je soutenais la négative contre Perruche de Velna. Je n'ai pas été intimidé le moins du monde mais plat, traînant, d'une médiocrité complète. Voici l'année qui s'avance et je n'ai pas encore produit un seul bon plaidoyer. Je suis bien loin d'être en progrès : ce qui me manque c'est cette émulation que nous avons à la Tronchet, du temps qu'elle florissait, avec Renault, avec Decrais, avec Baradat surtout. Celui-ci me donnait d'excellents conseils. Aujourd'hui que devient-il ? Je ne le vois plus. Migraine encore.

Paris, le jeudi 20 mars 1862

Migraine, étude. Je vais avec ma sœur Henriette inviter en cérémonie Mme Eymieu pour notre soirée d'après-demain. Mme Eymieu qui part pour Tours ne peut accepter. La pauvre dame de Saillans n'a guères l'habitude du monde, pour recevoir Henriette qui n'a pas quinze ans elle était plus intimidée que celle-ci. Au retour de cette visite qui s'est faite après dîner je reviens travailler à l'étude, quoique j'aie comme ces jours-ci grand mal à la tête.

Paris, le vendredi 21 mars 1862

Etude. Je fuis la maison pour ne pas entendre parler de la soirée. Je vais dîner chez ma tante Emilie et la soirée m'y poursuit. Ma tante Pauline, en fille d'Eve, veut savoir comment nous faisons les choses, et Marie qui voit combien ce sujet d'entretien m'est sympathique ne le quitte plus, comme une bonne âme qu'elle est. Le soir après l'étude je vais inviter Guyot-Sionnest. Il reçoit le vendredi soir la conférence de Saint-Médard. Ce n'est pas gai ordinairement, ce soir cependant avec Chaulin et deux confrères nous rions de tout notre cœur.

Paris, le samedi 22 mars 1862

Voilà le grand jour ; ce qui m'y nuit bien c'est que j'ai mal à la tête, comme tous ces jours-ci. De la journée je ne dirai rien, sauf qu'on a fait croire à Bachelot qu'on fermait l'étude pour la transformer en vestiaire ; que celui-ci a reçu comme une manne céleste ce congé inattendu et que pour le vrai, sur les cinq heures, on bouscule nos dossiers. Je dirai aussi que Prieur marie (Lacoromme⁸¹) : celui-ci régularise un vieux péché et légitime cinq enfants, ce qui rend Prieur jovial et goguenard. Après dîner je vais m'habiller et reviens. Et la fête commence. Au commencement il y a du tirage. Ma sœur a invité ses amies de si bonne heure qu'il nous arrive du monde tandis que nous allumons : admirable mésaventure bourgeoise qui ne pouvait pas nous manquer, mais une fois le premier quadrille donné cela part. Qui avons-nous ? Melle

⁸¹ Nom mal lisible

Armengaud, une drôle de petite coquette pas belle, dansant à ravir ; Melle Roland, une amie de ma sœur qui est très gentille, sa sœur, Mme Gillet ; Melle Levillain, qu'on ne marie guères ; Melle Carteron ; Mme Picot et sa belle-sœur, des samedis d'Herbette, Mme Picot reste sur sa chaise et me donne du mal ; une cousine d'Albert, Mme Pimpernelle, belle blonde robuste qui est fort aimable, genre Titien. Mme Petit, charmante femme qui s'amuse de tout son cœur ; Marie Parmentier, gaie, amusante et spirituelle ; Melle Desquibes, une toute petite jeune fille qui prend du plaisir ; Melle Ronair, qui a l'air bien bête. Pas une seule très jolie femme : on m'a demandé Melle Camusat que nous n'avons pas osé inviter lors des questions de limite. Et les danseurs ? Les camarades d'Albert sont charmants. Ils arrivent de bonne heure. Bachelot tape au piano à être pris pour un salarié. Devin m'aide et prend mes instructions pour faire danser qui reste sur sa chaise. Quant à mes amis, ils sont stupides. Gratiot est malade, Decrais a eu un immense succès à la conférence des avocats d'aujourd'hui, il vient, mais épuisé. Renault l'emmène coucher. Harel ne vient pas. Coulon vient un moment. Michel, Talandier, David et Herbette forment un groupe dans la salle à manger, parlant haut, disant des inepties et riant à grands éclats. Michel me trouve ridicule dans mes façons d'agir et me le dit gentiment. Chaulin et Paul Bonnet sont seuls aimables ; encore Chaulin est-il arrivé scandaleusement tard et Mme Petit le demandait instamment. Il y a une analogie entre Paul et moi : pour nous être remis tard à la danse, nous arrivons à l'aimer quand chacun s'en dégoûte.

Somme toute, cela va bien, je ne sais si c'est une récompense du zèle que j'y mets, mais il me semble qu'on s'amuse. On sert du thé et du chocolat, puis on danse le cotillon. Chaulin le conduit avec Mme Petit. Je le danse avec Marie. Un bon garçon invite Amélie qui trouve ce jeu le plus drôle du monde, qui rit aux éclats et qui amuse tout le monde quand assise sur une chaise au milieu du salon, elle fait la figure du miroir ou du coussin. On s'en va à deux heures^{1/2}. Chaulin et moi nous reconduisons Marie et sa mère. Mon père est content, moi aussi et nous recommencerons l'an qui vient.

Paris, le dimanche 23 mars 1862

Je soigne ma migraine chronique et me lève à dix heures. Je vais à l'enterrement de la grand-mère de Cheramy. A trois heures je me rends chez Mme Gretillat qui m'a mandé, voici pourquoi : on joue demain chez elle une bretonnerie d'Offenbach, *Le mariage aux lanternes*. Elle a besoin de figurants ; ce sera Georges, Gustave, Maurice et moi. Georges est au patronage mais je répète avec les deux autres. Nous revêtons les costumes exigés, on est quelque temps à se faire à la fraîcheur des amples braies qu'ils comportent et le souvenir se reporte à un rêve absurde que chacun a parfois fait, dans lequel on se voit au bal sans culotte et la chemise au vent. Nous posons énormément, nous répandant parmi les acteurs et donnant des conseils sur la mise en scène. Ils jouent du reste joliment. Mr Lambert est bien entendu le ténor. Je dîne chez Guyot-Sionnest avec Emile et Paul Bonnet. Je m'en vais de très bonne heure, ayant toujours fort mal à la tête.

Paris, le lundi 24 mars 1862

Etude. J'ai toujours la migraine. Le docteur Chanet que je vais voir en désespoir de cause m'interdit le vin et le café. La migraine ne m'empêche pas de goûter une soirée inconcevable. Je dîne chez Chaulin : il y a Mr et Mme Gretillat chez qui tout est bouleversé pour la comédie de ce soir. L'impresario et la prima donna sont un peu émus. Après le dîner Georges, Maurice et moi révélons nos costumes bretons et nous rendons, avant que personne ne soit arrivé, au foyer des acteurs. C'est le boudoir de Mme Gretillat que le salon commande. Les acteurs arrivent ; il y a aussi de l'émotion. Toutefois nous prenons quelques plaisirs en la conversation de la jeune première qui ne manque pas d'aplomb. Ces dames ont de charmants

costumes bretons. Mr Lambert est ravissant. On joue l'opérette ; je n'ai jamais vu de pareils acteurs de société, ils ont l'usage, ils ont l'entrain, ils sont parfaits. Les figurants savent être à la hauteur de leur mission. On finit par une rentrée en cortège, nous donnons le bras à ces dames et Gustave va devant en soufflant dans un biniou.

Tout de suite après, bal. D'ordre exprès de Mr Gretillat nous gardons nos costumes, allons tout de suite faire des invitations et chauffons l'enthousiasme. Ce bal prend un caractère original, l'ordre circule de n'inviter que les actrices. Il se forme un côté Parisien et un côté Breton et Mr Lambert avec beaucoup de grâce donne le signal d'une danse accentuée, bourrée si l'on veut et cancan à un autre point de vue. C'est le point de départ il se commence un bal sans précédent, les dames se laissent gagner, le cercle se rétrécit et s'anime, il se fait des en-avant deux bras dessus, bras dessous ; des cavaliers seuls merveilleux, des balancés d'un haut caractère breton. Maurice qui ne danse pas avait été ôter son costume. Albert Labey que Chaulin avait fait inviter va le revêtir et bretonne au mieux. Maurice revient lui-même boutonné dans son habit et les traits perdus dans une immense barbe postiche. Un grand hollandais flegmatique présenté par Gustave va mettre le pierrot rose de Georges et un masque béat et souriant, conservé de longtemps dans les archives de la famille Chaulin. Cela va de mieux en mieux, je ne sais où on aurait été si on n'avait pas fini de bonne heure ; le cotillon est pâle auprès de ces admirables quadrilles. On part à 2h1/2. Jamais je n'ai tant ri. Je devrai à Mme Gretillat de n'être pas sorti de ce monde sans savoir ce que c'est que s'amuser au bal. La fin est lamentable. J'avais chez Chaulin tant de costumes différents et j'ai donné à Eugène tant d'indications sur la façon de les rapporter qu'il a tout pris, tout emporté, même ma clef. J'ai failli coucher dehors.

Paris, le mardi 25 mars 1862

Fatigue. Cela n'est pas étonnant et aussi migraine. Je vais voir Mme Gratiot ; mes actions prennent de la baisse dans la famille Tetu, ce gros Emile est furieux de ce que je ne l'aie pas invité samedi et sa mère partage ses susceptibilités. Par providence hier j'ai eu l'idée d'aller lui faire une visite de remerciements, la visite a un peu relevé les cœurs. Toutefois le coup est profond et j'en suis bien fâché. D'autre part le bal Travers pour jeudi n'aura pas lieu. Coucher à 9h. Je suis vraiment souffrant.

Le mercredi 26 mars 1862

Le mal de tête devient suraigu. Je me présente à l'étude à onze heures ; mon père s'inquiète de moi et avec beaucoup d'affection m'engage à me reposer et à faire une promenade. J'accepte cette ouverture avec empressement. J'ai trouvé l'an dernier dans la forêt de Gomont le soulagement à des maux pareils. J'irai donc à Rouen. Je vais demander à Tardieu une lettre pour un botaniste de Rouen. Je vais prendre un peu d'argent, un chapeau de feutre, ma boîte, ma pipe et mon cartable et à quatre heures je pars pour Rouen. J'y arrive à 9h du soir, je soupe et je vais porter ma carte chez Gomont qui est au spectacle.

Rouen, le jeudi 27 mars 1862

A 8h1/2 je vais trouver Gomont qui se montre fort satisfait de me voir. Le temps est magnifique et nous arrêtons d'aller en forêt quoique ce soit aujourd'hui la mi-carême et qu'on fasse à Rouen la promenade de la Gargouille, cérémonie locale s'un haut intérêt. Nous déjeunons à sa table d'hôte et à 11h1/4 nous prenons le bateau de La Bouille. Les bords de la Seine sont charmants, je respire le grand air avec une volupté de prisonnier déchaîné. Nous descendons à la station de Sahurs et tout de suite je me mets à herboriser. Nous entrons en forêt. Gomont n'est pas changé, il a le même culte pour sa forêt ; son esprit solide et étroit jouit pleinement des détails administratifs, c'est un vrai forestier. Le chemin de fer le désole, à

cela près sa forêt est une merveille. Ce n'est certes pas moi qui le contredirai. Ce grand air me vivifie, je prends en abondance le Lathraea squamaria pour les compagnons de Champagne et avec lui quelques autres plantes. Nous faisons une longue promenade qui nous amène à un merveilleux endroit, les roches d'Orival. C'est du côté opposé la contrepartie de la vue qu'il me montrait l'an dernier des hauteurs de Grand Couronne. Nous avons à nos pieds une vaste plaine où tourne la Seine et au loin Elbeuf dont les vastes cheminées fument dans un rayon de soleil couchant. Le bateau d'Elbeuf nous ramène dîner à Rouen. Le soir je vais un peu au café de Gomont, il a un café en vrai provincial, puis je porte la lettre de recommandation au correspondant de Tardieu. C'est un pharmacien nommé Malbranche qui me reçoit bien et me monte une course. Je me couche de bonne heure ayant toujours la migraine.

Rouen, le vendredi 28 mars 1862

A 7h Mr Malbranche vient me prendre et me mène à Darnetal. Sur le chemin nous trouvons le Veronica Birnbaumii et à Darnetal sur les coteaux, un fort joli Carex, l'humilis ou clandestina. Il pleut tout le temps de cette course. Je déjeune à l'hôtel. Je vois un instant Gomont qui est retenu par une adjudication de travaux. Je vais au Palais de Justice et comme je l'espérai j'y trouve Lecoeur qui me reçoit à bras ouverts et ne me quitte plus. Nous causons des choses de Paris et de la politique. Il est plein de mépris pour les hommes et les choses, c'est un caractère triste mais élevé et intéressant ; nos opinions nous réunissent pleinement. Il m'accompagne dans une herborisation que je fais à Quevilly, laquelle manque absolument, à part le Cardamine hirsuta. Le soir je traite à mon hôtel Lecoeur et Gomont. Je suis obligé de leur faire mes adieux de trop bonne heure car, malgré cette vie en plein air, le mal de tête ne fait que embellir.

Paris, le samedi 29 mars 1862

Six heures départ de Rouen, 8h1/2 arrivée à Epones, 9h1/2 arrivée à La Falaise. Je me rends chez Euphrasie qui me reçoit avec la joie émue de ces braves gens. Marie Cotty arrive pleurante et me saute au cou. Martial me mène voir le parc qui est tout bouleversé. Je le parcours avec une complète indifférence. Je pouvais être ému il y a quatre ans, depuis ce temps il s'est fait en moi une telle autre séparation, de telles autres ruines que La Falaise est un point perdu dans l'immensité des regrets. Je vais prendre au rocher le Narcissus incomparabilis qui est abondamment naturalisé. C'était là le but de mon voyage. Toutefois la source de l'émotion que je croyais fermée s'est rouverte en voyant notre pauvre église. Rien n'y a été changé, pas un tableau, pas un clou. Le banc où nous nous asseyions, la petite armoire où ma mère enfermait nos livres, tout cela est intact. J'ai pu me croire remonté à onze ans en arrière, au jour de ma première communion. Je rencontre sur la place quelques anciens du village (tout cela a vieilli) puis je vais voir Joseph, le père de Martial, ils sont brouillés à mort et je veux rester neutre. Je vois aussi Baptiste le chantre et sa femme et l'enfant de la pauvre Hélène et bien d'autres. A 2h je suis à Paris, je porte à sécher chez Tardieu les plantes destinées aux Champagnes. Je vais dîner chez mon père. Toujours la migraine.

Paris, le dimanche 30 mars 1862

J'entends à St-Sulpice la messe de 6h et vais au rendez-vous fixé à la gare de l'Ouest. C'est aujourd'hui la première course de l'année de Mr Chatin. J'y voulais être. Il y a eu cet hiver dans notre petit monde botanique beaucoup de ce que Tardieu appelle des potins ; on a corné partout le nom de Champagne. Chatin en a pris de l'ombrage, dit-on, et puis il y a eu la grande affaire Goubert, un achat de plantes négocié par de Mercey pour le compte de Goubert, Du Parquet, Godefroy et Tardieu. Goubert n'a pas payé, les vendeurs ont montré les dents, on a mêlé Chatin dans tout cela, les ophioglosses ont emmêlé les affaires. Quant à moi qui ait reçu les confidences des deux partis, j'ai su que Du Parquet s'était conduit comme un

cuistre ; son intervention a eu pour résultat en dernière analyse⁸² à de Mercey et par lui à Goubert et à Chatin que Tardieu et Godefroy étaient des marchands de plantes, en fournissant aux pensionnats de demoiselles. Du Parquet qui est un charmant garçon pourrait bien être une canaille. Les Jouaust l'assuraient. Je garde barre sur lui avec ce secret.

83

A coup sûr pour aujourd'hui je comptais voir en présence tous les intéressés, de Mecey, Goubert, Chatin, Du Parquet, et le potin éclater. Cela a manqué. Du Parquet s'est abstenu, quant à Chatin il a été charmant pour nous tous, plein de bonhomie et d'amabilité sans aucune distinction de Champagne. Tardieu s'est donné une foulure au bras, Godefroy et Maugin faisaient la course, il y avait aussi Latteux, un des fondateurs de Champagne que je n'avais pas encore vu aux courses ; il y avait de Mercey, il y avait Goubert, un vilain type bohème ; il y avait les deux bryologiques, Roze et Bescherelle ; il y avait l'abbé Chaboisseau et enfin il y avait Duvergier. Le costume de celui-ci a eu tous les suffrages : chapeau noir cylindrique à petits bords plats, chemise rayée bleue au col cassé, gilet et pantalon fleur de pêcher, petite redingote noire, jambières en toile à voile prenant du genou à la cheville, souliers lacés à l'anglaise, parapluie à manche massif tenu horizontalement, une petite boîte à moi d'un vert très clair en diagonale sur le dos.

Descente à la gare du Perreux⁸⁴ ; il tombe une pluie très vigoureuse qui nous mène jusqu'à Auffargis. Latteux me grise pour faire connaissance, je suis très gai un moment. Nous suivons la vallée de l'Yvette, elle doit être charmante en été ; nous battons sans grand succès la localité du Viola palustris. C'est une plante qui disparaît, pourtant on m'en donne un brin. La course est surtout consacrée aux mousses, auxquelles je n'entends rien. Nous dépassons les ruines des Vaux-de-Cernay. Nous traversons la prairie de Grand moulin, célèbre par ses carex ; on n'y trouve maintenant que le Potamogeton oblongum. Après le Grand moulin il y a un ravissant endroit. La vallée se resserre et l'Yvette entre des rochers coule en mille petites cascades. On se croirait en Suisse. Ceci n'est nullement une phrase d'itinéraire, c'est la vraie nature des montagnes. Nous y trouvons en abondance, outre l'*Aspidum aculeatum*, la meilleure plante de la course, *Chrysosplenium alternifolium*. Nous dépassons Dampierre pour aller chercher le *carex ligerica* et revenons dîner. Le dîner est long et gai. Maugin y exécute sa célèbre salade à la moutarde. Chatin est charmant. On rejoint la station de Lartoire les uns en voiture, les autres à pied. Je suis de ces derniers, nous faisons deux heures à pied de nuit en chantant à tue-tête. Nous avons seulement du mal à nous débarrasser de Goubert qui est ignoblement ivre et je suis tout heureux quand en wagon il me fournit une occasion de le relever vigoureusement.

Paris, le lundi 31 mars 1862

J'essaie de me remettre au travail, j'en suis plus incapable que jamais, j'ai la migraine très violemment. Je commence non à m'inquiéter mais à m'attrister profondément de ce mal continu. Tout ce que je puis faire de sérieux est d'aller chez M^o Fremyn presser mes affaires, et aussi les étudier, ce qui n'est pas trop tôt. Je vais à la consultation du Dr Chanut. Je me couche de bonne heure.

Paris, le mardi 1^{er} avril 1862

Purgation le matin, repos absolu tout le jour, visite à mes pauvres, à Tardieu, à ma tante Adèle. Le soir je vais voir Mr Eymieu. Il est venu rue du Sentier en mon absence et voici ce

⁸² Même si la phrase est compréhensible il manque manifestement un verbe. A noter aussi qu'il orthographie selon les jours Godefroy ou Gaudefroy.

⁸³

⁸⁴ Vu la suite il s'agit du Perray (en Yvelines). Le départ se fera par l'Artoire, ancienne gare des Essarts-le-Roi.

que mon père lui a dit : Edmond s'est fort amusé cet hiver, les bals l'ont fatigué, la maison au retour de ces fêtes lui a semblé ennuyeuse et il s'est fait malade pour la quitter. Ceci est plein d'amertume, c'est une contradiction complète avec les choses bonnes et tendres qu'il m'a dites au départ, hier encore. Est-ce une boutade ? Mais alors quel fond faire sur de pareilles relations ? Je suis attristé pour plusieurs jours, l'idée de l'isolement m'apparaît toute nue. Ce soir la tristesse est plus forte que moi, j'apparais seulement à la Tronchet et je rentre chez moi le cœur bien gonflé.

Paris, le mercredi 2 avril 1862

Migraine, repos. Il fait très beau, je vais payer à Chaillot les impositions de la maison de Passy ; visite à Mme Gretillat et à Mme Chaulin. Je ne trouve pas la première. Le soir le dîner est sombre, ils le sont presque tous ; mon père est dans une période d'humeur noire, il ne dit pas un mot, les babillements d'Amélie le fatiguent ; nous restons silencieux, mangeant sans dire un mot. Ces dîners là sont un supplice pour Mme Mouillefarine qui n'a pas comme son fils et moi la ressource de s'en aller. Je pleure en dedans tout le temps qu'ils durent, me disait-elle l'autre jour. Moi je vis sur mon chagrin d'hier. Courte apparition à la Demante, courte visite à Chaulin.

Paris, le jeudi 3 avril 1862

Je continue mes médications et je vais mieux. Je vais un peu à l'étude mais je consacre le soir à la botanique ; je vais chez Tardieu et chez Du Parquet, on monte les courses du printemps qui se feront entre Champagnes, car Chatin ne recommencera qu'au 1^{er} mai. Nous avons à nous procurer des saules, personne n'en a : c'est par là qu'on commencera, malgré l'opposition de Du Parquet qui voulait nous mener à Chantilly. On s'y rendra plus tard, et aussi surtout à La Roche-Guyon, course excellente on l'on invitera Mr De Bretagne. Ceci est un nid à potin. Du Parquet, qui a fait avec De Bretagne la course du Canigou et prétend avoir à s'en plaindre, a signifié qu'il n'en voulait pas et qu'il fallait choisir entre eux deux ; à quoi Tardieu et moi avons répondu en l'envoyant promener gentiment. Ce bon Du Parquet, dominateur par excellence, prétend nous incarner à lui et nous faire épouser ses querelles : ce que nous n'entendons pas faire.

J'ai été dans la journée voir Mr l'abbé Brehier. C'est un vicaire de Bonne-Nouvelle qui m'a vu tout petit à La Falaise et qui confesse ma sœur et sa mère. Je voulais lui demander de devenir mon directeur. L'éloignement de Mr Chevoyon rend mes rapports avec lui impossibles et j'ai dû lui demander l'autorisation de changer.

Paris, le vendredi 4 avril 1862

Mieux décidé, étude toute la journée. Je me confesse à Mr l'abbé Brehier. Le soir je vais voir Guyot-Sionnest. Henriette, ma chère petite sœur, a quinze ans aujourd'hui. Hier elle m'a défié je ne sais à quel propos de lui faire un compliment, et ce matin je lui ai remis pour elle toute seule une romance sur un air de Nadaud dont voici le commencement

Notre chère petite rose
Nous ne la voyons pas pousser
Et puis voilà qu'elle est éclosé
Un beau matin, sans y penser.
Chez nous la jeunesse est venue
En traître pour nous la voler ;
La jeune fille est apparue
Et notre enfant va s'envoler !

Paris, le samedi 5 avril 1862

Etude. Je dîne chez Mme Gratiot, on m'y reçoit très bien, je passe une soirée charmante. Nous montons pour Essonne des parties encore bien vagues, où l'on danse ou l'on pêche. Cette jeune Alice devient charmante, elle est toute frêle, toute fine, tout aimable. Toutefois on me sert un dîner gras : pour moi qui suis possédé de la monomanie conjugale, qui en rêve nuit et jour, je trouve d'emblée que c'est la condamnation de la jeune fille du logis. Et puis là-dessus on parle de la jolie Melle Tetu, de son rigorisme en matière de religion, de ses idées étroites et là-dessus ma pensée s'envole dans les régions du bleu avec Melle Tetu, et en voila pour quinze jours, ou au moins quinze soirs. Assurément si je ne me marie pas vite et bien ce ne sera pas ma faute, nul n'y aura plus songé, plus réfléchi, plus vécu comme moi dans l'intimité d'une seule idée. C'est absurde et invincible.

Paris, le dimanche 6 avril 1862

Messe et Conférence. A onze heures je me réunis chez Tardieu à Godefroy. Tardieu a encore trop mal au pied pour nous accompagner. Godefroy et moi gagnons de notre pied le pont de Neuilly ; nous y trouvons Kleinhans, Bonnet et une vieille recrue que Bonnet a fait à la botanique, un gros petit vieux, très bon homme, ancien baleinier qui a fait le tour du monde et qu'on nomme Julian. Il s'agit aujourd'hui d'étudier le genre Salix, très mal représenté dans nos herbiers, et c'est ce que nous faisons depuis ce pont jusqu'à celui de Saint-Cloud, spécialement dans les îles de Neuilly et de Longchamps. Nous ne sommes pas forts, Bonnet lui-même est en défaut ; nous ne connaissons rien à ces saules et nous emplissons nos boîtes de tout ce qui nous paraît constituer une forme différente. Il se découvre plus tard que bien que le *S. viminalis* domine dans des proportions exagérées, nous avons cependant fait une course fructueuse. A St-Cloud nous faisons un goûter de fromage exquis et gagnons dans le parc un endroit désert où le chemin est taillé dans une brèche profonde. Sur ces parois à pic il s'est naturalisé trois plantes : *Doronicum caucasicum*, *Alyssum saxatile*, *Arabis alpina*. Ici Bonnet déroule une longue corde qui lui entourait les flancs et tandis que nous nous escrimons sans grand succès il monte au plus haut, attache le bout de sa corde à un arbre ; l'autre bout à Kleinhans qui va sur le bord du précipice moissonner à plaisir et qui après s'affale à son câble. Cet épisode alpestre est charmant. Je retourne dîner avec mon père ; le soir je vais faire une visite de digestion à Mr Guyot-Sionnest le père. Ces soirées du dimanche soir ne sont pas précisément l'idéal de la gaîté.

Paris, le lundi 7 avril 1862

Je suis un peu éreinté ce matin, travail à l'étude. Je dîne chez ma tante Elisa. Le soir, étude.

Paris, le mardi 8 avril 1862

Etude. Mon père ne dîne pas à la maison ; les choses en sont au point qu'Amélie s'en réjouit tout haut et Henriette à mi-voix, sans aucune opposition de leur mère. Mon père en de certains jours répand un froid glacial par sa présence. Je vais à la Tronchet : il y a un peu de mieux, on y amène quelques membres nouveaux. Renault et Lefebure se sont décidés après une abstention d'un an à donner leurs démissions. Duvergier est président, ce dont il est bien content.

Paris, le mercredi 9 avril 1862

Etude. Je ne vais pas à la Demante. Je dîne chez Chaulin, il y a Mme Gretillat. On dit des folies.

Paris, le jeudi 10 avril 1862

Etude. Je dîne chez ma tante Emilie ; encore que je ne doive revenir le soir mon père s'en plaint à table. Je sais bien, dit-il, qu'il dîne à côté et va revenir, mais il ne sera plus aussi en train de travailler. Mme Mouillefarine lui a répondu quelque chose de vif, qu'il était heureux qu'au moins moi je pusse penser à autre chose qu'à l'étude. Le soir je vais chez Du Parquet, son herbier commence réellement à se ranger. Damiens y a beaucoup travaillé. Je prends avec lui des arrangements pour dimanche.

Paris, le vendredi 11 avril. Etude matin et soir. Ennui⁸⁵

Paris, le samedi 12 avril 1862

Etude. Je vais le soir chez Coulon, il donne un Samedi en l'honneur de David Raynal qui arrive de Bordeaux. Les Samedis ! Ceci nous ramène à trois ans en arrière, ces bonnes soirées si intimes pour lesquelles nous manquions le spectacle, dégénérant après en confusion et finissant enfin dans une immense orgie dont encore aujourd'hui Mme Coulon ne parle pas sans frémir. Déjà à cette époque je m'étais éloigné des Samedis. Plus tard quand ces réunions sont devenues le cercle je n'en ai pas fait partie, de sorte qu'il y a un abîme entre nous et que les plaisanteries de Talandier me portent aujourd'hui sur les nerfs. Toutefois, prise en passant comme cela, cette conversation décousue, hachée, sérieuse, obscène, sans suite, m'amuse et je suis content de ma soirée.

Paris le dimanche 13 avril 1862

Je vais à la messe de six heures à St-Vincent-de-Paul. Rendez-vous à 7h à la gare du Nord. Du Parquet a monté une course pour Chantilly ; c'est beaucoup trop tôt, on le lui a démontré, j'ai eu une polémique avec lui. Toutefois il est têtue et nous avons suivi. Nous sommes sept, lui, Maugin, Godefroy, Perard, Latteux, un tout petit jeune homme nommé Decamp amené par Latteux, et moi.

Nous débarquons à Chantilly par un temps superbe et jouissons de la béatitude ordinaire aux commencements de course. On respire avec liberté. Vue du champ de course et des écuries ; nous consacrons une heure à chercher le *Narcissus poeticus* dans la forêt, puis nous rentrons déjeuner à Chantilly. Le repas est très gai. Du Parquet avise une carte de la forêt et ici se dévoile son admirable aplomb. Les deux points où il doit nous conduire, la garenne de Canneville et le clos de la Barre, sont aux deux bouts de la carte, toutes localités qu'il nous a déclaré connaître parfaitement et nous faire prendre « comme avec la main » à la garenne l'*Actaea spicata* et au clos de la Barre l'*Anemone sylvestris* : entre les deux le *Corydalis cava*. On finit par en rire. Maugin qui n'herborise pas et fait les courses pour se promener expose sa philosophie. Chose rare elle est comprise par Perard et Godefroy y reste insensible. On opte pour l'*Actaea* et on cingle sur Creil par une marche insensée de rapidité ; on arrive à la localité classique, Canneville. C'est un petit bois en pente sur l'Oise, on a une belle vue sur la vallée, les hauteurs qui la dominent, et Creil, mais d'*Actea* pas le moindre, nous le cherchons deux heures. Nous trouvons le *Sesleria* dont, pour nous consoler, nous disons merveille.

Descente sur Creil. Les populations s'effarouchent. Nous avons pensé prendre le chemin de fer pour Orry et tenter l'aventure au clos de la Barre ; nous sommes joints par un naturel aimable qui se dit un peu botaniste et prétend nous faire trouver l'*Actaea*. On le reçoit comme un sauveur, on le suit dans la forêt de Chantilly. Le malheureux n'a pas les premiers éléments de la question et ne se doute pas de la plante. On lui dit adieu, il s'appelle Gallé et Perard lui donne le nom de *Gale pseudo actaea*. Alors, retraite prise sur Chantilly. La neige tombe à gros flocons, la terre est toute blanche, on blague un peu Du Parquet. Perard compose une marche.

⁸⁵ Il avait oublié le vendredi et écrit cette ligne en bas de page.

Dîner d'une gaieté ravissante dans une auberge de Chantilly. Maugin est ravissant, il exécute sa fameuse salade à la moutarde qui lui a conquis mon cœur, Godefroy chante de jolies romances, Du Parquet se saoule avec de l'absinthe. Je rentre chez moi fourbu : nous avons terriblement marché.

Paris, le lundi 14 avril 1862

Etude. Je vais le soir chez Bonnet aux Batignolles, il y a Perard et Tardieu. On étudie nos Salix de dimanche dernier : on reconnaît les alba, fragilis, triandra, rubra, hippophaeolia et viminialis qui domine.

Paris, le mardi 15 avril 1862

Messe. Journée d'étude et de mal de tête : je finis par attribuer l'un à l'autre, c'est-à-dire à la colonne à eau qui nous chauffe. Je ne puis pas aller à la Tronchet.

Paris, le mercredi 15 (pour le 16) avril 1862⁸⁶

Messe. Etude. Le soir je vais à la Demante.

Paris, le jeudi 16 (pour le 17) avril 1862

Etude jusqu'à midi. Dans la journée je porte à quelques Champagnes ce qui leur revient de mes plantes de Rouen. Le soir je vais au sermon du P. Felix avec mon père. Il y avait longtemps que je n'avais entendu le P. Felix ; j'en ai été très satisfait, son talent m'a paru grand, il traitait de la prière, pour l'homme, pour la famille, pour la société. Les deux derniers points ont été surtout très beaux ; dans le second il a décrit, en un beau langage, la prière du père, de la mère, de l'enfant ; dans le troisième il a été fort élevé et un souffle oratoire a animé son langage. Les nations qui prient ! Savez-vous pourquoi la Pologne et l'Irlande sont encore debout ? Etc.

Paris, le vendredi 17 (pour 18) avril 1862

Etude jusqu'à midi, travail chez moi, je vais à l'office. J'avais été si content du sermon d'hier que je retourne ce soir à Notre-Dame. Je retrouve le P. Felix, non pas tel que je l'ai entendu hier, mais tel que je l'entendais habituellement il y a trois ans, élégant mais froid. Le sermon d'hier était pour lui une bonne fortune oratoire qu'il n'a pas retrouvée ce soir et j'ai été désenchanté.

Je vais en sortant de là chez Du Parquet. Perard et lui me donnent quelques bonnes plantes, entre autres le Clandestina.

Paris, le samedi 18 (pour 19) avril 1862

Etude. Visite à Mme Eymieu. Je la trouve fort souffrante. Elle a été presque constamment souffrante pour cet hiver et voici que pour la fin de son séjour elle est sérieusement indisposée. Je vais à Bonne-Nouvelle me confesser dans le confessionnal où ma mère m'a conduit pour la première fois il y a quinze ans, auprès du saint abbé Portalès.

Mon père a fait aujourd'hui son déménagement pour Neuilly. J'y vais dîner ce soir et je reviens coucher à Paris. Mon père est heureux d'être en son Neuilly, après lequel il soupirait.

La Rochette, le dimanche 20 avril 1862. Pâques.

Je vais à la messe annuelle à Notre-Dame. Chaque année j'y fais mes pâques. Cette messe des hommes est une belle chose. Nous nous réunissons là, nous la jeunesse catholique, nous nous

⁸⁶ Décalage de date qui se poursuit, parfois avec des ratures, jusqu'au samedi 26 avril.

comptons et nous encourageons en nous trouvant nombreux. Dieu doit bénir cette assemblée. Le cardinal et le R.P. Felix distribuent la communion.

Je vais déjeuner chez ma tante Emilie. Emile et moi allons dire adieu à mon oncle Henry et à sa femme qui partent demain pour Evry. J'entends vêpres et à trois heures je pars pour La Rochette ; c'est une vieille tradition que je reprends. L'an dernier j'en avais été empêché par mon examen et par un froissement de cœur que j'ai pu oublier. Quoiqu'il en ait pu être d'ailleurs, il n'est pas de glaces qui ne fondraient devant la réception affectueuse et cordiale que chacun me fait ici, père et mère, fils et grand-père. Après le dîner viennent les pipes et les caricatures, comme au bon temps. Je fais illustrer à Georges la chanson de Papaveri !

J'ai lu en wagon et fini ici un ouvrage à mon sens admirable, c'est l'oraison funèbre du R.P. Lacordaire par Mr de Montalembert. J'aime ces deux hommes, le dernier a commis en 1852 une faute immense, mais tous deux aiment la religion et la liberté. Il me semblait en lisant ce livre que mes idées prenaient corps. Je répétais tout haut certains passages, comme des cris de guerre. Assurément nous, jeunesse catholique, nous avons encore quelque chose à faire avec notre foi et nos espérances, et il fait bon lire de temps en temps de semblables livres pour se retremper en une énergie nouvelle.

Paris, le lundi 21 avril 1862

Pure journée de tradition. Les soins de Mme Walker nous ont préparé un substantiel déjeuner de viandes froides. Nous allons, de more, à la messe à Bois-le-Roi et pénétrons en forêt. La seule addition au programme des années précédentes (et je ne la goûte pas pleinement) est la présence d'André Walker avec nous. En forêt nous nous dirigeons vers la Croix de Toulouse. L'anémone sylvestris y est indiquée, c'est un de nos x, et quoique Du Parquet favorisé du sort quand il va seul l'ait rencontré dimanche à l'Isle-Adam, je suis chargé d'en rapporter le plus possible aux Champagnes. La Croix de Toulouse est un vilain endroit sec et sablonneux, je le bats près d'une heure avec persévérance sans trouver l'Anemone ni rien qui y ressemble. J'emporte comme fiche de consolation un assez joli carex. Nous revenons par la plaine des Ecouettes et le Bois-Coulant qui est la seule partie de la forêt actuellement jolie. A La Rochette nous commençons par un goûter substantiel, puis Georges enlève un cerf-volant. Je me promène en fumant et en tirant de malheureux moineaux, bonheur sans égal pour moi. J'en tue trois. Mr Walker, Georges et moi partons à 8h à Paris.

Paris, le mardi 21 (pour 22) avril 1862

La nouvelle foudroyante, immense, qui a éclaté ce matin et que je trouve à mon arrivée, c'est l'acquittement de Mirès, acquittement complet⁸⁷. D'après la conviction que je me suis faite cet acquittement est un scandale : le fait des exécutions ne saurait être pallié. J'ignore si ces impressions se modifieront par l'étude, que je vais faire, de ces différentes affaires : je vais m'emparer des dossiers Mirès à l'étude. Le procès terminé par cet invraisemblable arrêt a eu des débats d'une étonnante physionomie. Il semble que le vertige fut sur tout. Mirès a été expulsé de l'audience par le Président, sans arrêt de la Cour. Pinard a pris des réquisitions presque ridicules dans cet incident et a vu pâlir son immense renommée. Mirès a interrompu son avocat De Sèze qui entrait dans l'examen des questions de fond. Cinq ans ou l'expertise, a dit Mirès. Soit, dit l'avocat qui s'est rassis et est parti le soir pour Paris. S'il y eut eu condamnation, l'arrêt eut été cassé. On pensait qu'ils ordonneraient l'expertise. Acquittement !!

⁸⁷ Mirès, condamné pour escroquerie à 5 ans de prison, avait fait appel devant la Cour de Douai et demandait une nouvelle expertise du dossier.

Travail à l'étude. Je dîne chez un de mes anciens camarades de pension qui est devenu l'ami d'Albert. Leblond : il me reçoit fort bien. Tronchet le soir, c'est définitivement la décadence, nous sommes sept. Corne qui a assisté comme secrétaire d'Allou aux débats du procès Mirès nous apporte un peu de chronique de Douai : on en est avide.

Neuilly, le mercredi 22 (pour 23) avril 1862

Je vais au Palais. Le Palais ordinairement si varié d'aspect, de causeries, de groupes, a un aspect particulier. Une seule conversation, Mirès, des groupes qui se forment autour de tous les gens qu'on suppose à tort ou à raison être informés mon père, Allou, Nougier, etc. Petit-Bergonz qui s'était débarrassé de Mirès il y a deux mois fait aujourd'hui bonne mine à mauvais jeu. La grande question c'est : que va-t-il faire ? Il y a des gens qui ont bâti sur ses ruines et qui sont aujourd'hui fort mal à l'aise, les liquidateurs, Pontalba. La Cour de Paris reçoit de Douai un rude camouflet. Elle avait prétendu lui imposer un jugement en rendant durant les débats de Douai un arrêt, l'arrêt Gerente, qui qualifiait le plus durement possible le fait des exécutions. Chaix d'Est-Ange exècre Mirès.

Moi, je vais entrer dans l'affaire et étudier toutes ces questions dont je parle sans les connaître. Ce sera une excellente étude. Le soir je dîne à Neuilly, travail d'herbier.

Neuilly, le jeudi 23 (pour 24) avril 1862

Mon père a vu Mirès ; rendez-vous est pris à l'étude entre lui et les liquidateurs. Cela sera immense, j'y assisterai. Le soir Bonnet vient à Neuilly, il finit de ranger mon herbier et de revoir mes erreurs ; nous causons de la course montée pour dimanche à La Roche-Guyon , elle sera superbe, toutefois elle soulève « des potins ». C'est la question De Bretagne, je l'ai déjà indiquée. Du Parquet a le caractère le plus absolu du monde ; assez mal avec Mr de Bretagne depuis la course du Canigou qu'ils ont fait ensemble, nous a déclaré n'en pas vouloir aux courses de Champagne. Tardieu et moi aussi fort entêtés avons arrêté de l'inviter à La Roche-Guyon. De ma part c'est contradiction pure, je ne connais pas de Bretagne, mais Du Parquet m'agace et je lui veux rompre en visière.

Paris, le vendredi 24 (pour le 25) avril 1862

Etude. Je vais voir Tardieu prendre ses heures pour après-demain. Je rentre à l'étude à trois heures pour la grande entrevue.

Mirès est arrivé le premier, il m'a donné la main, ce qui à première épreuve ne m'a pas charmé. Je l'avais déjà vu mais pas sous cet angle. Il est petit, aigu de traits, la tête dans les épaules, l'air effronté, d'une merveilleuse vivacité de regard, une autorité de mauvais aloi dans son aspect. N père et lui ont causé et bien entendu son acquittement a été le sujet de l'entretien. Aujourd'hui nous avons les termes de l'arrêt : pas un mot de blâme et il paraît qu'on a retranché des éloges. C'est ce que j'avais rêvé toute ma vie a dit Mirès, l'apothéose de l'honnêteté dans la gestion des intérêts d'autrui. Je ne change pas un mot, cet homme là est de bonne foi ou s'est persuadé qu'il l'était, ce qui revient au même. A trois heures Bordeaux et Richardière sont arrivés, bientôt suivis de Gallois leur avoué d'appel. Les deux liquidateurs étaient fort pâles : l'un est un vieillard pétulant et fougueux, l'autre, Richardière que je connais bien, est jeune, encore fort doux, parlant peu. Bordeaux a tenu l'entretien tout le temps, parlant de la liquidation à la première personne. C'est l'homme d'affaires, Richardière est le comptable. Tous deux d'un talent et d'une probité incontestée.

Chacun assis, Bordeaux a commencé un bout d'exorde banal. Mirès a coupé sec au cinquième mot. Votre gendre doit venir, a-t-il dit, j'ai des choses à vous dire que je préfère faire entendre

à un membre de votre famille. Grand silence, coupé de phrases incidentes essayées par mon père. Mirès frappe nerveusement le bras de son fauteuil avec sa badine. On essaye de causer des chemins de fer espagnols, de nouveaux à deux reprises différentes Mirès coupe le débat en annonçant dans les mêmes termes qu'il veut attendre l'arrivée de Benoist. Pendant ce temps étaient venus David, l'avoué à la Cour, puis Halbronn, le fidèle Achate. Benoist n'arrive qu'à quatre heures.

Je vous ai attendu, lui dit tout de suite Mirès en pesant ses mots, désirant que Mr Bordeaux, pour entendre les communications que j'ai à lui faire, fut assisté d'un membre de sa famille et qu'on y délibérât sur mes propositions. A la quatrième reprise de cette phrase singulière, Bordeaux qui piétinait, éclate. Ma famille, crie-t-il bien fort, n'a rien à voir ici. Pensez-vous que j'ai besoin d'un conseil de famille ? Je ne supporte pas que vous le preniez sur ce pied et ne veux rien entendre de semblable ! Vous ne voulez pas m'entendre dit brutalement Mirès en dardant sur lui ses petits yeux, je m'en f. sachez le bien. Tumulte, tout le monde parle à la fois, Bordeaux, Benoist, Gallois et Richardière prennent leurs chapeaux et sortent. Mon père et David les suivent dans l'avant-cabinet. Je reste avec Halbronn et Mirès qui soufflait et fouettait l'air avec sa badine. J'entendais Bordeaux crier à pleine tête : qu'il me fasse nommer un conseil judiciaire.

Les efforts des avoués ont rétabli le rendez-vous et Mirès, calmé lui-même, a établi ses propositions qui n'avaient rien de mystérieux ni de terrible. Quant au présent la chose urgente est la réclamation des actionnaires de Saragosse à Pampelune. Mirès s'est engagé à les payer au pair si les actions ne l'avaient pas atteint un an après l'exploitation, soit au Premier Janvier 1862⁸⁸. Les liquidateurs avaient préparé une transaction, il n'en veut pas ; il prétend que l'exploitation n'a été commencée qu'en 1862 et se fait fort de faire retarder l'exigibilité jusqu'en 1863.

Quant aux questions plus générales, il y arrive : il laisse les liquidateurs à leur œuvre (ici une prétérition étudiée, un *quanquam* o⁸⁹ plein de haine). Ils auront seulement à s'adjoindre un tiers que Bordeaux choisira, parmi les anciens agréés s'il veut. Quant aux comptes personnels Mirès, celui-ci ne veut pas qu'on les plaide : pas de débats publics, mais un Tribunal arbitral dont lui Mirès s'engage à accepter les décisions.

Tout cela a été très nettement exposé. La réponse de Bordeaux est vacillante et fait le sujet de l'entretien. Il admet l'intervention de Mirès dans l'affaire de Saragosse, ceci n'est qu'un détail. Il écarte tout soupçon d'égoïsme en énonçant dès l'abord que son collègue et lui, loin de tenir à la liquidation, seraient heureux de se décharger de ce fardeau et sont prêts à faire la place libre à Mirès en donnant leurs démissions. Je n'en veux pas, a dit vivement celui-ci, j'ai besoin de vous. Puis, plus calme et en scandant : Tenez, monsieur Bordeaux, vous êtes un agréé qui avez laissé au Palais une réputation de prudence consommée. Eh bien ! quand vous vous êtes mis à la tête de mes affaires, quand vous avez agi sans moi, marché sans me consulter, quand vous m'avez refusé une heure d'entretien à Mazas, dites, qui pourra penser que vous, l'homme prudent, ayez fait cela sans une impulsion haute, sans une protection puissante. Or, cette protection, je veux que maintenant vous la mettiez à mon service et disposiez les choses de façon à ce que je ne sois pas empêché de finir mon œuvre et de payer mes actionnaires.

⁸⁸ Le dernier chiffre est mal lisible : un 2 ou un 9 ?

⁸⁹ Encore une expression tirée de Virgile ! Il semble connaître l'Enéide par cœur.

J'avais l'œil sur Bordeaux pensant le voir bondir. Rien. Les liquidateurs ne trouvent pas inacceptable l'adjonction d'une troisième personne à la liquidation, non plus que l'échange entre Mirès et eux d'un concours réciproque.

En ce qui touche les comptes personnels de Mirès ils sont plus séparés. Bordeaux est l'homme des transactions, il veut ici offrir aux créanciers partie de ce que leurs comptes leur attribuent. Ici Mirès s'emportant a été réellement très beau. Nous ne nous entendrons pas, a-t-il dit. Je ne transigerai jamais. Mes actionnaires passent avant tout. Ma vie est finie, ma fille a sa dot, je réduirai ma femme à manger du pain, je vendrai mon hôtel, je travaillerai et ils seront payés. Eh, parbleu ! Payés, ils le seront avant six mois, dans six mois j'aurai cinquante millions. Je pars dans cinq jours à Constantinople, j'ai là trois millions à reprendre, trois millions que je veux, que j'aurai. Je sais où il y a un million à faire rentrer, un million que nul de vous ne connaît (il était admirable). Maintenant, dans ces comptes, que doit supporter la liquidation, que dois-je supporter personnellement, on le saura. Je ne veux pas de débats judiciaires, je n'en veux pas parce que Denière me hait, parce que Chaix d'Est-Ange est cause de ma ruine. Nous constituerons des arbitres pris dans les plus hauts noms, Berryer, Dufaure, Jules Favre. J'accepte leurs décisions.

A ceci les liquidateurs font une objection sensée; ils ne se croient pas le pouvoir de compromettre ou du moins n'en veulent pas user. Nommés par la Justice, ils ne peuvent chercher une autre juridiction. Enfantillage, dit Mirès, faisons nommer des arbitres rapporteurs dont le Tribunal entérinera le rapport. Ceci paraît satisfaire les liquidateurs ; on a mis en avant quelques noms, Devinck, Berryer.

Puis l'entretien traînant on s'est séparé ; les conseils de Mirès sont restés avec lui, le calmant comme on bouchonne un cheval après la course.

Au cours du rendez-vous une nouvelle profondément triste nous est venue : on nous a annoncé la mort de Janvier. C'était un ami pour mon père, il était brutal, mal élevé, mais profondément instruit. Toit le service des ordres du Palais reposait sur lui. C'est une perte irréparable et pour mon père un vrai chagrin. Il va à Courbevoie où Mme Janvier l'appelle et je reste moi jusqu'à onze heures à l'étude à travailler et à écrire ce qui précède. Cette entrevue m'a donné une ardeur fiévreuse.

Le samedi 26 avril 1862. Neuilly

Je suis à sept heures à l'étude pour étudier une expertise Despoux c/ Boca à la Porte Maillot, où je vais à neuf heures. J'y rencontre Corpet ; il succède décidément à Chagot et a coupé sa barbe, ce qui ne lui permet pas de nier plus longtemps. Nous nous posons la question qui va être celle de tout le monde au Palais : et qui à la place de Janvier ? Dans la journée je vais à la Caisse et chez Fremyn activer mon inventaire toujours assoupi ; visite de pauvres. Je vais à Neuilly le soir : on enterre demain le pauvre Janvier et j'ai renoncé à la course de La Roche-Guyon, mais ce n'est pas sans une profonde amertume, j'en rêvais depuis un mois.

Neuilly, le dimanche 27 avril 1862

Je vais à Paris à la Conférence de Saint-Médard, puis à Courbevoie à l'enterrement de Janvier. Je suis enchanté d'y être en y trouvant la solitude, il y a trois juges et dix avoués, il y en a plus de cent à qui Janvier avait rendu les plus signalés services. Il y en a un certain nombre, entre autre Quatremère et Guyot-Sionnest le père, qu'il a sauvé de lourdes responsabilités. Je vais jusqu'au cimetière où on met le pauvre homme en terre devant quelques amis, des domestiques et des employés du greffe. Et puis un Vasseur, un épais idiot qui sent mauvais,

qui s'attache à nous et s'efforce d'employer mon père à lui faire avoir la place de Janvier. Et encore, quand Vasseur est parti, mon père me repasse une partie des bruits qui lui arrivent depuis hier : une succession obérée, des dépôts violés, Mme Janvier serait une gueuse. Or elle a été, elle est encore reçue à la maison sur un pied d'intimité. Il doit en être ainsi, la société de mon père ne se forme que de gens entrant chez lui d'assaut et ceux-là seuls le font qui ont besoin de relations respectables. Ainsi de Mme Bariller et aussi, j'ose le croire encore, des demoiselles Ollinger.

Je rentre à Neuilly très fatigué au physique et au moral, satisfait d'avoir sacrifié la course, mais nullement consolé de ne l'avoir pas faite.

Paris, le lundi 28 avril 1862

Etude. Le soir je vais chez Bonnet aux Batignolles me faire raconter la course : ils ont eu du succès mais ils se sont surmenés. Tardieu s'est trouvé mal. Je rentre coucher à Paris.

Paris, le lundi (pour mardi) 29 avril 1862

Etude. Nous allons mon père et moi à un rendez-vous avec Mirès et Halbronn chez Nougier. Les procès de Mirès sont nombreux et parmi les plus urgents sont ceux suivis au Tribunal de Commerce par les actionnaires de Saragosse à Pampelune. Mirès avance un moyen qu'il croit radical, il veut récuser Denière qui est selon lui son ennemi personnel et lui fera perdre tous ses procès. Nougier qui a la netteté et la fermeté nécessaires pour contenir un pareil homme lui déclare qu'il ne l'assistera pas dans cette entreprise insensée, sur quoi Mirès entre dans une de ces fureurs historiques au procès ; il se calme après, paraît renoncer à son idée, et cependant me charge de lui envoyer les articles du Code de Procédure relatifs à la matière. On discute les deux affaires des Ports de Marseille, l'une dite de la majoration où on critique un bénéfice de cinq millions réalisés par Mirès lors de la transformation de la société en commandite des ports en société anonyme. J'avoue qu'il m'est impossible de comprendre un mot à cette affaire. L'autre est celle de la main levée d'inscription. Il s'agit de savoir qui, des biens personnels de Mirès ou de ceux de la société, doit supporter l'inscription prise par la régie pour les droits d'enregistrement du traité de vente des terrains par la ville de Marseille.

Je dîne chez ma tante Emilie. J'en reviens avec Coulon ; je lui dis, et par suite je retiens ici, l'admirable état de mes relations avec mon père en ce moment. Cette affaire Mirès que nous étudions ensemble nous unit merveilleusement, elle me donne à l'étude une position unique. J'ai la besogne intéressante et je laisse le tracàs à Prieur. La procédure ainsi vue s'aggrandit. Bref je suis si satisfait que je me vois parfois dans l'avenir sans chaperon à ma robe. C'est Cheramy qui a opéré sur moi ce miracle, lui l'idéal de l'avocat à mes yeux, lui qui l'autre jour dans un bout d'entretien m'a ouvert l'hypothèse de se faire avoué !!

Paris, le mercredi 30 avril 1862

Etude. Il se découvre une boulette dans une de mes ventes, la conversion Sulleau, une mise à prix portée sur les affiches 23.000 au lieu de 20.000. On n'a pas pu vendre. Est-ce de mon fait ? Je ne le crois pas. On a fait les placards durant mes migraines. Toutefois c'est dans mon cercle, sous ma responsabilité.. Voilà mont lait tourné et un nuage dans mon ciel, mon père n'a pas pu vendre. Cela allait trop bien.

Le soir je dîne chez Chaulin et vais à la Demante.

Neuilly, le jeudi 1^{er} mai 1862

Etude. Je cours comme un insensé tout ce matin pour faire passer le dispositif de baisse de mise à prix Sulleau. J'y arrive. Le soir à Neuilly je range mon herbier.

Paris, le vendredi 2 mai 1862

Dans la journée j'entremêle la procédure d'efforts, soins et démarches pour arranger une course botanique pour après-demain. Tous se reposent de leurs fatigues de La Roche-Guyon et digèrent leurs plantes, tandis que je suis affamé. Je vois Latteux, je vois Klein⁹⁰ Parquet, ils me conseillent d'aller au Les cancre. Je dîne avec mon aux Français. Mr et Mme Walet ont encore bien songé à moi et m'offrent une place dans leur loge. On donne *La Loi du Cœur* que j'ai déjà assez vue. Je vais entendre les deux grandes scènes et le récit de Geoffroy, me promenant au Palais-Royal pour le surplus. On donne après *La Papillone*, une pièce de Sardou qui, d'abord sifflée, se relève. C'est sans mérite aucun, sans comique, mais très amusant comme est une charge et parfaitement joué par Got et Melle A. Brohan. On rit comme au Palais-Royal, sauf à s'indigner après.

Noyelles, le samedi 3 mai 1862

Je continue mes efforts pour faire une course honnête. Latteux, ma dernière espérance, se refuse à venir à Saint-Léger, aussi, au Palais, je prête l'oreille aux conseils insensés de Maugin et me décide à le suivre dans une course sans précédents. Je vais acheter une boîte volumineuse que je guignais depuis longtemps, je vais chez moi prendre une pipe, de l'argent, des guêtres et un bâton que Du Parquet a cueilli au Canigou et à qui j'ai fait mettre une pique. A cinq heures je vais à la Gare du Nord. Maugin arrive équipé en guerre, il a un sac au dos, un autre, petit, en bandoulière, et ce qui est plus rare, une boîte : il herborisera à l'avenir. C'est un vieux roué des expéditions botaniques, son sac est plein de ressources : vers Creil il en tire un dîner complet, deux services, vins rouge et blanc, café et liqueurs !! Je reste ébloui : ainsi dans tout le reste de la course où il subvient à mon inexpérience et m'organise une tutelle officieuse. A dix heures nous arrivons à Noyelles. Le train n'allant pas plus loin c'est là que nous devons passer la nuit. C'est un affreux petit village, il n'y a à l'auberge qu'un lit et une chambre : ni l'un ni l'autre ne sont flatteurs d'aspect. Les draps sont humides, les murs fraîchement recrépits, la porte n'est pas dans ses gonds, l'un des battants erre dans la chambre. Maugin s'en fait un porte-montre, puis s'arc-boutant dans la baie restée vacante, il me harangue. La nuit n'est pas fameuse, j'ai dans la ruelle quelque chose qui me sculpte le dos, c'est le second battant auquel nous n'avions pas pris garde.

Dimanche 4 mai 1862

Nous nous levons à 6h. Le lit y portait et aussi les coqs, notre chambre est au rez-de-chaussée d'une cour de ferme. Noyelles est au bord de la mer, dans l'embouchure de la Somme. Il paraît qu'il y a cinquante ans on venait ici en bateau. On a gagné sur la baie par des digues et des coupures successives ; nous traversons trois zones de prés, de moins en moins fertiles. Au bout il y a une haute levée, de laquelle nous découvrons une vaste plage baignée par un peu d'eau et une longue estacade en planches qui paraît traverser toute la baie et nous ôte la vue de la pleine mer. A gauche la côte se relève vers St-Valery. La seconde des zones de prés nous donne de bonnes plantes, l'*armeria maritima*, l'*artemisia maritima*, le glaux, le triglochin maritimum.

⁹⁰ Le texte est en partie occulté par une coupure de presse collée, annonçant *La Papillonne* de V.Sardou avec la distribution.

7h25 départ en chemin de fer pour Rue. 7h50 arrivée. Là est le rendez-vous où nous attendent trois entomologistes de Lille, Amiens et Paris, mais le dernier, Mr Marmottan, ami de Maugin, a pris cette nuit une violente cholérine.

Je vais à la messe, nous déjeunons, c'est notre second repas ; à Rue nous avons pris le café et il est bon de dire que pour le tout l'aubergiste nous a demandé trente sous, et comme je lui tendais trois francs a dit assez sèchement que c'était trente sous pour les deux.

Après le déjeuner de Noyelles, arrosé d'une bière excellente, un coucou de louage nous mène aux célèbres dunes de St-Quentin but de la course. Nous passons par degrés de la culture à la friche et de la terre au sable dans lequel nous enfonçons. Notre voiture nous dépose en pleine dune, dans une maison de garde. C'est très curieux : nous sommes voisins de la mer et ne la voyons pas, de grandes collines de sable blanc ençoignent de tout côté. Nous cassons une croûte chez le garde, on y laisse le malade, les deux botanistes et les deux entomologistes partent ensemble pour se séparer bientôt. Le fond de la végétation est formé de deux arbrisseaux à fortes racines retenant la dune, c'est le salix repens et l'Hippophae rhamnoides : ce dernier végétal est horriblement épineux et éperonne par-dessous le botaniste. Nous trouvons mieux ; dans une première mare nous trouvons un végétal bizarre qui se trouve être le Myriophyllum alterniflorum, et autour d'une seconde, nous apercevons dans un admirable état de floraison la plante des dunes, l'introuvable Cineraria palustris. On la cueille avec des cris de joie et en pénétrant jusqu'à mi-jambes dans une boue ferrugineuse qui m'a teint en noir, par je ne sais quelle réaction, non seulement les chaussettes, mais encore l'épiderme et d'une façon qui à plusieurs jours résiste aux lotions. Je note ceci en passant, qui n'a rien de pittoresque.

C'est l'entrée, nous arrivons en pleine dune, entre les arbrisseaux dont je parlais deux végétaux herbacés retiennent la dune ; c'est le Carex arenaria qui lance de longs stolons en ligne droite, et l'ammophila arenaria. Cette graminée a une puissance de fixation merveilleuse : il y a de certaines collines de sable que le vent a rasées partout où le sable était nu, le niveau a baissé de deux mètres, mais au milieu il s'élève des cônes commandés et retenus par des pieds d'ammophila. Entre les collines il y a des bas-fonds spongieux, nous y cueillons le pyrola arena que Chatin nous avait indiqué. Il y a aussi le viola sabulosa, quelques carex, le cochlearia danica ; toutefois la végétation est assez uniforme et nous piquons sur la mer, pour la voir d'abord et ensuite dans l'espérance de trouver des prairies maritimes semblables à celles de Noyelles. En ceci notre espoir est trompé, nous traversons des dunes, puis des dunes encore et trouvons que le sable va jusqu'à la mer. C'est un triste et majestueux spectacle que cette longue plage blanche et nue et cette mer grise et brumeuse ; je songe à la Méditerranée battant le roc de Monaco.

Nous essayons d'un bain qui pour moi se trouve par trop froid et revenons à la maison du garde. Les mouettes tournent en poussant leurs cris lamentables et nous faisons envoler de grands oiseaux de mer noirs et blancs. Il y a encore peu de végétation, mais ce doit être là en automne une course exquise et il est arrêté que nous la referons. Nous revenons dîner chez le garde ; nos entomologistes rejoignent. On se montre ses trouvailles et on se caresse mutuellement ses dadas. A 8h je dis adieu au congrès, Maugin reste ici demain, moi je retransverse à pied toute la plaine, il fait nuit fermée et j'ai besoin d'intelligence pour ne pas me perdre ; à Noyelles je m'abreuve de cette fameuse bière de ce matin, qui se trouve coûter deux sous la chope. A 10h45 je prends le chemin de fer et dors paisiblement sur les planches des troisièmes.

Neuilly, le lundi 5 avril (*pour mai*) 1862

J'arrive à 4h à Paris. Je dors un peu et m'éveille à 7h pour arranger mes plantes. Je mène gaillardement ma journée d'étude et rédige une note extralucide dans une affaire de conseil de famille. Cependant à Neuilly mon lit m'attire invinciblement.

Paris, le mardi 6 avril (*pour mai*) 1862

Ceci est un jour d'émotions, semblable à nul autre. Il est bon de dire d'abord qu'après ces grandes courses du dimanche dont je me repose le lundi, le mardi est un jour merveilleux où je jouis de tout mon ressort et de toute la force acquise dans ces rudes exercices. Pour compléter cet état prospère, voici qu'il se produit à l'étude un événement sans précédent, mon père qui a fait de belles recettes le mois dernier s'épand en pluie d'or, deux cents francs à Prieur, autant à moi et cent francs à Gauthier, l'expéditionnaire, garçon fort intelligent qui nous est fort utile.

J'entre dans une période de joie ahurie ; elle me mène jusqu'au Palais pour s'y changer en désespoir : en retirant mes actes des huissiers, je découvre une affreuse boulette dans la signification d'une surenchère, acte d'une extrême importance et qui compromet la responsabilité de l'avoué. J'ai pris une des copies pour original, si bien que l'avoué surenchérit a reçu cet original lequel ne contient que la signification et non la copie de l'acte. Une nullité. Je vais trouver Prieur, à moitié mort, ne pouvant plus parler ; il s'emploie à me tirer de là avec beaucoup de zèle. Nous allons trouver Chéron, l'avoué adjudicataire qui nous échange les copies.

Délivrance, émotion nouvelle. J'entraîne Prieur chez Imoda⁹¹ et lui offre un soyez, boisson glacée au champagne.

Ici se termine la série des émotions, au moins des émotions imprévues, car je vais faire mes adieux à Mr et Mme Eymieu, qui partent pour Saillans. Ceci est triste, quoique adouci par la promesse de les revoir l'hiver qui vient.

Je dîne à une table d'hôte du Quartier Latin où se réunissent Desjardins, Baradat, Toussaint, Gaultier, Corne, Camescasse : la mère Amyot. Je goûte avec volupté cette bonne conversation d'étudiants, vive, incisive, rieuse, dont je suis si durement sevré. Après je vais à la Conférence Tronchet.

Mr Mirès réunit son contentieux entre les mains de Mr Henri Nouguier, frère de l'avocat. Celui-ci est, dit-on, un vieux faiseur d'assez mauvais aloi. Il est venu ce matin à l'étude.

Paris, le mercredi 7 mai 1862

Etude. Je fais un voyage à Joinville-le-Pont avec le type de client insupportable, un bonhomme nommé Larroumetz sourd, verbeux et sot. Le voyage se trouve inutile, le vieux pot a entendu Joinville quand on lui disait Paris et l'expert l'attend chez lui avec son adversaire. J'ai pris une si terrible dose d'ennui que le soir je ne me sens pas capable de subir la Demante. Je cherche à la séance un compagnon de débauche et dois faute de mieux me contenter de Jolivard, qu'en tout autre temps j'aurais repoussé bien loin. Nous allons au Palais-Royal où c'est moi qui paye Jolivart s'apercevant au dernier moment qu'il a oublié sa bourse. Nous voyons *La mariée du Mardi Gras*, une immense bouffonnerie dans le genre du *Chapeau de paille d'Italie*, et qui me fait merveilleusement oublier Larroumetz.

⁹¹ Glacier de la rue Royale alors à la mode

[collé en marge une coupure de presse annonçant *Lr domestique de ma femme* , d'Avecour et Lafargue, et *La mariée du Mardi Gras*, de Grangé et Lambert-Thiboust, avec les distributions]

Neuilly, le jeudi 8 mai 1862

Etude. Je termine enfin dans le cabinet de l'expert l'affaire du bonhomme Larroumetz. Je vais voir ma tante Adèle : elle me reçoit d'une façon charmante et telle que moi, qui viens si rarement, je ne pouvais aujourd'hui la quitter. C'est une de ces rares femmes du vieux temps, empreintes d'un parfum exquis de bonté et d'esprit, puis dans ses plaisanteries, dans ses récits du vieux temps, je retrouve beaucoup de ma mère. Neuilly le soir.

Paris, le vendredi 9 mai 1862

Etude. Je dîne à Paris avec mon père. Après l'étude je m'habille de noir et me gante de frais pour aller au Vendredi de Mme Wallet, que j'ai fort négligée. Une expédition absurde. Cet âne de Coulon m'avait dit qu'elle recevait, puis était allé la prévenir de mon arrivée. Je trouve chez elle une invitation à me transporter chez sa mère qui demeure un peu plus loin. Je tombe en grand costume chez cette dame que je ne connais pas ; je la trouve avec sa fille et son gendre qui lui font leurs adieux, elle part demain. Pour achever je me suis peint mes gants gris perle en rouge brique sur le marteau de la porte qu'on venait de repeindre, et je ne sais quelle position prendre pour ne montrer que le dessus des doigts ! Absurde. J'abrège et vais fumer une pipe avec Coulon.

Paris, le samedi 10 mai 1862

Le matin nous avons mon père et moi une conférence avec Mr Henri Nouguié sur toutes les affaires Mirès ; il n'en sait pas plus que nous. Dans la journée je vais pour la course de demain voir le colonel de Champagne. Chatin va à Bouray, lui et moi voulons l'y suivre mais Du Parquet, qui de puis les potins Goubert évite les courses de Chatin, monte une course rivale à Fontainebleau et par un procédé qui lui est familier, écrit à chacun de nous qu'il y trouvera les autres. Eclairé par Tardieu je lance deux contre avis à Maugin et à Gaudefroy, excellents compagnons auxquels je tiens. Je dîne à Neuilly avec Prieur et Mr Guilhaumon et reviens coucher à Paris.

Paris, le dimanche 11 mai 1862

Je vais à la messe de 6h à St-Médard. Le rendez-vous est à 7h10 à la gare d'Orléans. Il y a un monde fou, le jardinier délivre 91 cartes. Les Champagnes présents sont Tardieu, Gaudefroy, Kleinhans, Perard et Maugin. Il y a eu une entrevue chez Tardieu entre ce dernier et Du Parquet hier soir. Du Parquet a crié à la défection mais, têtu comme une mule, il est parti avec le seul Damiens.

Il fait très beau ; nous descendons à la station de Bouray et nous rendons sur Lardy en fouillant des bois et des coteaux calcaires riches en plantes assez rares, des orchidées, l'aceras, le limodorum, des helianthemum etc. Nous allons déjeuner à Lardy. C'est un village d'un profond dénuement, nous pillons les charcuteries ; toutefois il y a un certain petit vin blanc qui est gai et dont Tardieu s'amourache. Nous reprenons notre marche au milieu des populations ahuries. La vallée est charmante, des rochers et des bois l'environnent, semblables à ceux de Fontainebleau. Au milieu des grès il pointe une vieille tour sur laquelle nous nous dirigeons. C'est la tour de Poquency, c'est aussi la localité classique du *Ranunculus chlerophylle*.

Jusque là, rien de bien merveilleux en plantes, on grognait un peu dans le régiment. L'herborisation s'est relevée dans l'après-midi. Nous continuons à suivre les hauteurs par les bruyères, les rochers et les bois. Je trouve des plantes nouvelles pour moi, *Genista pilosa*, puis dans une plaine rase *Hypochaeris glabra*, *Aira praecox*, *Antennaria dioica*. Ensuite d'excellents rochers où nous trouvons en nous donnant du mal, il est vrai, le rare *Asplenium lanceolatum*, puis un pied de *Sorbus latifolia* et un (chose curieuse) de *Ficus Carica* poussé au milieu des rocs.

Nous revenons sur Lardy, ayant bien chaud et bien soif. Kleinhans développe ses théories de morale et d'esthétique et nous en arrivons à nous rouler littéralement par terre ; on abîme un peu Du Parquet, on trouve Chatin charmant et on renonce à faire avant lui la course de Fontainebleau, ce qui dérange bien un peu nos plans pour la Pentecôte. Le colonel va les rétablir.

Ce bon colonel se grise à dîner et je le suis avec discipline. Le dîner est détestable, mais le vin blanc est si gentil. La course toute entière avait subi l'influence, on rencontrait des gens expansifs qui vous racontaient le secret de leurs affaires. Entre Tardieu et moi l'expansion allait à l'enthousiasme et le vieux Jullian qui a gaillardement fait la course était scandalisé du dénouement. Je rentre chez moi éreinté.

Neuilly, le lundi 12 mai 1862

Le Du Parquet est décidément un drôle. J'ai trouvé hier soir un poulet de lui fort insolent. La solitude d'hier l'a aigri, il prête si bien le flanc que malgré nos principes contraires aux potins épistolaires je lui fais une réponse d'une belle raideur.

Il y a un rendez-vous chez Mr Nouguié l'avocat avec Mr Saint-Amand avoué du comte de Chassepot. Le rendez-vous roule sur les affaires des Ports de Marseille dans lesquelles Mr de Chassepot est impliqué comme administrateur. Ce rendez-vous auquel j'assiste est intéressant. J'y apprécie Mr Nouguié, c'est un homme extrêmement fort en droit. Dîner à Neuilly, herbier le soir.

Paris, le mardi 13 mai 1862

Etude. Je dîne chez Chaubin et fait une infidélité à la Tronchet. Je vais avec Georges aux Variétés ; on y donne d'abord d'assez ennuyeuses pièces mais *Le mari dans du coton* qui finit est assurément la bouffonnerie la plus continuellement drôle que j'ai vue au théâtre. Ils ont une actrice incomparable que je ne connaissais pas.

[En marge une coupure de presse annonçant *Mademoiselle Marguerite*, de Xavier et Duvert, *Le secret du rétameur*, de Grangé et Moineaux, et *Le Mari dans du coton*, de Lambert Thiboust, avec les distributions. L'actrice qui a séduit Edmond est madame Alphonsine).

Paris, le mercredi 14 mai

Etude. Conférence Demange. Gaultier de Valbray y est assommant.

Neuilly, le jeudi 14 (pour le 15) mai 1862

Notre client Mirès fait des siennes et produit ce matin ce coup financier qui nous était annoncé depuis plusieurs jours. Il appelle vingt millions, comme en plein crédit, vingt millions pour un emprunt par un état. Cet état, il ne le nomme pas ; d'où ce joli mot fait au Palais par Delaporte 2^e cl. Denormandie⁹² : l'état, c'est moi. Mais sur les deux heures voici qu'on porte à la Bourse une note du gouvernement interdisant aux journaux de reproduire la

⁹² Deuxième clerc de l'étude Denormandie

lettre de Mirès, et les Caisses dégringolent de 40 fr. Que signifie cela ? Je n'ai pas à défendre Mirès, mais ou le gouvernement prend-il le droit d'intervenir ? Si l'opération est mauvaise elle manquera. D'ailleurs il est jugé que cet homme est innocent ; on lui a fait assez de mal par quinze mois de détention préventive pour ne pas s'acharner à lui. Le soir Neuilly, herbier.

Paris, le vendredi 15 (pour le 16) mai 1862

Etude matin et soir. A 4h rendez-vous chez Mr de Sèze. C'est lui qui plaidera l'affaire De Pontalba par laquelle on prétend ouvrir le feu. Mr de Sèze n'est pas à la hauteur de Nouguiet. Il me paraît qu'on l'a pris pour donner à la cause de Mirès une couleur de légitimisme, on a à ce qu'il paraît usé beaucoup du nom de Polignac. Cette coloration là, qui à Paris nous eut fait rire, a pris là-bas dit-on. Et puis voilà Maugin qui est Douaisien et qui assure qu'il y avait en cas d'acquittement cinquante mille francs promis aux dames de je ne sais quelle œuvre charitable de Douai. Il paraît certain que la somme a été donnée. Halbronn à qui mon père en parlait sans y entendre malice a glissé là-dessus. Pour moi, plus que tout cela, c'est un arrêt de réaction, il y avait intention trop visible, au centre, d'imposer une opinion.

Après l'étude le soir je vais chez Tardieu. (Goûttaut ?),⁹³ qui habite Poitiers nous a envoyé un paquet de plantes à partager ; il y a de bonnes choses comme le *Dentaria pinnata*, l'*Androsace maxima* etc... L'arrière ban est réuni rue de Tournon ; j'y retrouve le bon Tellier qui revient de Belgique. Toutefois Du Parquet n'y est pas, il me maudit, exècre Maugin et médite des schismes à diriger.

Neuilly, le samedi 17 mai 1862

Etude, Palais, herbier le soir.

Paris, le dimanche 18 mai 1862

Journée de famille, je n'herborise pas. Il me faut de temps en temps sacrifier une de mes chères courses. Je m'en console mieux aujourd'hui : la discorde règne au sein du régiment. Du Parquet ne nous avait jamais pardonné la motion De Bretagne ; il a la passion de diriger toutes choses et monte son schisme. Il conduit en grand secret une course à Fontainebleau. Damiens son fidèle, Perard, Latteux et Gaudefroy qui nous livre les secrets. Maugin, Bonnet, Tardieu et moi sont exclus ; le colonel qui monte les grandes courses de Nemours et de Malesherbes suit Chatin à Saint-Cloud avec ses fidèles ; moi je déjeune à Neuilly pour voir Georges et m'en vais dîner à Evry. Rien je dois le dire ne m'attire ni ne me retient à Evry. Je n'y trouve que des souvenirs tristes et y vais par devoir autant que par affection pour mon oncle. J'y trouve la maison assez triste ; mon oncle s'est heurté le genou et craint de voir revenir ses douleurs de l'autre hiver, et leur petite Marthe a fait hier une chute terrible dans la cave. L'enfant n'a pas le moindre mal, mais les parents ne sont pas remis de leur émotion. J'honore ainsi qu'il convenait la première dent de ma petite filleule ; le nom de Camille semble prévaloir pour elle. Je reviens à 7h1/2 avec le cousin Chéron, excellent homme sur lequel les années passent le laissant aussi gai, aussi bon mais il faut le dire aussi déterminé voltérien que devant.

Neuilly, le lundi 19 avril (pour mai) 1862

Je passe ma journée au Tribunal de Commerce à entendre les plaidoiries de l'affaire de Saragosse à Pampelune qui intéresse Mirès à un très haut point. J'ai indiqué au 25 avril la nature de la question. Elle se complique de forclusions dont je saisis mal le détail. Il y a plaidoirie des deux agréés, Deleuze et Delalogue, plaidoyer de Nouguiet et quelques observations de Mirès, écoutées par Denière avec une malveillance évidente. Le procès me

⁹³ Nom mal lisible

paraît mauvais ; Nouguiier ne se tire pas de ceci, que l'annonce indiquant l'exigibilité au 1^{er} janvier 1862 a été reproduite dans des journaux postérieurs au 1^{er} janvier 1861, ce qui ruine par sa base le système de Mirès. Le soir Neuilly, herbier.

Paris, le mardi 20 mai 1862

Etude. Je dîne chez la mère Amyot. A la Tronchet je plaide contre Corne une petite question de dix minutes ; il s'agissait de compétence en matière d'élection au Conseil Général, mais j'ai le plaisir de battre Corne, c'est la première fois depuis que je plaide contre lui. De Sancy plaide dans une autre question, et plaide fort bien. Nonobstant, la Tronchet se meurt.

Paris, le mercredi 21 mai 1862

Travail à l'étude. Je dîne chez Mr Walker, il ne m'y reprendra plus ; sur la prière qu'il m'en a bien des fois faite, je m'étais avant-hier invité pour ce soir ; il me sert un festin indéfini orné de vins fins et de café. J'arrive assez tard à la Demante et n'y perd guères. Mon ami Paul⁹⁴ tient une question de nantissement : il la discute à fond, mais il est bien ennuyeux.

Le jeudi 22 mai 1862, Neuilly

Etude. Je cours pas mal pour notre ami Mirès : il ne peut se faire payer de la ville l'indemnité qui lui est due pour une partie de son hôtel qui a été exproprié, et les créanciers inscrits colloqués sur cette indemnité, perdent patience et veulent saisir l'immeuble. Il faut produire des pièces à la ville et les pièces dans l'affaire Mirès, c'est la chose introuvable. Bonnet et Tardieu viennent me voir à l'étude pour m'entretenir de la course de Nemours, elle aura un développement effrayant. Tous nos amis y seront ; quant à Du Parquet, il a notifié qu'il reviendrait aux courses quand Maugin et moi-même aurions été lui faire des excuses. Le soir Neuilly, herbier.

Paris, le vendredi 23 mai 1862

Etude. Mon père et moi dînons à Paris et travaillons le soir ; après l'étude je vais chez Mme Denormandie.

Nemours, le samedi 24 mai 1862}

Paris, le dimanche 25 mai 1862}

Etude. Palais. Visite à ma tante Adèle, visite à mes pauvres. Je dîne à Neuilly avec Emile ; je vais à Paris revêtir l'appareil botanique et me dirige vers la gare de Lyon. Mais j'ai pris mal mon temps, je prends un omnibus qui ne va pas, puis un fiacre fourbu ; j'arrive les bureaux fermés, je n'obtiens un billet que par la protection d'un employé et ne peux me fourrer dans le wagon des Champagnes qu'à Charenton. Là finissent mes maux. Or le premier qui me tend la main, c'est Du Parquet, aimable, ravissant. Gaudefroy et Tardieu ont tout pacifié ; il y a avec cela un Anglais amené par Du Parquet, Gaudefroy, Perard et Maugin.

Nous arrivons à Nemours à une heure et demie, nous y trouvons Bonnet, Tardieu et Latteux qui avaient été en fourriers préparer les logements. Ce moment est d'une immense gaieté, on se prend le bras et on traverse Nemours en chantant en sourdine la marche des Champagnes, grande composition de Perard à qui Du Parquet a ajouté des paroles. On nous attend à l'Ecu de France, où nous nous réunissons en conciliabule dans la chambre de Tardieu, groupés sur les lits et les meubles ; en raison de la solennité de la circonstance on débouche une bouteille de Champagne, et on fait le plan.

⁹⁴ Très vraisemblablement Paul Bonnet

Nos fourriers ont été voir ce soir Mr Devilliers, le botaniste de Nemours ; celui-ci a paru peu ravi de cette irruption dans ses localités ; aussi on n'a pas annoncé notre arrivée, il n'en a vu que trois et s'est offert de les guider demain. Les trois fourriers vont donc avec lui, les six autres (nous sommes neuf, nombre consacré, comme à Champagne et à Fontainebleau) iront par les bois de l'Abbesse au village de la Glandée où on déjeunera pour continuer ensemble vers Thurelles.

Le plan fait on se distribue les chambres. Maugin et moi campons ensemble comme à Noyelles ; dans la course on arrive à nous appeler le père et le fils et nous-même nous nous appelons ainsi en nous tutoyant. Cela va bien, sauf que Du Parquet et quelques autres ont résolu de ne pas se coucher et qu'au moment où les rêves allaient venir nous entendons Perard et Latteux éclater en chants indécentes. Enfin mon père et moi allons-nous en chemise et pique en main faire irruption chez eux ; en vain le reste de l'hôte réclame, ils sont lancés ; nous rentrons chez nous, nous nous barricadons, cela nous mène jusqu'à trois heures et demie. Et à quatre heures des coups effroyables sont frappés à notre porte ; nous l'avions bien prévu et avons résolu à n'en tenir compte. Toutefois le grand jour nous montre répandues sur le mur, sur le lit, partout, d'immondes punaises. Notre parti est vite pris, nous nous équipons. En bas où notre hôtesse, les yeux bouffis de sommeil nous maudit expressivement, les groupes se forment ; les six partent tout de suite, les trois attendent Devillier jusqu'à six heures. Voulant aller à la messe je demande à ces derniers de me joindre à eux et Latteux m'y cède sa place. Ils partent.

Bonnet, Tardieu et moi allons faire dans les bois les plus voisins une course anodine. Ce pays-ci est admirable. La vallée du Loing profonde est encaissée de hautes collines, de rochers et de bois qui rappellent à la fois Bade et Fontainebleau. J'entends la messe de six heures ; nous cassons la croûte du matin.

Devilliers arrive à l'heure dite avec un jardinier botaniste qui a nom Fournier. Je me présente avec aplomb comme représentant Latteux, serre la main de monsieur Devilliers et parle du coucher du soleil et de la belle vue qu'on a, le soir, sur le pont du Loing. Le dit sieur nous mène tout droit cueillir sur les quais du canal le Cochlearia glastifolia, plante splendide qui ne se trouve qu'à Nemours ; nous remontons le Loing, attaquons une série de coteaux calcaires et trouvons coup sur coup *Phelipoea arenaria*, non fleurie, *Linum alpinum*, *Asplenium septentrionale* et autres, puis dans les prés du Loing *Euphorbia platyphyllos*, *Euphorbia verrucosa*, *Isnardia palustris*. Tout cela avant huit heures. Les trois botanistes se regardent ébahis d'aise, on arrive à reconnaître que Devilliers, sauf une plante qu'il a découverte et qu'il monopolise, le *Gagea bohemica*, est charmant, plein d'amabilité et libéral de ses localités, et l'on a des remords de lui avoir caché la présence de nos camarades.

Les remords devaient augmenter : il nous fait revenir à Nemours et traverser une plaine pour gagner les bois de Darvault. Bonnet à qui il conseillait de finir la course en descendant le Loing vers Moret plutôt qu'en le remontant vers Thurelles venait de lui raconter que des amis à nous, partis de Thurelles de ce matin, nous attendaient à La Glandée, quand dans la colline boisée qui nous fait face résonne la corne de Latteux ; on fait tant qu'on peut la sourde oreille, on insinue à Devilliers qu'il est tard et qu'il doit être las ; la corne résonne d'une manière indiscreète et bientôt nos six compagnons débouchent dans une clairière. On simule le mieux qu'on peut une scène de reconnaissance. Toutefois nous sommes bien embarrassés, moi plus que tous qui vois ma personnalité dédoublée. Cet effronté de Latteux se pavane autour de Mr Devilliers, je cherche la solitude et examine indéfiniment un coin humide où il y a le *Sedum villosum* et le *Bulliardis* vaillant.

Qu'il comprenne ou non Mr Devilliers prend très bien la chose ; il nous mène au bois de l'Abbesse, nous fait trouver le *Genista germanica* et l'*Asperula tinctoria* ; de là à la Lapinière de Darvault, plaine rase où l'on a naturalisé le *Thymus vulgaris* et le *Satureja montana* ; puis il nous quitte nous indiquant notre chemin pour finir la course sur Moret et nous laissant pénétrés de reconnaissance et de honte.

Il est onze heures, le repas d'hier est loin et nous sommes encore à une belle distance de Mongecourt où nous devons déjeuner. Nous faisons une heure et demie de marche accélérée, battus par une pluie fine qui ne mouille pas et récoltant rapidement dans les moissons quelques *Adonis*, *Camelina*, *Lactuca*, etc...

Nous arrivons au Loing et à l'auberge de Mongecourt. Durant que le repas se prépare on cueille sur les indications de Mr Devilliers le *Calepina corvini* aux bords du canal. Le repas est succulent, substantiel, exquis. Après, l'Anglais de Du Parquet qui s'était montré parfaitement insignifiant flatte notre orgueil national en amenant pavillon : il se déclare éreinté et incapable de nous suivre.

Nous descendons le Loing en battant des marais où l'on trouve de jolies orchidées, quelques pieds de *Liparis Loeselii*, de nouvel *Euphorbia verrucosa*, du *Cladium mariscus*, des feuilles de *Sanguisorba*, etc... Du Parquet et moi prenons un bain délicieux dans le canal. Nous avons des mots avec un garde qui nous empêche de finir notre exploration des marais dans la meilleure partie, celle qui entoure la ferme de la Genevraye. Nous longeons assez platement le canal et le quittons à la hauteur de Montigny. Ici un coup d'éclat termine la course : j'avais eu tout le jour et contre mon habitude la main heureuse aux plantes, je trouve dans un fossé en même temps que Latteux le *Nasturtium asperum*, la plante que nous eussions été quérir à Thurelles.

Nous dînons à Montigny. Pour rendre hommage à Saint Pothin, qui suivant Tardieu est le patron des Champagnes, il y a au repas un engagement entre Gaudefroy et Du Parquet. Chose plus curieuse c'est Du Parquet qui a raison et Gaudefroy qui, troublé par la fatigue, lui cherche une querelle d'Allemand. Ce n'est là qu'un nuage et la course de Nemours n'en reste pas moins l'idéal des expéditions botaniques.

Nous arrivons à Paris à minuit, je suis recru de fatigue, je n'y voyais plus clair. Nous avons dormi une demie heure et fait une journée de quatorze heures.

Neuilly, le lundi 26 mai 1862

Etude. Je dîne à Neuilly et me couche de bonne heure pour liquider le reste de ma fatigue. Les lendemains de course sont des jours fâcheux, c'est le mardi seulement qu'on jouit de la santé acquise.

Paris, le mardi 27 mai 1862

Rude journée d'étude, l'une de celles où le malheur tient et domine chaque chose ; il se découvre des boulettes, une entre autres de moi dans l'enchère Daunay, j'ai mentionné une police d'assurances non enregistrées. Je dîne chez la mère Amyot dans la rieuse compagnie de Desjardins, Gaultier et autres ; après je vais à la Tronchet.

Paris, le vingt-huit mai 1862

C'est la suite des malheurs, nous avons laissé prendre un jugement contre nous dans une affaire de déclaration affirmative; pour cette fois mon père est furieux. Le soir je vais à la Demante, j'y plaide cette question: une femme peut-elle demander la séparation de corps pour excès commis sur elle par son mari sous l'empire d'une monomanie homicide? Je soutenais la négative qui ne séduit pas au premier abord et la difficulté m'avait excité. Comme la question était toute nouvelle, la difficulté m'avait piqué. J'ai soutenu cette thèse que la maladie d'un conjoint ne pouvait jamais être une cause de séparation de corps. J'appuyais cette théorie d'exemples, de ce qu'on décidait autrefois sur la lèpre, de ce qu'on décide aujourd'hui pour les maladies vénériennes. Sans être même à mes yeux une merveille, mon plaidoyer qui a duré vingt-cinq minutes est la seule chose complète que j'aie produit cette année. J'ai perdu, mais à trois voix seulement de minorité, 8 c/11.

Neuilly, le jeudi 29 mai 1862. Ascension.

Il s'en va fort bien que ce soit aujourd'hui fête et qu'au milieu de cette semaine malchanceuse on puisse placer une herborisation. Après la messe je vais à la gare de Rennes rejoindre une bande triée sur le volet, le colonel, Maugin mon père, Gaudefroy, Bonnet et Tellier. Nous allons au bois de Meudon cueillir le *Thalictrum lucidum*, plante introuvable et que tous les ans d'avidés botanistes puellent prématurément (Pueller, de Mr Puel, qui publie des exsiccata). Nous la trouvons bien, mais en un état si jeune qu'aucuns ont des remords et qu'on se demande si on doit la cueillir. On la cueille, il n'y en a du reste que six sommités florifères, une pour chacun de nous; nous respectons religieusement la racine. Nous rentrons dans Meudon faire un petit déjeuner étincelant de gaîté sous la tonnelle. Nous recommençons à herboriser, faisant la course suivie l'an dernier par Chatin. Nous prenons le *Glycena nervata*, remontons à la mare des Tulipes, redescendons à Chaville et rentrons à Versailles ; puis nous faisons rapidement une course à Trianon. Pressé par l'heure je cueille seulement l'*Arenaria balearica* et les laisse au *Veronica peregrina*. Je reprends le chemin de fer, m'arrête à la station de Courbevoie et revient dîner à Neuilly.

Paris, le vendredi 30 mai 1862

La déveine continue à l'étude et elle est atroce. Il se découvre un nouveau jugement par défaut faute de conclure. Nous ne vivons plus; j'y travaille le soir.

Neuilly, le samedi 31 mai 1862

Etude. Aujourd'hui se termine l'affaire entamée par mon voyage à Longjumeau. Mon père vend les biens Ruelle 285.000 f; il rachète presque tout, et fort cher. Le soir, herbier.

Paris, le dimanche 1^{er} juin 1862

Je quitte Neuilly le matin. Après la messe je vais à la gare de Strasbourg et y déjeune. Mr Chatin est à Narbonne mais désirait qu'il soit fait une course, il a délégué ses pouvoirs à Mr de Bretagne pour conclure en lui donnant le jardinier, les billets à moitié prix. Cette mesure libérale a charmé les Champagnes. Nous sommes là, Maugin, Gaudefroy, Bonnet, Tellier, Kleinhans, Tardieu. Du Parquet assez jaloux s'est abstenu ; il a répandu le bruit que Goubert conduisait la course (Perard seul l'a cru et s'est abstenu) puis il est parti pour Provins avec son fidèle Damiens. De Bretagne, encore qu'il se fasse assister de Bonnet et d'un homme respectable nommé le Dr Gontier, conduit assez mal la course. Nous descendons à Bondy où je prends par hasard du *Lepodium draba*, nous traversons rapidement la forêt, arrivons au Raincy, prenons le pas redoublé jusqu'à Clichy-sous-Bois, faisons halte à l'*asarum* et reprenons le même train jusqu'à Montfermeil. Le tout sans prendre une plante. Toutefois les Champagnes se tiennent en joie, c'est demain la Saint-Pothin, sujet inextinguible de plaisanteries. Mon père et le colonel sont charmant tous les deux. Nous calmons notre pas

quand nous arrivons aux coteaux qui dominent Chelles et la vallée de la Marne ; nous trouvons le *Turgenia latifolia* et aux abords de Chelles le *Crepis pulchra* et l'*Erucastrum obtusangulum*. Nous remarquons avec douleur, durant la course, que notre grand projet de Malesherbes a pris une publicité exagérée. Chatin le connaît et l'approuve, tout le monde en parle. Grâce à une heureuse combinaison du colonel, qui nous fait partir par Nemours, nous opposons aux postulants le nombre restreint de places dans la voiture.

On rentre à Paris à cinq heures, Bonnet, Maugin, Gaudefroy et moi dînons ensemble dans un asarum de la rue Montholon.

Neuilly, le lundi 2 juin 1862

Journée d'étude. On juge au Tribunal de Commerce l'affaire de Saragosse à Pampelune que j'ai entendu plaider. Mirès perd son procès en principe, mais on admet les forclusions opposées. Je ne comprend pas les détails de l'affaire, voici du reste les chiffres qui m'ont été donnés : les liquidateurs en exécutant le jugement en auront pour huit cent mille francs ; leur transaction allait à un million et la demande à huit. Herbière.

Paris, le mardi 3 juin 1862

Palais et étude, journée morose. Il fait très chaud, mon père est difficile, nous sommes accablés de travail. Le soir je veux décider Chaubin à venir à Lalla-Rouk avec moi, c'est un nouvel opéra de Félicien David dont on dit grand bien. Chaubin reste froid. Je vais dîner seul dans une taverne et après je vais voir Renault, il me prête *Les Misérables* de Victor Hugo. Cela me mène au but, demande qui était de ne faire à la Conférence Tronchet qu'un court séjour. Toutefois je ne puis éviter les élections: on nomme Corne président et Romain de Sèze vice-président.

Paris, le mercredi 4 juin 1862

Encore une fâcheuse journée, mon père est dans une mauvaise humeur continue. Je dîne chez la mère Amyot, chose toujours égayante. Je vais à la Demante: on nomme Bocquillon président. Paul Bonnet m'apprend le mariage de sa sœur, elle épouse Madelin, un secrétaire de l'an dernier, substitut à Mirecourt. C'est un mariage très assorti, tous deux pieux, doux, vertueux, sans originalité aucune, mèneront un bonheur le plus tranquille du monde et auront, que je crois, beaucoup d'enfants. Le séjour en province n'est point une objection pour Melle Bonnet, élevée dans une claustration austère. Après la Demante je vais chez Maugin, il reçoit le vendredi⁹⁵ et on y trouve le colonel. Nous causons bien entendu de notre course de Malesherbes : la voiture de Nemours a dix places et nous sommes douze inscrits : le colonel, Maugin, De Bretagne, Perard, Bonnet, Duparquet, Latteux, Damiens, Tellier, Kleinhans, Gaudefroy et moi. De plus Duvergier m'écrit d'Herry qu'il va se joindre à nous. J'en suis enchanté, mais où le mettre?

Paris, le jeudi 5 juin 1862

J'accomplis aujourd'hui une mission nouvelle, une saisie. Je lâche un huissier à Argenteuil dans la maison de campagne d'un sieur Cottez, héritier de trente mille francs des héritiers Decourchelles, nos clients. Ma journée n'est pas bien gaie, j'attends l'huissier plusieurs heures et une fois pénétré sous son escorte dans la maison du débiteur, le cœur me manque et je m'en vais tout honteux, laissant les gens à l'oeuvre. Le soir nous allons au cirque en famille, voir une féerie depuis longtemps à Amélie. Les tr(*mot en partie illisible*) sont très curieux et le spectacle plein de splendeur. Toutefois la chaleur est intolérable et je sors guéie des spectacles d'été.

⁹⁵ Lapsus probable pour mercredi

[en marge une coupure de presse annonçant au Théâtre impérial du cirque, *Rothomago*, féerie en 25 tableaux, avec la distribution.]

Paris, le vendredi 6 juin 1862

Journée d'étude. Mon père reste le soir à Paris. Je continue ma correspondance avec Duvergier pour agencer notre rendez-vous. Visite de pauvres.

Paris, le samedi 7 juin 1862

Etude. Je rêve tout éveillé de nos herborisations de demain et la journée me pèse; elle arrive à terme cependant. Je dîne à Neuilly et revient coucher à Paris.

Malesherbes, le dimanche 8 juin 1862. Pentecôte.

Paris, le lundi 9.

Messe de six heures. Je revêts un fournement complet et j'ai peine à grouper autour de moi tous les objets qui le composent. J'ai d'abord la grande boîte, une gourde, un sac aumônière, bâti sur le modèle de celui que porte « mon père », et enfin un cartable, accessoire nécessaire d'une course de deux jours. On se réunit à neuf heures à la gare de Lyon. Des douze inscrits, pas mal manquent. Tellier et Du Parquet sont retenus par la question financière. Kleinhans ne vient pas pour ne pas se rencontrer avec Duvergier dont il est le relieur et avec qui il craint de se brouiller par ses familiarités indomptables. Perard et Gaudefroy sont ici, mais ils ne sont pas libres demain et doivent rentrer à Paris ce soir. La publicité donnée à notre excursion nous a jeté dans les jambes un abominable vieux que connaît Bonnet, un affreux grincharde nommé Hardy. Bonnet, qui a détourné les Fournier de nous suivre, a échoué auprès du bonhomme Hardy, et quand il lui a objecté qu'il n'y aurait pas de place pour lui dans la voiture de Nemours, Hardy a répondu héroïquement: nous irons à pied. Il reste donc le colonel, De Bretagne, Maugin, Latteux, Damiens et moi. Les quatre places sont aussitôt remplies par De Bretagne jeune, le bonhomme Julian et MM Gontier père et fils: ceux-ci nous sont un peu imposés par Mr Chatin. Nous ne pouvions refuser; Chatin en effet, loin de prendre ombrage de nos audaces, comme le prétendait ce poseur de Duparquet, s'intéresse à nous et nous facilite le retour.

On déjeune en wagon: ceci était un plan monté, qui s'exécute avec une merveilleuse gaieté ; nous tenons tout un compartiment de troisième; les cartables servent de tables, chacun avait des provisions; loin de marcher sur les traces de Maugin, j'avais bourré ma boîte et mon aumônière de tout ce qui pouvait nous manquer. Il y avait de l'essence de café, des chaussettes de rechange, du sucre, un verre en cuir, de l'eau, auquel personne n'eut songé, et des cure-dents. Quand au dessert j'ai offert cet accessoire confortable, il y a eu un rire homérique et mes convives ont mis pour tout le jour les cure-dents aux chapeaux.

Nous descendons à la station de Bois-le-Roi et cela à onze heures, début infiniment trop tardif. Les Champagnes, grâce à leur repas du wagon, prennent les devants durant qu'on déjeune et vont à la lisière du bois chercher le Botrychium et trouver le Vicia lutea. Bonnet et Mr Hardy nous quittent pour gagner Malesherbes par la forêt et la plaine. Mr Chatin arrive avec tout son monde et conduit l'herborisation par le mont St-Louis et les monts Saint-Germain. Nous trouvons quelques bonnes plantes, Orobanche rapum, Atropa belladonna, Euphorbia esula, Asperula tinctoria. Toutefois Mr Chatin s'avance avec une lenteur désespérante, il arrive de Béziers et manque d'ardeur. Nous usons de l'intermédiaire de Mr Gontier pour lui faire sacrifier les rochers Cuvier, et arrivons ainsi en temps utile à Bellecroix, que nous tenions particulièrement à visiter. Là, nous trouvons les plantes indiquées : Helosciadium inundatum, les deux Ranunculus, le Sedum villosum, d'autres qu'on y indique moins, Juncus pygmaeus et

J. squarrosus ; en revanche nous manquons les Trifolium raris et cherchons vainement le Carex cyperoïdes dont Bonnet seul connaît le gisement. Ici la bande de Malesherbes se groupe et fait ses adieux à Mr Chatin. Notre course excite des jalousies. Nous prenons à la fontaine Languinède des rafraîchissements bien nécessaires et cinglons sur Fontainebleau en prenant sous bois le Cephalanthera rubra.

Nous sommes dix décidément, Tardieu, Maugin, Damiens, Latteux, le capitaine Julian, messieurs Gonthier, les deux De Bretagne et moi. Nous attendons le train dans un petit asarum traditionnel où j'ai été présenté aux Champagnes. Mr Gonthier s'y montre bonhomme, son fils s'applique une tasse de café sur son pantalon blanc. Tout le monde se met au chapeau une tige d'echium, ce qui remplit chacun d'une innocente joie. On prend un billet pour Nemours, nous y arrivons à sept heures. Duvergier est à la station. Nous nous dirigeons majestueux et ravis vers l'hôtel de l'Ecu de France où l'on nous reçoit comme d'aimables bandits enfants gâtés du lieu. Le frère de Tardieu, nouveau marié, se trouve de fortune à Nemours et sa jeune épouse se pâme de rire à nous voir passer.

Un excellent dîner, du vin blanc parfait. Je porte le toast à Chatin, ce qui est orthodoxe ; puis le colonel et moi nous portons de petites santés intimes; autant en fait toute la table, si bien que Duvergier flamboie, que De Bretagne me tutoie, que toute la table est animée et le colonel parfaitement ivre. Le vin blanc a sur lui des effets déjà constatés à Bouray. Sentant son cas et n'osant plus bouger il me prie de faire ses adieux pour lui « à sa sœur et à son beau-frère ».

L'expédition, toujours égayée, s'embarque dans deux voitures, la première, bruyante, où se trouve Tardieu, Latteux, Damiens, Maugin, les deux De Bretagne et moi ; la seconde grave et docte, que conduit Duvergier et où se trouve Julian et la famille Gontier. Dans un village qui a nom Larchant nous relayons en une auberge où l'on donne le bal. Je fais une de ces grandes sottises dont le souvenir est si amusant. Je demande à un paysan s'il veut me faire vis-à-vis, invite une grosse rougeaude et danse un quadrille accentué. Damiens m'imites et m'efface par des audaces chorégraphiques inouïes; l'expédition contemple avec intérêt.

Nous arrivons à minuit à Malesherbes et sommes reçus au débotté par Bonnet et le père Hardy qui finissaient de souper à l'hôtel de l'Ecu. Il paraît qu'ils ont fait onze lieues. Ils ont repris des forces à coup sûr car tous deux sont pleins de tendresse et d'amabilité. Bonnet prend Duvergier pour De Bretagne, le père Hardy, transfiguré, m'appelle Edmond et m'avoue qu'il s'appelle Ernest. Les gens de cet hôtel qui paraissent les meilleurs du monde s'occupent à nous caser. Je ne sais ce qu'ils font de nos compagnons; pour nous, nous formons le résidu, le caput mortuum. On nous met dans une chambre à deux lits, cinq d'abord, puis sept, car Damiens et Latteux, après avoir erré dans l'hôtel, chanté un peu, houspillé quelques bonnes (c'est un principe à Latteux), se réfugient chez nous. On met Latteux et Bonnet dans un lit, Tardieu et moi dans l'autre, par terre sur un matelas Duvergier et Maugin et sur un autre Damiens. Cela irait encore bien n'était le colonel qui, secoué par le vin de Nemours, montre les mœurs les plus insociables, il saute, il crie, il plaisante. Cette nuit malgré les serments échangés va ressembler à celle de Nemours. La chambre maudit Tardieu qui babille tout seul et tout haut jusqu'à deux heures du matin.

Un peu de sommeil se répandit vers cette heure là sur les botanistes, toutefois Maugin et Emmanuel qui ne dormaient pas m'ont dit que j'avais par trois fois jeté le colonel en bas de notre couche commune. Aussi la quitte-t-il sans déplaisir et à quatre heures il remplit de sa voix rauque notre chambrée en disant qu'il fait jour et qu'il faut partir. En même temps Duvergier, soulevé sur son coude, énonce plaintivement qu'il pleut à verse. L'indignation

éclate, des voix encore endormies mais rageuses envoient le colonel aux cinq cents diables et le somment de laisser dormir le régiment. Tardieu s'indigne, discute et s'habille le plus bruyamment qu'il peut; il sort enfin, Duvergier le suit et nous nous barricadons pour redormir.

Cela va jusqu'à six heures. Tardieu a bien lancé quelques propositions par le trou de la serrure, on l'a laissé dire, mais à six heures il nous crie « vous ouvrirez peut-être à Gaudefroy ». A ces mots imprévus la barricade est défaite et Gaudefroy envahit le dortoir avec ses deux vassaux, Lefevre et son beau-frère, comparses qu'il emmène et qui travaillent pour lui. Ils s'étaient séparés, avec Perard en quatrième, pour visiter Franchart. Ils ont raté le train. Perard a pris celui de deux heures et eux sont venus, marchant toute la nuit dans une malle-poste de rencontre.

Pour cette fois on s'habille. Il n'a pas cessé de pleuvoir, il pleut à flots. Les botanistes arrivent les uns après les autres dans la salle basse ; rien n'est si mélancolique. Le bonhomme Hardy a perdu tout son éclat d'hier et quand je tente de l'appeler Mr Ernest il répond froidement à cette familière appellation. Un esprit de panique se répand dans la troupe, on commence à se demander comment on reviendra ce soir. Tardieu, qui commence à comprendre qu'il n'a pas été amusant cette nuit, est soucieux et perd son autorité. La déroute commence. Mr Gontier le père en donne le signal, Julian l'adopte avec énergie et se déclare le plus intrépide des fuyards. De Bretagne emmène son frère, Bonnet est fort souffrant et part aussi, Damiens le suit je ne sais pourquoi. Le reste du régiment, accablé, morose, n'a aucune autorité pour les dissuader et reste par inertie. C'est Tardieu, Maugin, Latteux, Duvergier, Gaudefroy et ses vassaux, moi, et enfin le père Hardy qu'on aurait bien dû emmener. La voiture de Corbeil prend les fuyards et les emporte dans le brouillard.

Pour nous le café nous ranime; nous obtenons des braves gens de l'hôtel de grosses blouses que nous jetons sur nos habits. Nous nous réjouissons par cette considération que nous sommes neufs comme à Champagne. En avant, nous partons sous la pluie pour donner l'assaut à la colline de la justice, localité à un kilomètre. Toutefois nous n'y arrivons que sept, les vassaux de Gaudefroy ayant prudemment tourné bride aux dernières maisons.

La récompense nous attendait; il y a d'abord une lande où nous prenons *Tragopogon majus*, *Cytisus supinus*, *Linum alpinum*, etc, puis la pluie cesse et nous attaquons la colline même. C'est un bouquet de bois surmonté d'un calvaire. Il est d'une merveilleuse richesse; fiers de notre courage, heureux du temps qui s'éclaircit, nous y passons une heure charmante. Il y a des buissons de *Spiraea hypericifolia* et de *Cotoneaster*. Les gazons sont garnis de *Carduncellus mitissimus* et d'*Inula hirta*. Les moissons de *triticum spelta* ont des adonis de *l'asperula arvensis*. Celui-ci trouve le *Genista prostrata*, celui-la le *Helianthemum Firmana* : chacun resploit, sauf le père Hardy qui reste grincheux et morose.

De la colline de la justice nous gagnons le château. C'est loin et les chemins sont abominablement détrempés. Cet intrigant de Bonnet avait obtenu et nous avait laissé une permission de visiter le parc, nous y prenons trois bonnes plantes, probablement naturalisées: *Stachys lanata*, *Althaea cannabina*, *Doronicum pardalianches*. Le colonel voulait terminer la campagne par une exploration consciencieuse des rochers de Butiers, qui sont en face et qu'un soleil inattendu dore agréablement. Nous passons la vallée en prenant l'orobanche eryngium mais aux rochers la scabieuse de Malesherbes n'est pas poussée. Il est plus de midi, le régiment à faim, aucuns sont éreintés, l'exploration est sommaire. On revient à Malesherbes au pas redoublé. Nous déjeunons à plus d'une heure.

Ici, il faudrait qu'une muse me passât sa lyre pour dire ce repas. Jamais, de mémoire de botanistes, il ne s'en était vu un pareil. Soupe, bouilli et saucisson, tête de veau, poulets sautés, filet aux olives (idéal), petits pois, cerises, fraises et crème. Le tout cinquante sous, nous étions honteux. On reste plus d'une heure à table et quand on s'en tire, la majorité se sent incapable de rouler son abdomen jusqu'aux marais. Ceux-ci sont complètement sacrifiés. Tardieu, Latteux, Lefevre et moi allons y faire une course rapide ; nous prenons en abondance le *Liparis loeselii* et le *Polygala austriaca*, et dans les bois le *limodorum*. L'heure nous empêche d'aller jusqu'à Villetard cueillir le *Stipa*.

Nous revenons à 4h ½ à l'hôtel. Nous payons la note, j'en ai déjà indiqué le caractère modéré. Les gens de l'Ecu et nous nous quittons réciproquement satisfaits, sauf Latteux qui n'a pas eu le temps de conter fleurette à la demoiselle et qui reviendra dimanche. Nous nous embarquons dans deux pataches qui nous mènent à Fontainebleau par la plaine et la forêt. Nous sommes à 8h ½ à la gare, nous prenons une légère nourriture et rentrons en ville. J'étais bien fatigué, Duvergier dormait debout, mais tous ajoutaient ces deux journées à la liste de leurs meilleurs souvenirs.

Neuilly, le mardi 10 juin 1862

Etude. Journée peu brillante, coucher de bonne heure.

Neuilly, le mercredi 11 juin 1862

Etude. Le soir à Neuilly il y a à dîner notre brave homme de client Achille Rouget, toute la famille du cousin Mouillefarine et Prieur. Je ne fais pas grande figure à la soirée, j'ai un reste de fatigue à liquider.

Neuilly, le jeudi 12 juin 1862

Travail à l'étude ; le soir, rangement d'herbier.

Paris, le vendredi 13 juin 1862

Après ma journée faite à l'étude je dîne sommairement dans un « Bouillon Duval » et suis à six heures et demie à la tête du pont d'Iéna où j'avais pris rendez-vous avec Bonnet et Damiens : il s'agit de faire en suivant la Seine une récolte de plantes communes, principalement des graminées, qu'on néglige toujours de prendre. Bonnet qui vole à ses amours ne nous suit que jusqu'à Grenelle, mais je pousse avec Damiens jusqu'au Bas-Meudon. Damiens qui étudiait l'an dernier les *labiées* pioche cette année les graminées et les connaît bien. Il me fait trouver le *Gaudinia fragilis*, et plus loin sur des terres rapportées que nous explorons jusqu'à la nuit, *Bromus secalinus*, *Lolium temulentum* et bien d'autres. Nous revenons pacifiquement et, chose exquise pour un jour de semaine, j'éteins ma pipe sur la place de la Concorde. Damiens est un bon compagnon : fanatique dégrisé de Duparquet, il fait des révélations à crever de rire. Le potin vu ainsi sous ses deux faces est une curieuse étude. Il en a par dessus les yeux ; c'est un peu comme nous.

Neuilly, le samedi 14 juin 1862

Etude. Le soir herbier.

Paris, le dimanche 15 juin 1862

Mr Chatin va à Vernon ; je ne tenais guères à faire cette course qui ne me promettait que les plantes de Mantes ; d'ailleurs il me fallait prélever un dimanche pour ma famille et j'ai pris celui-ci. Je vais à la Conférence de St-Médard avec Chaulin ; à onze heures je pars pour Evry avec mon oncle et Guyot-Sionnest. Toute la famille est florissante, elle va encore

s'augmenter: ma tante est grosse pour la sixième fois. Ceci est déplorable. Mr Lagneau et le cousin Cheron arrivent par le train suivant; nous allons nous promener dans la forêt de Sénart et je trouve à Soisy une localité de Ceterach. Chaulin vient dîner. Nous retournons tous ensemble à Paris.

Paris, le lundi 16 juin 1862

Etude. Je vais dîner à Neuilly et revient chez Bonnet. On a trouvé à Vernon une plante invraisemblable, l'*Isnardia palustris*. Bonnet me comble des plantes les plus rares. Toutefois à certaines heures, et ce soir notamment, il me prend sur les nerfs. Nous allons perdre un de nos meilleurs camarades de course, Tellier, le micropus, qui part pour Roubaix. Tardieu et Tellier méditent de me faire prendre la place de ce dernier dans une association occulte d'échange de plantes, formée entre eux, Gaudefroy et Bonnet. Ceci est tout mystère. Bonnet a des airs impénétrables et le bon colonel fait des sapes souterraines. Bonnet est poseur, prétentieux et cachottier, il répand son esprit de mystère sur Champagne et j'en suis bien fâché. Au demeurant garçon fort estimable et réellement le meilleur fils du monde.

Paris, le mardi 17 juin 1862

Etude. Dîner chez la mère Amyot. Je devais plaider à la Tronchet et ne savais mot de ma question. Voila que nous sommes venus au nombre de sept, sans président aucun : nous avons signé un procès-verbal « de carence ». Enchanté de m'en tirer ainsi j'ai été au Mardi de Perard. Il y avait Du Parquet, Damiens et Tellier que j'ai ramené puiser dans mes doubles.

Paris, le mercredi 17 (pour 18) juin 1862⁹⁶

Etude. Je dîne chez Chaulin ; le soir, m'ennuyant, je vais chez Maugin : je fréquente beaucoup de Champagne cette semaine. Maugin a ses mercredis ; c'est un charmant garçon, lui et Tardieu sont mes compagnons favoris. Le dit Tardieu, Tellier et Du Parquet sont chez Maugin ; on arrête le plan de la course de dimanche. Celle-la sera solennelle entre toutes, on retournera aux lieux où notre immortelle association s'est fondée.

Jeudi 18 (pour 19) juin 1862

Etude. Coulon m'écrit qu'il a un gros service à me demander. Je vais à son étude. Il a des embarras d'argent dont je n'ai pas voulu entendre le détail, bref il a besoin de deux mille francs et ne veut pas les demander à sa mère, ce que je comprends bien. Encore que cette brèche me soit sensible, je puis lui rendre ce service ; j'ai laissé dormir les intérêts servis par mon oncle Albert et j'aime assez Coulon pour m'en estimer heureux. Herbière le soir.

Paris, le vendredi 19 (pour 20) juin 1862

Etude matin et soir. Je porte à Coulon son argent.

Fontainebleau, le samedi 20 (pour 21) juin 1862

Etude. Dîner à Neuilly avec le cousin Cheron. Suivant ma coutume des grandes courses, je vais coucher ce soir à Fontainebleau ; cette fois je suis accompagné par Bonnet, et à ma grande joie par ce bon petit Tellier qui fait avec nous ses dernières courses.

Paris, le dimanche 21 (pour 22) juin 1862

Le matin, nous allons tous trois à la messe. Nous faisons une petite course, d'abord à la fenêtre connue où pousse le *Cystopteris fragilis*, et ensuite à l'entrée de la forêt, et à l'heure du train, nous allons rejoindre nos compagnons à l'asarum traditionnel. Hélas, ils ne sont que quatre, Perard, Damiens, Maugin et Du Parquet. Gaudefroy est en Bourgogne et le colonel est

⁹⁶Erreur de date du jour du 18 au 27 juin

souffrant. Celui-ci nous manque surtout; le régiment, privé de sa direction aimée est livré aux rivalités de Bonnet et Du Parquet. Le premier, qui a de bonnes raisons pour se plaindre du second, se montre aigre et grincheux dès le début ; quant à Du Parquet, il a vidé une gourde en route et sent l'eau de vie comme un ivrogne. On déjeune à l'asarum, en lisant avec émotion une lettre du colonel pleine de conseils excellents et on se met en route sur les traces de l'an dernier ; on fait le bois des Loges, *Anacamptis pyramidalis*, *Cephalanthera rubra*, etc. On passe l'eau à Valvins (je salue de loin la côte d'Hericy) et on remonte la Seine. Du Parquet qui sort de table se baigne dans la Seine et, sur la question de savoir si on pénètre par escalade dans le parc des Pressoirs, on se sépare en deux groupes. Maugin, Tellier, Bonnet et moi respectant la propriété privée atteignons par le village les célèbres rochers de Samoreau où les autres nous rejoignent par le parc: c'est dans ces fameux rocs qu'est indiqué l'*Asplenium germanicum*. Nous les battons durant une heure, ne trouvant toujours que l'A. septentrionale. Puis nous longeons le mur du parc des Pressoirs jusqu'à une grille ouverte par laquelle nous pénétrons. A l'entrée nous cueillons avec enthousiasme le *Laserpitium latifolium*, la plante promise, puis nous arrivons à la localité classique de notre course : c'est un long coteau calcaire déboisé, qui se trouve contenu dans l'enceinte même du parc ; il y a toutes les bonnes plantes du calcaire et Maugin y fait une découverte invraisemblable : l'*Arobanche hederæ*, plante de l'Ouest. Il la prend pour je ne sais quoi, en met dans sa boîte et m'en parle deux heures après par hasard. On rageait, Perard a failli avaler sa boîte ; j'en ai eu cependant grâce à la protection paternelle.

J'anticipe. Nous sortons du parc des Pressoirs et remontons la Seine jusqu'au village de Champagne; on prend l'*Euphorbia salicifolia*. Notre entrée au village de Champagne dont nous avons pris le nom se fait avec toute la solennité requise : la marche en peloton, le choeur de Perard, puis un goûter exquis de bière et de fromage.

Nous montons ensuite à la côte de Champagne proprement dite ; là, il n'y a pas grand chose à faire. Du Parquet trouve cependant le *Lychnis viscaria*. Nous passons la Seine à Saint-Mammès et finissons la course à Moret ; il y a une nouvelle scission: Bonnet entraîne Damiens et Perard à la recherche d'un étang inconnu ; nous autres vitulons à l'ombre, tentons un bain dans le canal du Loing qui se trouve froid et rentrons voir à loisir Moret : c'est une ville très curieuse, il y a de vieilles portes, un vieux château qui fait songer à Avignon. Maugin estime que tout cela rentre dans l'herborisation et je pense comme lui.

La journée avait été trop belle, voilà qu'à dîner il nous arrive le roi des potins. Bonnet et Du Parquet sont à la cuisine pour hâter les pommes de terre : l'un les veut sautées, l'autre en robe de chambre. On ne sait ce qu'ils se disent, l'un revient pâle, l'autre rouge, et Du Parquet qui avait pris énormément d'absinthe ouvre la bataille et commence une querelle de cabaret (nous étions dans la salle commune). De Bonnet il passe à nous tous, tombant particulièrement sur Perard et Damiens qui avaient pris sa défense tout cet été et posant à tous un admirable dilemme d'ivrogne, où il était parlé de mains sur la figure et de pieds ailleurs ; ce à quoi chacun réplique dans son petit langage, déclinant l'offre et posant ses principes : Damiens lui offre le coup de pied dans l'oeil, Maugin le duel à la strychnine, moi la 6ème Chambre. J'ai péroré à fil, chacun criait, rageait, palissait ; en somme cela a été une scène absurde. Il en est résulté la résolution prise à l'instant de ne plus faire de courses avec lui, exécutée immédiatement en le laissant seul au retour. C'est définitivement un vilain drôle.

Neuilly, le lundi 22 (pour 23) juin 1862

Etude. Je vais à Neuilly et m'y couche de bonne heure. J'ai ri toute la journée en dedans du potin de Moret. Toutefois la course a été rude et le lundi s'en est ressenti.

Paris, le mardi 23 (pour 24) juin 1862

Etude et Palais. Je vais à la Tronchet ; c'est sa dernière séance de l'année et je crois son dernier soupir, elle finit faute de membres : nous étions sept ou huit. Toutefois Corne qui tient à avoir présidé m'a forcé à plaider une question dont je ne savais mot : la validation des conventions faites avec un agent matrimonial ; cela a été brièvement fait. Mon adversaire était un nouveau membre, nommé de Marolle : ainsi j'ai fondé la pauvre Tronchet et je lui ferme les yeux. Elle me laisse de bons souvenirs, mais ils sont fugitifs. De chaudes amitiés s'y sont formées. Je me demande si elles y survivront. Je m'isole tous les jours, mon métier y est pour beaucoup ; je rougis de dire que l'envie a pu y entrer en ce qui concerne Renault et l'écris pour en avoir honte ; je dois dire aussi qu'il se répand trop pour que son amitié garde du prix. Quoi qu'il en soit, je me restreins à de vieux amis que je n'ai pas besoin de cultiver, Coulon et Chaulin, et pour le reste il me suffit de camarades à qui je ne demande qu'un dimanche agréable et pas de potins au cabaret.

Et tout de suite, je vais voir Perard, pour étudier le potin refroidi. Perard a été superbe avant-hier, il a rudement lavé la tête à Du Parquet ; il est encore très bien ce soir, et je crois qu'il en a assez du sire. Toutefois ces serments seront à une rude épreuve quand Du Parquet reviendra des Pyrénées, Perard aimant la végétation avec toute la cupidité de son intelligence bornée.

Paris, le mercredi 24 (pour 25) juin 1862

Etude. Je dîne chez ma tante Emilie. Mon père étant resté à Paris je vais travailler avec lui, puis je me rends au Mercredi de Maugin ; on résume les événements avec le colonel. Du Parquet est décidément coulé. Chacun apporte sa pierre, c'est de l'argent prêté, des livres escriqués, des objets disparus, une affreuse litanie dont la conclusion est qu'il faut nous en débarrasser au plus vite. Les Jouaust me l'avaient bien dit.

Neuilly, le jeudi 25 (pour 26) juin 1862

Etude. L'affaire Mirès/Pontalba est remise; on ne veut rien juger jusqu'à l'arrêt de la Cour de Cassation saisie d'un pourvoi dans l'intérêt de la loi contre l'arrêt de Douai ; les débats sont ouverts aujourd'hui. La lettre du ministre de la Justice est d'une violence inouïe contre l'arrêt. Au reste il faut bien que je le dise, à la violence près il n'a point tort : cet arrêt est effroyable ; moi qui le défend chaque jour dans les diverses affaires Mirès, je crie ici mon opinion, comme Midas aux roseaux. Nous allons à Neuilly le soir. Je fais de l'herbier.

Paris, le vendredi 26 (pour 27) juin 1862

Aujourd'hui au Palais, je mène Mme Janvier faire sa renonciation à la communauté ; ceci m'amène à revenir sur cette déplorable affaire. L'inventaire fait après le décès de Janvier a révélé un actif nul et un passif de 300.000 francs. Ce passif se compose de dépôts violés. Voilà la chose en deux mots. Quant aux causes, on s'y perd. La disparition totale de la fortune reste inexpiquée ; la vie de Janvier se passait au greffe, il vivait bien mais pas d'une façon qui comportât de grandes dépenses. Est-ce les femmes ? Est-ce la Bourse ? Tout est mystère dans cette affaire-la. Le soir je travaille à l'étude, après je vais voir Chaulin. Nous causons voyage. Il doit être mon compagnon cette année, toutefois le temps de nos vacances ne s'arrange pas trop bien.

Paris, le samedi 28 juin 1862

Etude. Je dîne à Neuilly et reviens coucher à Paris.

Paris, le dimanche 29 juin 1862

J'entends la messe à St-Laurent. On part à 7h30. Je trouve Mr Rousse, l'ancien notaire, homme toujours bienveillant et aimable, le docteur Gontier et son fils, mais Champagne n'est représenté que par des débris. Il y a Maugin et Tellier. Chatin fait aujourd'hui une course nouvelle, sans réputation établie et cela a dégoûté les timides ; nous nous annexons pour la circonstance Joseph de Bretagne. Il a du bon: à la course de Vernon on parlait de moi. L'appeler Mouillefarine quand il est là, a-t-il dit, c'est une bonne scie et il ne se fâche pas, mais aujourd'hui dites moi donc son vrai nom.

A Lagny nous trouvons la menthe poivrée naturalisée ; nous allons au bois de Chigny, il n'y a rien. On cause avec Chatin qui est charmant. On remonte vers Fontevrain (*Montévrain*) en prenant le Sison amomum ; au village de Fontevrain je trouve une bonne plante, le *Scrophularia nudosa* var. *chlorantha*. Nous passons la Marne en bateau et déjeunons à Damart (*Dampmart*) : c'est un village assez mal établi que nous dévalisons comme Lardy ; ils n'ont pas de moutarde parce qu'il fait trop chaud. Mécontents de ce repas nous arrêtons de dîner dans quelqu'asarum. Donnons toutefois un bravo au bonhomme Julian que j'avais oublié et qui a été étincelant ce matin. Chatin trouve ici le *Cuscuta major*. De Damart nous allons à Thorigny, où la mélisse est naturalisée, de Thorigny à Pomponne. Là une surprise hors ligne nous attendait, l'*Orobancha minor*. Les courses nouvelles ont du bon. C'est la plante des Andelys.

Vers quatre heure nous nous séparons sous la conduite d'un vieux botaniste bavard et retors qu'on nomme Vigineix. Il y a Maugin, Tellier, De Bretagne, moi et en quatrième un jeune homme nommé Latson qui se joint à nous. Nous suivons un canal desséché dans lequel Maugin s'embourbe, recueillant les deux *Lappa le littorella lacustris* et peut-être l'*eleocharis uniglumis*. Nous rentrons dîner à Chelles sauf Vigineix qui retourne à Paris. Le dîner est charmant. Maugin au début prend une syncope qui nous inquiète un peu, mais la réaction s'opère et il dévore. Les annexés se comportent galamment. On sable d'excellent vin blanc, en regrettant fort le colonel qui eut fait au mieux. Nous rentrons à 10h ½ à Paris.

Paris, le lundi 30 juin 1862

Etude. Le vin blanc a du bon le dimanche mais il m'assure invariablement pour le lundi des maux de nerfs bien conditionnés. Mon père m'annonce occasionnellement l'intention où il est de me faire passer maître clerc à la rentrée. Je trouvais que ce grade tardait un peu. Il me l'avait à mon entrée promis au bout de trois mois : c'était une hyperbole paternelle, mais depuis ce temps il ne m'en parlait plus. Les fumées de l'ambition ne m'aveuglent pas toutefois, j'aurai avec Prieur restant là et prenant une position inférieure des rapports insupportables. Après avoir dîné à Neuilly, je vais à Batignolles chez Bonnet échanger le bulletin de la course avec celui de Damiens qui est allé seul à Provins. Tardieu me ramène ; après bien des mystères, des pourparlers et des hésitations j'entre dans l'association d'échanges Gaudefroy-Tardieu-Bonnet. Un avenir !!

Neuilly, le mardi 1er juillet 1862

Etude. Herbarium le soir.

Paris, le mercredi 2 juillet 1862

Etude. Je dîne chez Walker. Le soir je manque la Demante pour le Mercredi de Maugin. J'y vois Gaudefroy : il revient d'une course en Bourgogne qui lui a fait trouver des merveilles. Il paraît qu'il y a autour de Dijon une zone de végétation alpine. Je fais mes premiers actes comme membre de leur société secrète : on fait en commun un desiderata pour le père Romanet.

Neuilly, le jeudi 3 juillet 1862

Etude. Je vais à Neuilly le soir. Albert me prie de l'interroger sur son second examen, j'ai tout oublié, je suis ignorant comme une carpe : c'est ainsi que je me forme à l'étude. Il y a des heures de doutes et d'amertume. Ce que je fais est pénible et amer, mais très utile, voilà la formule. Or, est-ce utile ? Sur ce doute l'échafaudage s'ébranle et il reste la solitude et la tristesse, une existence sans raison d'être et sans but.

Paris, le vendredi 4 juillet 1862

Etude le matin et le soir. Je travaille avec mon père. Je me soumetts à une médication iodurée pour une glande qui m'est venue au cou à la course de Malesherbes, chose très laide et d'un aspect malsain.

Clermont, le samedi 5 juillet 1862

Etude et Palais. Je dîne à Neuilly, à dix heures je me joins à la gare du Nord à Maugin et à Tellier qui décidément fait sa course d'adieux. Nous attendons quelques temps le bonhomme Julian qui avait promis et enfin partons sans le renfort de ce vaillant capitaine. Fort aidé par mon excellent père Maugin j'ai préconisé le système de commencer les courses la veille, et certes ce que celle-ci a eu de mieux c'est bien son commencement. Le chemin de fer du Nord nous met à onze heures du soir au pied de la montagne sur laquelle est bâti Clermont ; nous escaladons, puis arrivés aux maisons, mes compagnons au lieu de chercher un gîte commencent en détail la visite de la ville. Ceci est délicieux, des chats qui miaulent, des ivrognes qui passent attardés, un coin dans lequel tourbillonnent en frissonnant des papiers et de feuilles sèches, des rues qui montent et des enfoncements d'ombres à réjouir Doré, l'église qui pointe son haut clocher puis la grande prison éclairée du haut en bas comme un monstre à cent yeux. Nous passons une heure délicieuse. Maugin est plein d'originalité et de crânerie. Quand nous voulons chercher notre gîte, la chose devient moins facile. Vainement Maugin essaye-t-il de faire flamber une allumette au haut de la pique qu'il porte en course, le fait est que nous ne trouvons pas l'Hôtel des Trois-Epées. Un passant charitable nous y convoie enfin, nous éveillons non sans peine le garçon et tout de suite d'un commun accord faisons apporter de la nourriture dans la chambre. Boeuf, poulet, vin et café. Un souper finit la journée.

Paris, le dimanche 6 juillet 1862

Je vais à la messe à 7h. A 8h mes compagnons sortent du lit et tout de suite on se remet aux restes d'hier qui disparaissent. Bonnet qui a couché dans un village voisin et qui arrive à 8h1/2 nous trouve attablés. On se met en route parlant des belles plantes que nous promet la journée, de l'Orlaya grandiflora, plante surtout désirée du botaniste local qui doit nous guider. Nous descendons la montagne et à mesure que nous nous éloignons de Clermont, nous admirons la situation gracieuse de cette ville haut plantée, le groupement pittoresque de la prison, de l'église et de l'hôtel de ville. Nous battons un petit bois qu'on nomme le bois de Fay, il y a du Stachys alpina, puis des coteaux calcaires où il n'y a rien et nous descendons au village d'Agnetz où Bonnet a couché ; il va déjeuner chez ses amis et nous au cabaret.

Au bout d'une heure la troupe se reforme, augmentée du botaniste qui doit la guider, triste animal qui devait jouer un funeste rôle sur nos destinées. Il se nomme Caron, il est maître d'école à La Neuville-en-Hez, il a l'air bête et de grosses lèvres rouges ; il débute par nous dire que l'Orlaya ne vient pas dans le pays et ensuite nous mène aux champs, marchant devant et nous racontant des histoires de puellisme et de jordanisme qui nous donnent la chair de poule. Il nous mène dans la forêt de La Neuville-en-Hez. Celle-ci est admirable en certaines parties, il y a des pentes sombres garnies de futaies élevées qui sont d'une admirable tristesse.

Toutefois pas une plante ne se trouve et l'idée nous vient que notre guide n'y connaît rien ; il monte, il redescend, le *Lerouxia nemorum* est à gauche, il est à droite, le *Melica nutans* est là-bas, il va, il vient, nous derrière, rageant un peu. Et puis voici une autre fête : le ciel qui menaçait depuis longtemps s'affaisse d'un coup et nous crache la plus belle ondée du monde. Caron ouvre son parapluie, nous recevons l'eau, marchons toujours vers le Melica. Au bout de l'allée, il nous dit qu'il fait bien tard, qu'il faut rentrer et tourne à gauche. Bonnet le suit, Maugin, Micropus et moi marchons derrière, inhalant des flots de bile. Il pleut toujours ; nous trouvons quelques orchidées. Au bout d'une heure à peu près nous voyons finir ensemble la pluie et la forêt, et Caron, qui nous quitte ici, nous dit d'un ton indescriptible de niaiserie et de contentement « Eh bien, messieurs, le *Lerouxia nemorum*, le *Melica nutans*, le *Pylora minor*, le *Veronica montana*, etc (silence) tout est manqué ». Je lui pratique les dents serrées mille expressions de reconnaissance pour sa peine, tandis que Tellier derrière lui fait le geste de lui casser la tête avec sa bêche. Bonnet est très vexé, lui qui nous a procuré ce drôle là.

Nous rentrons sous bois et seuls, retrouvons le *Pyrola minor* et le *Melandrium sylvestris*, faible consolation. Et puis voilà la pluie qui revient, nous attrapons une seconde ondée et nous mettons à l'abri au village de Gicourt. Bonnet connaît tout le monde par ici. La pluie cesse. Nous nous remettons en marche sur Agnetz. Le pantalon de Tellier se troue et sa fortune tombe dans son soulier. Puis à un kilomètre en avant d'Agnetz arrive la troisième ondée, celle-là inouïe, sans aucune proportion avec ce qui s'était connu. Les chapeaux de feutre sont transpersés. Force nous est de sonner chez l'hôte de Bonnet, Mr Allaire ; nous entrons au grand galop dans sa cuisine, éclatants de rire et ruisselants d'eau comme des chiens baignés. Heureusement que nous tombons chez de braves gens qui prennent situation au mieux. Ils entassent les falourdes et les copeaux et font une flambée d'enfer. Les botanistes durant une heure fument comme le Vésuve et se trouvent secs. La pluie a cessé. Nous laissons Bonnet chez ses amis et reprenons la route de Clermont ; nous y obtenons un succès d'entrée. Jamais nous n'avons eu la mine plus défaite et plus sale. Mon feutre est si mouillé que j'ai mis par dessus un foulard qui me tombe sur les yeux. On dirait des bandits. Nous dînons fort bien, fort gaiement, un peu cher. Maugin paie pour Tellier. A la station qui est loin de la ville je fouille à ma poche et ai une affreuse crampe d'estomac en m'apercevant que j'ai laissé ma bourse à l'auberge. Moment d'angoisse. Maugin compte le fond de sa bourse : il a de quoi nous ramener en troisième. Nous respirons. Cinq minutes avant l'heure le guichet s'ouvre : « trois troisièmes, Paris » « Monsieur, il n'y a que des secondes dans le train ».

Il y a des moments sans gaieté, celui-ci en est un, j'avais envie de pleurer. Je voyais bien la solution : Templier l'avocat était là, je l'avais vu et m'étais dissimulé ; il fallait lui emprunter cent sous. Mais la dure extrémité. Deux fois j'ai fait le chemin et me suis repris, enfin j'ai abordé mon homme, tenant mon chapeau d'une main et mon passeport de l'autre. Je suis le fils de l'avoué, voici une pièce qui établit mon identité, j'ai perdu ma bourse. La fin va de soi, Templier a été très aimable, mais je déclare que la péripétie a été atroce et m'a gâté toute ma journée.

Neuilly, le lundi 7 juillet 1862

Le premier acte du jour a été, on le conçoit, de porter cent sous à Templier, et ensuite j'ai ri de l'histoire qui va courir au Palais. Je vais voir aujourd'hui un digne homme que je n'avais pas vu depuis longtemps, Mr Ancelin. Mon ancien camarade Augustin est toujours sergent-major, il habite Lille. J'ai à l'étude une visite charmante, c'est Rozat à qui je saute au cou avec grand plaisir. Il accomplit vaillamment l'oeuvre pour laquelle je me suis senti trop faible, continuer le doctorat en travaillant dans une étude ; il arrive de Bordeaux pour passer son 2ème examen. C'est une nature supérieure, élégante et forte. Réserve et craintif d'amitié, il n'a répondu à

aucune de mes avances durant nos trois années d'école et nous nous sommes liés en nous séparant. Je dîne à Neuilly. Herbier le soir

Paris, le mardi 8 juillet 1862

Etude. On commence au Palais les plaidoiries de l'affaire Mirès c/ Crochard et Binet. Je n'ai jamais pu en comprendre un mot, à ma grande honte. Heureusement que tout le Palais est comme moi et qu'avec quelques mots je me tiens à la hauteur. L'affaire est dîte de la majoration, voilà tout ce que je sais ; la majoration est un bénéfice de cinq millions qu'on prétend faire rendre à Mirès et aux fondateurs de la société des Ports de Marseille. Ce sont ces fameux cinq millions dont l'emploi est inconnu et qui ont amené Dupin à parler dans son réquisitoire du masque d'or de la finance. Mr Mirès prétend bien n'avoir pris que son juste gain, Freslon commence le feu contre lui.

Je me rends, après un bout de toilette de l'étude à la gare de Vincennes, accompagné à mon grand desespoir de mon confrère de Veyrac, qui est bien l'âne le plus fastidieux qu'on ait vu. La Conférence Tronchet tient dans le bois de Vincennes, au restaurant de la Porte Jaune, son banquet annuel qui me paraît bien être le banquet des funérailles. Toutefois nous l'enterrons gaiement. Ce restaurant a été choisi par notre trésorier, Drechou : son père y fournit les vins, aussi Drechou est-il reçu en ami et nous fait traiter en conséquence : nous sommes fort peu et mangeons la caisse en un repas splendide. Il y a les deux membres que j'ai déjà cités, Antoine et Romain de Sèze, Corne, puis des nouveaux qui m'étaient presque inconnus, Dupray, Nole, de Marolle. Ce dernier se révèle à table, il a l'honneur du dîner ; il nous chante après des chansons charmantes, nous passons une soirée délicieuse et revenons à pied, par le bois et le faubourg dans la plus étroite amitié.

Neuilly, le mercredi 9 juillet 1862

Par un juste retour des pompes d'hier, je suis un peu éteint aujourd'hui. Toutefois je suffit à la besogne. Cet honnête monsieur Cottez que j'ai été saisi à Argenteuil est en fuite. J'assiste à l'inventaire qu'on fait chez lui. Mais je ne me sens pas de force à paraître au banquet de la Demante, qui a lieu ce soir : je vais trouver à Neuilly le pot au feu de la famille.

Neuilly, le jeudi 10 juillet 1862

Je vais au Palais. Je remets une robe pour entrer au procès Miot dont on parle beaucoup. La 6^e Ch^e est transformée en amphithéâtre, il y a cinquante-quatre prévenus de société secrète et de complot. Les deux principaux accusés ont deux physionomies admirables, Miot de majesté, Vassel d'énergie. Mon ami Renault à qui tous les bonheurs arrivent défend Vassel. Pour le peu que j'entende des débats ce complot me paraît monté par un fou, Vassel, poussé par un agent provocateur nommé Bachelet, qui a naturellement disparu. Quant aux co-accusés ce sont des niais ou des braillards entraînés dans le filet. Durant que j'étais là, l'un d'eux, rendant compte des manifestes que Bachelet faisait courir parmi eux, m'a diverti. On les engageait à se rassembler sans s'inquiéter des armes, attendu que la société de St-Vincent de Paul était armée et avait ses dépôts d'armes dans les églises, où on saurait bien les prendre.

A l'autre chambre en face je retrouvais mon ami Mirès. La société des Ports de Marseille a ouvert contre lui une croisade qui commence par un échec. Ils l'ont assigné en police correctionnelle en restitution d'une quittance. Cela n'avait pas le sens commun, les débats l'ont montré. Mirès faisait venir le même jour comme demandeur un procès qui n'avait pas plus de sens. Il attaquait comme dénonciateur en raison de ses dépositions dans l'instruction un certain Mr de St-Priest, chevalier d'industrie des plus tarés. Mon homme s'est donné la satisfaction d'ouvrir ainsi le débat. Je demande à réparer une nullité de mon assignation: j'ai assigné le

sieur de St-Priest, croyant que mon adversaire portait son nom. Je sais aujourd'hui qu'il s'appelle Dumollard, il paraît que c'est vrai. L'effet a été joli, je n'ai jamais vu un homme plus livide que ce Saint-Priest. Le président Rohault de Fleury, qui avait eu jusque là pour Mirès une malveillance sans égale, s'en est radouci du coup et a tourné tous ses coups de boutoir contre le pâle Dumollard. Il a été acquitté, comme de raison. Le soir Neuilly, herbier, travail avec mon père.

Neuilly, le vendredi 11 juillet 1862

Etude. Le soir Georges couche à Neuilly, un peu fatigué de ses concours et de la préparation de son baccalauréat.

Rambouillet, le samedi 12 juillet 1862

Journée de pluie. Je m'occupe de mes affaires personnelles. Je signe enfin chez Fremyn l'inventaire. Ce n'est pas une œuvre merveilleuse, toutefois c'est un grand point que de l'avoir obtenu, il contient les bases d'une liquidation future. Quand celle-ci se fera-t-elle, voilà la question insoluble. Je signe aussi au Crédit foncier un emprunt pour payer le solde des travaux faits à Passy: détestable spéculation qui manque absolument et dont il faut subir les conséquences.

Le temps étant un peu amélioré le soir, Emile Delacourtie, Georges Chaulin, Henri Guyot-Sionnest et moi nous trouvons à la gare de Rennes : les trois premiers invités par ce dernier à passer la journée de demain à Rambouillet chez son père où nous arrivons à six heures et demie. Le père Guyot-Sionnest, en son temps avoué grincheux, aujourd'hui retiré des affaires et s'essayant à être aimable par désœuvrement, s'est choisi un bien bon repaire. Au sommet d'un terrain stérile, d'une lande de pins, à quarante-cinq degrés de pente, se dresse une longue maison sans toit à un seul étage. C'est une ancienne fabrique. Devant elle à trois pas est la tranchée du chemin de fer. Quand un train passe, tout danse. Mr Guyot-Sionnest est tout aimable, l'hospitalité est plantureuse, mais la nuit est bien cauchemardée par les trains qui passent et par une pendule qui sonne les heures en manière de gong.

Paris, le dimanche 13 juillet 1862

Ce matin contre notre attente nous avons un joli temps, nous allons à la messe de bonne heure et nous promenons en forêt. Mr Chatin y est avec son monde ; j'entends au loin le cor de Drevaux mais je ne peux les joindre. Je vais avant eux à la fameuse localité du Serisaye. J'en avais toutes les plantes, j'éprouve cependant un grand plaisir à voir sur pied cette végétation des landes de l'Ouest, Lobelia urens, Carum verticillatum, Myrica gale. Nous revenons à midi faire un déjeuner tellement ample qu'il nous prend une torpeur de boas et que nous passons deux heures à digérer en fumant, plongés dans de grands fauteuils de jardin au milieu d'une serre attenante à la maison et qui en est le plus joli endroit. Nous allons gagner de l'appétit pour le dîner en nous promenant dans le parc et dans les tirés. Nous revenons le soir à Paris; Emile est agaçant et Chaulin agacé, si bien que Guyot et moi revenons de la gare à pied pour les éviter.

Neuilly, le lundi 14 juillet 1862

L'étude est bouleversée : à partir de demain le timbre est augmenté de 15 c. Il faut dépenser tout son ancien, faire partir toutes les significations arriérées ; c'est un terrible hourvari. Le soir il y a à dîner quelques amies d'Henriette et ses maitresses ; on danse un brin.

Neuilly, le mardi 15 juillet 1862

Au Palais Freslon continue sa plaidoirie dans l'affaire Crochard et Binet. Notre ami Renault a plaidé pour Vassel avec un succès immense, il a dépassé tout ce qu'il avait donné jusqu'à ce jour ; sa péroraison a été d'une véritable éloquence, on ne s'entretient aujourd'hui que de cela dans la jeune partie du Palais. Le soir Neuilly, herbier.

Paris, le mercredi 16 juillet 1862

Etude tout le jour, étude le soir. Mon père m'infuse une grande quantité de procédure, c'est à en donner la fièvre. Le soir je vais chez Maugin, on délibère sur dimanche. Chatin va à Villers-Cotterets. Cette course, quoique lointaine, me laisse froid: 1° j'en ai les plantes, 2° elle est chère, 3° elle compromet la messe.

Paris, le jeudi 17 juillet 1862

Journée comme hier, étude du matin au soir: c'est pour le coup que j'ai, sans métaphore, fièvre et cauchemar. Je m'y mets d'ailleurs jusqu'aux yeux, c'est ainsi qu'il faut prendre les choses ennuyeuses. Chaulin me fait une querelle de ce que je n'ai jamais su m'embêter à moitié: c'est ce que c'est la pire chose. Je n'ai jamais eu de vraiment dur à l'étude que les premiers mois où je ne lui donnais que la bête, laissant l'autre se promener⁹⁷.

Neuilly, le vendredi 18 juillet 1862

Etude dans la journée seulement ; le soir nous voyons enfin Neuilly et moi mon herbier.

Paris, le samedi 19 juillet 1862

Je touche 2.500 francs sur une somme due par Fombelle. Ce sont les premiers deniers que je possède des trois successions que j'ai recueillie. Tout le reste est allé au gouffre de mon oncle Albert. J'achète des obligations d'Orléans. Je dîne à Neuilly et retourne à Paris. Je fais mes arrangements avec Mr Chaulin. Il avait déjà ce matin ébranlé en moi l'envie très faible d'herboriser. Il est décidé que demain sera donné à la vieille passion de pêche à la ligne enfouie depuis des mois.

Paris, le dimanche 20 juillet 1862

Je vais à la messe de six heures. Mr et Mme Chaulin, Maurice et moi partons à huit heures par le chemin de fer du Nord ; nous avons si bien pris nos mesures que notre train dépasse Orry sans s'y arrêter, passe au-dessus des étangs de Comelle qui sont le but de notre course et nous dépose à Chantilly fort égayés de l'incident. Mr Chaulin frète une calèche qui nous mène aux étangs. Gustave David y est déjà, pêchant avec l'ardeur qu'il met à cette exercice. L'endroit est charmant, les étangs sont entourés par la forêt ; au bout est un petit monument du moyen age, qu'on appelle le château de la Reine Blanche et le viaduc du chemin de fer couronne le tableau. Nous déjeunons chez le garde et puis nous nous mettons à pêcher ; il y a de la brise, le temps n'est guères propice, toutefois vers le soir les choses s'améliorent. Je prends une vingtaine de carpes, Mr Chaulin autant, Maurice moins, Gustave beaucoup plus. Mme Chaulin lit sur l'herbe à peu de distance. A cinq heures un break vient nous prendre et nous ramène fastueusement à Chantilly par la forêt. Nous faisons un dîner parfaitement gai. Gustave secoue son indolence pour rire énormément. Mr et Mme Chaulin sont charmants et je ne regrette pas du tout l'herborisation.

Neuilly, le lundi 21 juillet 1862

Journée d'étude, fatigue, Neuilly, herbier.

Neuilly, le mardi 22 juillet 1862

⁹⁷Lire bête ou tête ? Dans les deux cas le sens est obscur.

Continuation au Palais des débats Crochard et Binet. Nouguier fait une très bonne plaidoirie : c'est là un homme beaucoup plus fort qu'il n'est côté au Palais. Neuilly, herbier.

Paris, le mercredi 23 juillet 1862

Dîner à Paris, étude matin et soir. Je vais après chez Maugin.

Paris, le jeudi 24 juillet 1862

Au Palais on commence les plaidoiries de l'affaire Pontalba : celle-la est tout à fait à ma portée. Il s'agit de faire rendre à cet infâme Pontalba le million et demi dont il a vendu son désistement de la plainte contre Mirès. Mr Hebert plaide pour les liquidateurs : il fait une plaidoirie admirable de haine, de fiel et de mépris ; c'est l'avocat qu'il fallait à une semblable cause. Senard, qui doit plaider contre lui est évidemment gêné en raison du rôle personnel qu'il a joué dans la transaction. Le soir je dîne à Neuilly et reviens chez Gaudefroy partager les admirables plantes qu'il a recueillies dans sa course de Dijon.

Paris, le vendredi 25 juillet 1862

Etude matin et soir, un bain froid dans la journée. A 9h ½ je sors de l'étude si trastifié que je vais trouver Coulon pour me remonter l'âme ; nous allons prendre une glace puis nous promener ensemble aux Champs-Élysées. Coulon m'ouvre son cœur sur ses plans d'avenir. Il fixe à la rentrée la fin de ses maux : il quitte cet infâme métier de clerk d'avoué et se met bravement à ne rien faire, c'est à dire que ne se claquemurant dans aucune profession, ou prenant celle d'avocat la plus élastique de toutes, il lira, il étudiera, il vivra pour lui et non pour les autres ; puis à quarante ans quand il sera fatigué de cette vie, il ira en Algérie se faire colon et mourir en cultivant la terre. Voilà les idées de Coulon.

Chaulmes, le samedi 26 juillet 1862

Etude et Palais. À 4h ½ je pars pour Chaulmes avec Emile, Mr et Mme Parmentier, Marie et Mr Delabalme, un cousin à eux. Je crois que j'aurais manqué Chaulmes cette année, n'était que Mr Chatin y a trouvé une plante fort rare, le Trapa que je veux constater. On dîne à sept heures ; la vieille Mme Parmentier me reçoit fort bien. Le soir on joue au billard.

Chaulmes, le dimanche 27 juillet 1862

Nous allons à la messe le matin ; depuis le déjeuner il fait une chaleur étouffante ; nous jouons au billard avec Mr Delabalme qui fume comme un Suisse, ou nous tirons une carabine de salon, nous fusillons un nid. Marie prend part très gentiment à nos amusement, c'est une aimable et gaie jeune personne. Est-ce que je l'aime ? Réellement je me tâte : il y a des jours où je me crois féru tout à plein, puis cette impression s'efface vite. Je vais pourtant manquer là peut-être la meilleure occasion de bonheur simple, à portée, garantie. Je ne sais !! A quatre heures nous allons à une lieue de là observer le Trapa natans dans l'étang du parc des Viviers. J'en avais promis aux Champagnes et en rapporte en effet, mais non sans peine ni péril. La douve est presque à pic et je me tiens de mon mieux pour ne pas tomber à l'eau. Tout le monde m'aide et Marie se pâme impitoyablement de rire. Dîner avec le notaire de Chaulmes, billard le soir.

Neuilly, le lundi 28 juillet 1862

J'arrive à dix heures à l'étude. Mon père ne dit rien mais dévore beaucoup : c'est le premier train venant de Chaulmes. Georges attrape aujourd'hui son diplôme de bachelier es sciences et commence à prendre un repos qu'il a bien mérité.

Paris, le mardi 29 juillet 1862

Palais. Nougulier finit sa plaidoirie dans l'affaire Crochard ; je vais au bain froid ; après avoir dîné à Neuilly je retourne chez Bonnet prendre part à une distribution de plantes du midi réellement splendides. L'association a du bon.

Paris, le mercredi 30 juillet 1862

Après l'étude je vais dîner chez Chaulin ; nous faisons tous deux nos adieux à Rozat qui part pour Bordeaux après avoir passé son 2^e de doctorat. Je finis ma soirée chez Maugin.

Neuilly, le jeudi 31 juillet 1862

Palais. Hebert continue d'écraser Pontalba sous toute son amertume et toute son éloquence. Le soir herbier.

Paris, le vendredi 1er août 1862

Etude matin et soir. Je vais à dix heures porter une pièce à Renault qui a avec moi une petite affaire ; il reçoit le vendredi et je trouve Michel, Decrais, Gaultier, Desjardins et Camescasse prenant le thé sur sa terrasse. Autrefois ces soirées de jeunes gens étaient mon pain quotidien, aujourd'hui je les savoure comme un fruit rare et presque défendu. Il y a beaucoup d'esprit réuni dans les six jeunes gens avec qui je me rencontrais ce soir ; on cause, on parle des Misérables de Mr Hebert, on parle de Gambetta. Celui-ci est une individualité fort originale dont s'occupe beaucoup le jeune palais. C'est un stagiaire borgne, fort laid, haut de verbe, cynique de façons, pilier de café, mais doué paraît-il de quelques grandes qualités d'éloquence, âpre, incorrect mais d'une incroyable énergie. Un tribun futur, à ce que disent ces messieurs, prédiction qu'en tout événement j'enregistre pour l'avenir.

Paris, le samedi 2 août 1862

Au Palais nous sommes à la Cour plus qu'au Tribunal : on plaide aujourd'hui en appel une grande affaire de captation de testament, Aumassip c/ Fruillier, qui nous a fort préoccupés l'automne dernier et que nous avons gagnée en première instance d'une façon éclatante. Aussi, quoique l'adversaire ait remplacé Thureau par Dufaure, on ne doute pas dans notre camp de la confirmation. Nous avons à dîner à Neuilly tous les Aumassip, c'est-à-dire Mr Aumassip, sa fille Mme Thomini de la Haute, les deux MM Passemard et Mr Deffontaine avoué d'appel. Je rentre coucher à Paris.

Paris, le dimanche 3 août 1862

Depuis la terrible défaite de La Neuville-en-Hez j'avais professé durant tout juillet un terrible nonchaloir à l'endroit de la botanique et il était grandement temps que je m'y remisse, ce qui a lieu aujourd'hui le mieux du monde. Je me lève à cinq heures, je vais à la messe à St-Médard et me trouve à 7h10 à la gare d'Orléans. Il y a Maugin et Gaudefroy, bons compagnons s'il en fut ; nous annexons un botaniste suisse parlant peu notre langue et que Bonnet nous a envoyé, et Perronin, un ami de Latteux qui a fait quelques courses avec nous. Nous descendons à Savigny prendre l'urtica pilulifera ; chose merveilleuse les habitants connaissent la plante par son nom latin et nous dirigent vers la ruelle où elle réside : elle est par malheur bien broutée. Nous faisons une marche de longueur sur Montléry ; je ne vais guères et soit par le dîner d'hier, soit par l'abstinence de ce matin, suis tout matagrolisé. Maugin me remonte paternellement. A Montléry nous faisons le repas, non le plus gai (ils le sont tous), mais le plus affamé. Un pain de quatre livres y passe ; il est convenu que c'est le chien de l'auberge qui a tout mangé durant qu'on ne regardait pas, d'où il résulte la plaisanterie du chien, proverbiale et incurable. Après déjeuner nous herborisons sur les coteaux de Marcoussis et dans la forêt de Linas. Nous trouvons en très bel état les plantes prévues, Galeopsis ochroleuca et Senecio adonidifolius, et dans les champs de bonnes plantes du calcaire, Saponaria vaccaria, Neslia

paniculata, Setaria glauca, Medicago gerardi, Lamium incisum. A trois heures nous avons tout trouvé ; la fin de la course est charmante, paressant, causant, laissant dormir le petit Suisse annexé qui n'en peut plus, nous baignant dans l'Orge et troublant bien involontairement, mais bien drôlement, le bain des demoiselles, dînant enfin à St-Michel et finissant la soirée dans une bonne causerie. Où était Tardieu !

Neuilly, le lundi 4 août 1862

Je vais passer ma journée à la Cour et elle est lamentable. L'affaire Aumassip finit en trompant toutes nos espérances. On laisse parler Plocque avec un évident parti pris, une incrédibilité établie. Dufaure, avec sa merveilleuse habileté, n'avait pas plaidé, il n'avait pas entamé le récit des faits, il s'était borné à lire les enquêtes et le jugement, opposant les uns aux autres ; Plocque obligé d'entrer dans tous les détails de l'affaire sentait qu'il ne touchait pas l'esprit des juges et s'affaiblissait graduellement. Charrin a donné ses conclusions dans le sens de l'appel et tout de suite, sans délibération, le Président a lu l'arrêt infirmatif. J'en suis sorti quasi-malade et il m'a fallu aller arrêter des conclusions avec cet animal de Mirès qui est en colère et grossier. Le soir à Neuilly, ces excellents Aumassip ont eu la très charmante délicatesse de venir nous voir et de nous apporter leur chagrin que je partageais pleinement. Je me consolerais assurément avant eux, mais jamais affaire perdue ne m'avait produit une pareille impression.

Paris, le mardi 5 août 1862

Au Palais le ministère public conclut contre nous dans l'affaire Crochard et Binet. Le soir il s'accomplit un plan que j'avais formé avec Coulon vendredi dernier, c'était une réunion destinée à resserrer ces vieux liens de collège des Samedi, des cinq, des pochards, etc. Il m'avait dit que Talandier l'ennuyait fort et que Michel l'agaçait ; j'y adhérais, ajoutant qu'Herbette m'était devenu intolérable et nous concluons tous deux qu'il fallait pour un soir laisser de côté ces refroidissements et faire un dîner de baccalauréat. C'est chez lui qu'il a lieu : Michel, Chaulin, Leprevost revenu de Nice où il a laissé la phtisie, Talandier, de Lesseps qui est marié depuis six mois et le fait oublier de son mieux, Lechevallier, Herbette, David et Brunet. Le dîner est charmant, on s'y grise un peu, on refait toutes ces folies du temps passé qui mettaient Mme Coulon au désespoir. On danse une ronde dans la cour de la maison, de Lesseps sort un grand cheval de l'écurie et fait gravement du manège. Coulon va quitter cette vieille maison où je l'ai connu il y a huit ans, où nous avons fait tant de folies. Le même enthousiasme nous pousse à prendre le chemin de fer avec Leprevost et à le conduire jusqu'à St-Cloud. A 11 heures nous sommes sur le pont, regardant la Seine et nous demandant pourquoi nous sommes ici et comment nous en retournerons. On prend le pas par Boulogne, le bois et les Champs Elysées et à une heure et demie nous déposons de Lesseps à la porte du domicile conjugal.